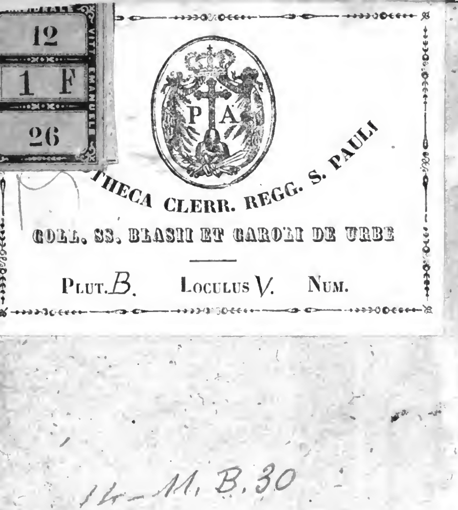


12
1 F
26
VITT. EMANUELE
...THECA CLERR. REGG. S. PAULI
COLL. SS. BLASII ET CAROLI DE URBE
PLUT. B. LOCULUS V. NUM.

DE LA SOCIABILITÉ,

Par M. l'Abbé PLUQUET.

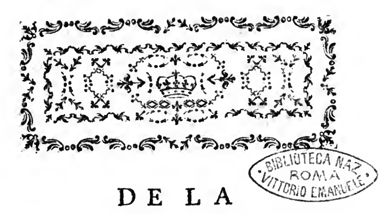
Quæsita virtus est, non quæ naturam relinqueret, sed quæ tueretur.
Cic. de finib. lib. 4.

TOME SECOND.



YVERDON,

M. DCC. LXX.



DE LA SOCIABILITÉ.

SECTION TROISIEME.

De l'origine des principes de sociabilité que nous avons découverts dans l'homme, & de l'obligation qu'ils imposent.

La cause productrice de l'homme, est aussi le principe de ses besoins essentiels, & de ses obligations naturelles : nous ne l'avons d'abord considérée, que comme une force motrice qui arrangeoit la matiere, & qui en tiroit les élémens, les

croire que la cauſe productrice de l'homme, eſt une intelligence ſuprême qui a créé le monde, & qui le gouverne; mais c'eſt peut être une illuſion naturelle à l'eſprit humain, un préjugé que la raiſon condamne : Spinoſa, Hobbes, & d'autres philoſophes l'ont penſé. Défions-nous donc de ce penchant, & ne nous repoſons pas ſur les idées auxquelles il nous conduit par rapport à la cauſe productrice de l'homme : pour la connoître, ſuivons la méthode que nous avons ſuivie pour découvrir les principes de la Sociabilité : approchons-nous de cette force qui tire du ſein de la matiere les aſtres, la terre, les plantes & les animaux : examinons-la dans ces différentes opérations; interrogeons, pour ainſi dire, tous ces êtres; & n'attribuons à cette force motrice, que ce que l'évidence des faits, & la raiſon nous forceront de lui attribuer.

Le mouvement qui forme les aſtres, le ciel, la terre & les animaux, n'eſt point eſſentiel à la matiere dont les corps ſont formés; la force motrice n'eſt donc ni la matiere, ni une de ſes propriétés; elle exiſte dans un être eſſentiellement différent.

Si le mouvement n'eſt point eſſentiel à la matiere, il ne lui eſt point eſſentiel qu'elle

ſoit mue avec un degré de force, ou avec dix, vers un côté plutôt que vers un autre; la force motrice n'étoit point déterminée néceſſairement à la mouvoir avec un degré de force, plutôt qu'avec un autre; car alors, elle auroit mu toutes les autres parties de la matiere avec ce degré de force : elle n'étoit point déterminée par ſa nature à la mouvoir vers un côté, plutôt que vers un autre; car alors, toutes les parties de la matiere ſe feroient mues dans le même ſens & vers le même côté : le monde n'exiſteroit point : car pour produire les aſtres, la terre & les animaux, il a fallu donner aux différentes parties de la matiere un nombre infini de directions, de figures & des viteſſes différentes : il a donc fallu qu'entre un nombre infini de directions, de figures, de viteſſes différentes dont chaque partie de matiere étoit ſuſceptible, la force motrice ſe ſoit déterminée à une par choix & avec liberté. Car il n'y a que le choix d'une intelligence libre, qui puiſſe déterminer à ſe mouvoir avec un certain degré de force & vers un certain côté, une matiere qui pouvoit ſe mouvoir ou ne ſe mouvoir pas, ſe mouvoir avec une infinité de degrés, & vers une infinité de côtés différens.

Attribuer cette détermination au haſard,

c'eſt dire qu'une choſe eſt, ſans qu'il y ait aucune raiſon pour qu'elle ſoit.

Non-ſeulement il y a des corps, il y a des eſprits eſſentiellement diſtingués de la matiere. Ces eſprits connoiſſent les corps, ils éprouvent différens ſentimens, ſelon que les organes du corps ſont affectés. C'eſt la force motrice qui a mis entre ces eſprits & les corps ces rapports qui pouvoient ne pas exiſter, puiſque les corps & les eſprits ſont des ſubſtances eſſentiellement diſtinguées. Ainſi toutes les opérations de la force motrice qui a produit l'homme, ſuppoſent qu'elle eſt une intelligence qui veut & qui ſe détermine avec connoiſſance, & librement.

Tout eſt lié dans le ſyſtème phyſique de la nature, toutes les parties de la matiere agiſſent les unes ſur les autres. Pour former la terre, les hommes & les animaux tels qu'ils ſont, il ne ſuffiſoit pas d'agir ſur le globe terreſtre & ſur l'athmoſphere qui l'environne. Un degré de maſſe ou de mouvement de plus ou de moins dans les différentes parties de la matiere qui compoſe les aſtres, ou qui remplit l'eſpace immenſe dans lequel ils ſe meuvent, changeoit tous les phénomenes. L'intelligence qui a formé l'homme, a donc agi ſur toutes les parties de la matiere que

le monde renferme, & elle a produit dans ces corps la figure & le mouvement qu'elle a voulu.

C'eſt cette même intelligence qui a mis entre les ſentimens de l'ame & les mouvemens des corps, les rapports que nous y voyons. L'intelligence qui a formé le monde & l'homme, produit donc dans tous les eſprits, les ſentimens qu'elle veut, elle eſt toute-puiſſante ſur les corps & ſur les eſprits. Nous avons prouvé toutes ces vérités plus au long dans l'examen du Fataliſme.

Ces eſprits & ces corps ſur leſquels l'intelligence productrice du monde agit avec tant d'empire, ne ſont point éternels, ils n'exiſtent point par eux-mêmes, ou par la néceſſité de leur nature : car ils ſeroient ſouverainement parfaits ; ils auroient toutes les perfections poſſibles. Les eſprits & les corps ont donc été créés, & ils l'ont été par l'intelligence productrice du monde, puiſqu'elle les a fait exiſter par-tout où elle a voulu, & qu'elle a déterminé leurs propriétés & leurs qualités différentes.

L'intelligence qui a formé les organes de l'homme a donc auſſi donné l'exiſtence à ſon eſprit & à tous les corps, mais elle ne l'a point reçue : car il eſt impoſſible

que tout ait été créé, ou ſoit ſorti du néant, il faut néceſſairement qu'il y ait un Etre exiſtant par lui-même, qui n'ait point reçu l'exiſtence, & qui l'ait donnée à tout ce qui l'a reçue. L'intelligence productrice de l'homme & du monde exiſte donc par la néceſſité de ſa nature, elle eſt éternelle, toute-puiſſante & ſouverainement parfaite.

Nous ne nous étendons pas davantage ſur les principes métaphyſiques qui prouvent l'exiſtence de cette intelligence toute-puiſſante : nous les avons traités avec beaucoup d'étendue dans l'examen du Fataliſme.

Ainſi la métaphyſique & la raiſon nous conduiſent à l'intelligence ſuprême, à laquelle nos beſoins, nos inclinations & les phénomenes nous élevent.

Les hommes n'ont pas toujours ſuivi les lumieres de la raiſon & les inſpirations de la nature dans la recherche de leur origine, & dans l'étude de la cauſe productrice du monde; beaucoup de philoſophes l'ont regardée comme une cauſe aveugle & néceſſaire.

Ce feroit ici le lieu de répondre à leurs difficultés, mais comme nous avons recherché dans l'examen du Fataliſme les cauſes de leurs erreurs, expoſé leurs ſyſtêmes,

& réfuté leurs principes ; nous prions qu'il nous soit permis de renvoyer à cet ouvrage, les lecteurs qui desireront une connoissance plus étendue des difficultés qui combattent la vérité que nous venons d'établir, & de leur réfutation. Nous exposons dans le premier Volume tous les systèmes du Fatalisme, qui se sont formés depuis la naissance de la philosophie jusqu'à notre siecle, & nous les avons réduits à deux, dont un suppose qu'il n'y a dans le monde qu'un seul Etre, une seule substance dans laquelle existent tous les corps & tous les esprits, & dont ils sont des modifications. Le second suppose une infinité de corps & de substances qu'une force motrice arrange, & dont elle forme tous les phénomenes & l'homme. Nous avons fait rentrer dans ces deux systèmes, & nous avons réfuté dans le second & dans le troisieme Volume tout ce que nous avons cru qu'on pouvoit dire en faveur du Fatalisme, & contre l'existence d'une intelligence toute-puissante qui a créé tout librement, & qui gouverne le monde avec sagesse.

C'est l'intelligence créatrice qui a produit l'organisation de l'homme : c'est elle qui a donné à la matiere une infinité de formes & de mouvemens différens, sans

lesquels le corps humain ne peut exister. L'organisation de l'homme est donc l'effet d'une volonté particuliere de l'intelligence créatrice, elle n'est point la suite d'une loi générale.

La disposition des organes est telle, qu'elle porte au cerveau toutes les impressions des corps extérieurs. L'intelligence créatrice a uni à cette partie du corps humain une ame, & elle a établi que les impressions faites sur le cerveau produiroient dans l'ame du plaisir ou de la douleur, selon qu'elles seroient utiles ou contraires à la conservation du corps.

Dans ce même corps, il y a des organes qui portent au cerveau, non-seulement l'image des autres hommes, mais encore l'expression de la douleur ou du plaisir qu'ils éprouvent.

Cette image de la souffrance ou du plaisir des autres ne s'y grave point comme celle d'un fruit agréable ou désagréable : elle produit dans le spectateur un sentiment de plaisir ou de douleur, de tristesse ou de joie; ainsi pour rendre l'homme capable du sentiment de l'humanité, il a fallu des organes différens de ceux qui sont destinés à produire les sensations.

Le sentiment de l'humanité dépendoit

donc d'une organiſation particuliere qui a été déterminée & choiſie par l'intelligence créatrice, elle a donc voulu qu'il fût bienfaiſant & compatiſſant, qu'il ſouffrît lorſqu'il feroit du mal, & qu'il reſſentît du plaiſir lorſqu'il ſoulageroit un malheureux. Elle a donc attaché des peines à la méchanceté, & des récompenſes à la bienfaiſance & à la ſenſibilité compatiſſante. L'inclination naturelle qui porte l'homme à aimer ſon ſemblable, & la répugnance à lui faire du mal ſont donc des loix preſcrites par l'intelligence créatrice.

L'homme aime tout ce qui contribue à la conſervation de ſon corps, mais il n'aime pas ſon bienfaiteur, comme le fruit qui le nourrit, ou qui eſt d'un goût agréable. Il falloit pour le rendre reconnoiſſant qu'il y eût dans l'homme une diſpoſition différente de la ſenſibilité. La reconnoiſſance n'eſt pas une ſuite des loix qui ont produit des êtres ſenſibles, c'eſt l'objet d'une détermination & d'une volonté particuliere de l'intelligence créatrice, qui a voulu que l'homme fût reconnoiſſant, comme elle a voulu qu'il fût bienfaiſant.

Ce que nous avons dit de l'humanité, de la bienfaiſance, & de la reconnoiſſance, il faut le dire de tous les principes de ſociabilité.

Il en eſt un qui fait que l'homme ſe condamne lui-même, lorſqu'il a été injuſte ou inhumain; il éprouve des remords, il a une conſcience qui le condamne. L'intelligence créatrice a donc voulu que l'homme regardât comme un crime tout ce qui attaque le bonheur des autres. Toute action nuiſible eſt donc en effet un crime qui déplaît à l'intelligence ſuprême & toute-puiſſante. Le remords & le repentir qui ſuit une action inhumaine, eſt une correction naturelle, une défenſe qu'elle lui fait ſans ceſſe de nuire aux autres; le cri de la conſcience eſt une promulgation continuelle des principes de ſociabilité par toute la terre & à tous les hommes. Quelles loix humaines ſont auſſi claires, auſſi authentiquement publiées, auſſi connues?

La crainte de la juſtice divine dans une autre vie, le deſir d'exiſter après la mort, qui ſe fait ſentir dans toutes les ames, eſt auſſi bien l'ouvrage de l'intelligence créatrice, que l'organiſation de l'homme. Ce ſont des motifs qu'elle a deſtinés à porter les hommes à la pratique des vertus ſociales; à moins qu'on ne prétende qu'elle n'a point voulu ce qu'elle s'eſt pourtant déterminée à faire librement, avec choix & par préférence.

L'intelligence créatrice a mis entre les phénomenes de la nature, & les impressions des organes, entre les impressions des organes & les sentimens de l'ame, les rapports que nous y voyons; c'est elle qui a mis entre les élémens, les rapports propres à produire les fruits & les dons que la terre prodigue à l'homme, aussi bien que ce spectacle de puissance & de terreur que nous offrent les volcans, les orages, les météores. Elle a mis dans l'homme les besoins qui le forcent de s'élever à l'idée d'une intelligence créatrice, & les dispositions nécessaires pour que les dons & les phénomenes de la nature produisissent en lui des sentimens d'amour, de respect, de crainte & d'admiration pour elle; elle a donc voulu que l'homme l'honorât par tous ces sentimens, & que tous le portassent à desirer de lui plaire.

L'homme en ne suivant que son inclination naturelle, & la lumiere de la raison, connoît que pour plaire à l'Etre suprême, il faut obéir à ses loix, se conformer à sa volonté; il voit & sent qu'il a voulu que l'homme fût bienfaisant, juste, bon, compatissant. La bienfaisance & la pratique des vertus sociales, sont donc des parties essentielles de la religion naturelle, un culte indispensable, & le principal

moyen de témoigner ſon amour & ſa reconnoiſſance à l'Etre ſuprême.

Ce n'eſt point dans l'ignorance & dans les préjugés, dans l'intérêt & dans les fourberies des prêtres ou des politiques, que cette religion a ſa ſource ; c'eſt dans les plus pures lumieres de la raiſon, dans le cœur même de l'homme ; elle n'eſt ignorée invinciblement de perſonne, & nul prétexte n'en peut diſpenſer.

Les principes de ſociabilité, unis avec la croyance de l'intelligence créatrice, forment donc un ſyſtème de religion qui tend à faire régner ſur la terre, la paix & le plus grand bonheur dont l'homme ſoit capable. Par-tout où cette religion animera les hommes, une bienfaiſance active, généreuſe juſqu'au dévouement, unira tous les hommes. Le ſoulagement d'un malheureux ſera un plaiſir, & un objet d'émulation ; les maux inſéparables de la nature humaine ne ſont plus ſans remede ; ils auront une fin, & cette fin ſera le commencement du bonheur pour l'homme vertueux.

Quel pouvoit donc être l'objet de Bayle dans cette multitude d'objections, par leſquelles il s'eſt efforcé d'obſcurcir l'exiſtence de l'Etre ſuprême ? Il combat cette vérité par les maux auxquels la nature hu-

maine est sujette, par les désordres dans lesquels elle est plongée, & il veut ôter aux hommes le plus puissant moyen d'arrêter les désordres, & de supporter les malheurs. Henri Morus comparoit ceux qui avoient précédé Bayle dans ce genre de composition, & qui se glorifioient de leurs succès, à un peuple insensé qui après avoir tué le plus sage, le plus juste, le plus tendre & le meilleur des rois, se féliciteroit & triompheroit de son parricide. (a)

(a) *Athæorumque gloriationem, perinde esse ac si stultissimus populus de sapientissimi benignissimique principis cæde ovarent inter se & gratularentur.* Lettre *de Henri Morus à* Descartes, tom. 2. des Lettres de Descartes, Lettre premiere. Avant Morus, Phédre avoit dit: *Et ut putentur sapere, cœlum vituperant.*



SECTION

SECTION QUATRIEME.

De la possibilité de la subordination entre les hommes.

LES besoins & les inclinations que l'homme reçoit de la Nature, le portent à s'unir à ses semblables, & dirigent toutes ses facultés, toutes ses forces & toutes ses actions, vers le bonheur de ceux auxquels il est uni, & vers le bien général de l'humanité. Mais la Nature ne fait pas naître tous les hommes avec des forces égales, ou avec les mêmes dispositions, & les mêmes talents pour les fonctions qui peuvent contribuer au bonheur des autres. Ils n'ont pas tous les mêmes lumieres & les mêmes connoissances; ils peuvent se tromper, & pervertir les inclinations qu'ils ont reçues de la Nature. Il faut donc, pour assurer la paix & le bonheur des sociétés, qu'il y ait une puissance capable de diriger & d'appliquer les forces particulieres, les talents, l'industrie, les facultés des hommes réunis, qu'ils se soumettent à cette puissance, & que tous en dépendent.

Cette dépendance est ce que l'on nom-

me ſubordination, politique ou civile, ſans laquelle il eſt clair qu'il ne peut y avoir de ſociété.

Mais cette puiſſance n'étant établie que pour le bonheur général, elle eſt ſubordonnée elle-même à cette fin, & ne doit agir que pour y conduire les hommes qui lui ſont ſoumis. La ſubordination politique a donc deux parties eſſentielles : la premiere conſiſte dans l'obéiſſance des particuliers à la puiſſance qui gouverne : la ſeconde dans l'obéiſſance de la puiſſance qui gouverne, à cette loi primitive & immuable de la Nature & des ſociétés, le bonheur général & commun.

Si les hommes réunis peuvent établir ſur eux une puiſſance ſuprême, & lui obéir ; s'ils tendent naturellement à établir cette puiſſance & à s'y ſoumettre ; ſi les hommes dépoſitaires de cette puiſſance peuvent la diriger vers le bonheur général, s'ils ſont portés naturellement à la diriger vers cet objet, l'homme eſt capable de la ſubordination néceſſaire pour la formation, le maintien & le bonheur de la ſociété.

Continuons à examiner ſans prévention & ſans préjugé l'homme de la Nature, & nous le trouverons capable de cette ſubordination.

CHAPITRE I.

Les hommes réunis sont portés naturellement à établir sur eux une puissance suprême, & à lui obéir ; ou à obéir à celle qui gouverne la société dans laquelle la naissance ou le choix les ont placé.

La dépendance eſt le premier état de l'homme : la Nature le fait naître foible, & incapable de ſe procurer aucune des choſes néceſſaires à ſa conſervation : elle le confie & le ſoumet ſans réſerve à la tendreſſe du pere & de la mere ; il ſemble qu'elle ait voulu que la ſubordination fût la premiere de ſes habitudes, & qu'il en ſentît les avantages long-tems avant qu'il pût en connoître la néceſſité par la raiſon.

Auſſi-tôt qu'il peut réfléchir, il voit que ſon pere & ſa mere pouvoient lui ôter la vie ou l'abandonner ; qu'ils l'ont nourri, qu'ils l'ont protégé, contre les hommes, contre les animaux, contre les élémens ; il voit qu'ils l'inſtruiſent & qu'ils le dirigent ; il voit en eux des ſouverains naturels, parce qu'il les voit comme des

hommes ſupérieurs à lui, par leurs forces & par leurs lumieres: mais il voit qu'ils ne ſont uſage de leur ſupériorité que pour ſon bonheur; ils ſont pour lui des êtres ſupérieurs & bienfaiſans; il les reſpecte, il les aime, il craint de les irriter, de ceſſer d'en être aimé; car le reſpect, la crainte & l'amour ſont des ſentimens que produit néceſſairement l'idée & la préſence d'une puiſſance ſupérieure qui s'occupe de notre bonheur.

Ainſi, pendant ſon enfance, & ſous le gouvernement paternel, l'homme prend néceſſairement l'habitude de la ſubordination, il en connoît par ſa propre expérience les avantages & la néceſſité; il eſt diſpoſé par cette longue habitude, à voir dans un ſupérieur qui veut le gouverner, un homme reſpectable & bienfaiſant.

Suppoſons que le haſard réuniſſe pluſieurs familles, chaque famille apportera dans la ſociété un principe de ſoumiſſion & de reſpect pour les hommes les plus éclairés, & qui poſſéderont les qualités les plus propres à procurer l'avantage pour lequel les familles ſe ſont réunies. C'eſt ainſi que les Ethiopiens choiſiſſoient pour Roi, tantôt l'homme le plus robuſte, tantôt le berger le plus habile, quelquefois

l'homme le plus riche : tandis qu'après avoir ſécoué le joug des Aſſyriens, les Medes, pour arrêter les déſordres que cauſoit chez eux l'Anarchie, ſe ſoumettoient abſolument à Déjocès recommandable chez eux par ſes lumieres & par ſon équité.

Ainſi, dans l'ordre de la nature, la puiſſance à laquelle la direction des forces de la ſociété eſt confiée, prend naturellement la place de l'autorité paternelle, elle devient pour chaque particulier ce que l'autorité paternelle eſt dans la famille. On la voit ſans ceſſe occupée du bonheur de la ſociété ; on doit à ſes ſoins, à ſa vigilance, à ſes lumieres, la ſécurité, la paix, le bonheur dont on jouit ; elle remplit par rapport à chaque Citoyen, toutes les fonctions des peres & des meres les plus tendres : ſes ſoins pour l'homme précédent la naiſſance & s'étendent au delà de la vie. Ainſi l'homme doit reſpecter & chérir cette puiſſance comme un fils réconnoiſſant & bien né chérit le meilleur pere & le plus vertueux.

Quelle que ſoit la forme du gouvernement, voilà la conſtitution eſſentielle de chaque ſociété, voilà l'objet, la deſtination & la loi de la puiſſance qui gouverne ; & il n'eſt point d'homme qui en



réfléchiſſant, ne voie dans la ſociété où il vît, cette puiſſance veiller par-tout, à la ſûreté & au bonheur des particuliers, défendant le foible, vengeant l'opprimé, maintenant chacun dans la poſſeſſion de ſes droits & de ſes privileges. Il n'eſt donc point d'homme qui n'enviſage la puiſſance qui gouverne la ſociété dans laquelle il vit, comme une mere, comme le pere de tous les ſujets.

C'eſt cette puiſſance qui fait la patrie; ce ſont les loix qui font cette puiſſance. Par-tout où les loix ont pour objet le bonheur, la paix, la ſûreté des Citoyens, il y a une patrie. Comme c'eſt par les loix que chaque Citoyen jouit de ſes droits & de tous ſes avantages, on conçoit la réunion de ces loix comme une puiſſance inviſible qui veille ſur tous les lieux de la république & qui y eſt attachée. Ce ſont ces idées qui nous font regarder comme notre patrie, l'état dont nous ſommes Citoyens, les lieux où nous ſommes nés, où notre enfance a été protégée, où l'on traite comme des ennemis quiconque attaque nos biens, notre perſonne, notre vie.

Tout ce qui attaque la puiſſance, la gloire de l'état dont nous ſommes Citoyens, attaque donc notre exiſtence & notre

bonheur. Voilà l'origine de l'attachement ; de l'amour, du dévouement pour la patrie, chez tous les peuples, dans toutes les nations, de quelque maniere que cette puissance agisse, quelle que soit la forme du gouvernement.

Jamais l'amour de la patrie ne s'éteint dans le cœur du Citoyen. Les malheurs que des tems difficiles, des causes étrangeres, ou l'imprudence des administrateurs de la puissance souveraine attirent sur la patrie, touchent vivement le Citoyen, l'homme vertueux ; & chez toutes les nations, le Citoyen indifférent sur les malheurs de la patrie, le séditieux qui la trouble, le perfide qui la trahit, sont des fils dénaturés & des monstres.

Combien donc est superficielle, fausse & inhumaine la politique qui veut que la crainte & la misere soient le motif de la soumission des sujets, & le fondement de l'autorité des souverains.

Les partisans de cette politique barbare prétendent que l'homme est incapable de subordination : 1°. parce qu'il a un amour essentiel pour l'indépendance & pour la domination, qui ne peut être réprimé que par la crainte : 2°. Parce que l'homme voit naturellement dans un supérieur un ennemi, & qu'il est jaloux des avan-

tages & du bonheur des autres. 3°. Enfin, parce que l'homme étant naturellement & essentiellement vain, il lui faut des hommages, des respects & des louanges, des esclaves pour satisfaire son orgueil & sa vanité.

Tâchons de dissiper des erreurs plus funestes au bonheur des sociétés, que les incursions des peuples barbares & féroces.

Article I.

L'homme n'a point naturellement pour l'indépendance & pour la domination, un amour qui le rende incapable de la subordination nécessaire au bonheur & à la paix de la société.

L'homme, dit-on, veut nécessairement être heureux, & il ne peut l'être qu'en satisfaisant tous ses desirs, & en se procurant une infinité de plaisirs. Or, il n'y a point de subordination, point de dépendance qui ne donne des bornes aux desirs & aux plaisirs de l'homme; ainsi toute dépendance, toute subordination est

un état violent, un état contre nature, dans lequel l'homme ne peut être fixé que par la crainte & par la force : il fait sans cesse effort pour en sortir, & il en sort aussi-tôt qu'il le peut impunément. L'homme en société, est un esclave qui travaille sans cesse à user ses chaînes.

Il ne lui suffit pas d'être libre, il ne peut se procurer seul tous les plaisirs qu'il desire pour être heureux, il a besoin du secours des autres hommes. Il fait donc sans cesse effort pour se les assujettir & pour les obliger à servir ses desirs. Il tend donc sans cesse à s'acquérir sur eux un empire absolu. Ainsi dans toutes les sociétés, de proche en proche, tout est en effort pour se soustraire à l'autorité des loix, ou pour acquérir du pouvoir.

L'histoire de l'humanité entiere, ne nous offre que les effets de cet amour de l'indépendance & de la domination. Remontez dans les siecles passés, parcourez toute la terre, vous verrez cet amour, former, altérer, anéantir, reproduire tous les empires, toutes les sociétés : examinez-les toutes, vous n'en verrez aucune qui ne soit dans un état continuel de changement, aucune dans laquelle l'amour de l'indépendance & de la domination ne travaille pour abaisser ce qui est élevé, &

pour élever ce qui eſt dans l'abaiſſement & dans la ſoumiſſion.

Tels ſont les principes de Hobbes, de Spinoſa, de Mandeville ſur l'amour de l'homme, pour l'indépendance & pour la domination. Voyons s'ils ſont auſſi certains qu'on le prétend.

L'amour du bonheur eſt le principe de toutes les actions de l'homme. Si, pour être heureux, il faut qu'il ſoit indépendant & que tout lui ſoit ſoumis, il tend néceſſairement à l'indépendance & à la domination; mais s'il peut être heureux ſans une indépendance abſolue, & ſans que tout lui ſoit ſoumis, il n'a point pour l'indépendance & pour la domination un amour qui le porte à ſe ſouſtraire aux loix de la ſociété, à troubler l'ordre public, pour étendre ſans ceſſe ſa puiſſance & ſon autorité.

Pour que l'homme ſoit heureux, 1°. il faut que ſes beſoins phyſiques ſoient ſatisfaits, & qu'il ſoit ſûr qu'il ne manquera pas des choſes néceſſaires pour ſa ſubſiſtance. 2°. Lorſque tous ſes beſoins primitifs ſont ſatisfaits, l'amour du bonheur agit encore ſur le cœur de l'homme, il faut qu'il ſoit ému, intéreſſé, qu'il éprouve des ſentimens qui lui rendent

l'exiſtence agréable, enſorte que ce ſoit un bien pour lui que d'être.

Voyons ce que la ſociété fait pour procurer à l'homme ces avantages, & ſi elle le prive des choſes néceſſaires à ſon exiſtence & à ſon bonheur.

Dans l'état de ſociété, ſi le champ du Citoyen n'a pas été fécond, il n'eſt pas obligé de quitter ſa patrie, de s'armer, de faire la guerre pour ſubſiſter ; la ſociété pourvoit à tous ſes beſoins, elle s'arme contre l'étranger qui voudroit envahir ſes poſſeſſions ou les piller, & contre le Citoyen injuſte & avide qui veut l'opprimer ; elle veille ſur ſes traités, ſur ſes contrats, ſur ſes promeſſes, ſur tous ſes engagements, afin qu'il ne ſoit ni ſéduit, ni fruſtré ; elle eſt le garant, la caution de tout ce qu'on lui promet ; elle pourſuit & punit comme un ennemi quiconque attaque ſa vie, ſon repos, ſon honneur, ou qui trouble ſon loiſir & ſes amuſemens.

Aucun état ne fournit à l'homme les moyens de s'éclairer & d'inſtruire, comme l'état de ſociété.

C'eſt dans la ſociété que ſe développent la bienfaiſance, la reconnoiſſance, l'amitié, le deſir de l'eſtime, en un mot toutes les vertus ſociales ; elle ouvre à l'hom-

me une ſource intariſſable de plaiſirs, elle fait naître dans ſon cœur une ſucceſſion non interrompue de ſentimens qui lui rendent agréables tous les momens de ſon exiſtence, qui rempliſſent le deſir immenſe du bonheur dont il eſt animé.

Elle défend, il eſt vrai, à l'homme d'être malfaiſant, injuſte, oppreſſeur; mais nous avons vu que pour être heureux, l'homme n'a pas beſoin de nuire aux autres, & qu'il ne peut être malfaiſant ſans être malheureux.

Ainſi la ſubordination dans la ſociété, n'ôte à l'homme rien de ce que la Nature a rendu néceſſaire à ſon benheur; elle ne lui interdit que ce qui le rend malheureux, & ce que la Nature lui défend: enfin elle lui procure tout ce qui peut le rendre heureux; elle lui en aſſure la jouiſſance: ſes beſoins, ſes inclinations naturelles le portent donc à ſe ſoumettre aux loix de la ſociété, & aucun beſoin, aucune inclination naturelle ne le porte à s'y ſouſtraire.

L'indépendance abſolue & la domination, ne ſont pas, ſi je peux parler ainſi, des parties eſſentielles du bonheur de l'homme. Ce n'eſt point pour elle même que l'homme ſouhaite l'indépendance; c'eſt comme moyen de s'aſſurer la jouiſſance

des biens néceſſaires à ſon bonheur; or l'homme jouit de cette aſſurance, il a cette certitude dans la ſociété, bien plus que dans l'état d'indépendance abſolue, puiſque dans l'état civil, tous les membres de la ſociété concourent pour lui procurer ces biens, & que dans l'état d'indépendance il eſt privé du ſecours des autres hommes, & expoſé à être dépouillé des biens néceſſaires à ſon bonheur; ainſi, l'amour du bonheur porte l'homme à s'unir à ſes ſemblables, & à ne ſe réſerver dans la ſociété, que l'indépendance qu'elle accorde, & qui ſuffit toujours au bonheur de l'homme. L'état civil n'eſt donc pas un état violent, les loix ne ſont pas des chaînes que le Citoyen cherche à rompre; ce ſont des protectrices, des ſauvegardes qui veillent à la ſûreté, elles ne lui ôtent que le pouvoir de ſe rendre malheureux en devenant malfaiſant, ou en cherchant le bonheur dans les objets auxquels la Nature ne l'a point attaché; elles ne gênent ni l'homme ſage, ni l'homme éclairé, elles guident l'ignorant & contiennent l'homme imprudent ou paſſionné qui court à ſa perte; elles ne portent pas plus d'atteinte à la liberté naturelle de l'homme que les baliſes qui montrent les écueils, ou les barrieres dont on

enferme les précipices ou les lieux dangereux.

L'amour de l'indépendance qui veut se soustraire à la puissance des loix, n'existe donc que dans le méchant, & dans l'homme passionné, dans le furieux, dans l'ignorant, dans le stupide. On ne peut donc la regarder comme une inclination naturelle, comme un penchant invincible, comme vice essentiel à la Nature humaine.

Il en est de l'amour de la domination, comme de l'amour de l'indépendance. L'homme peut sans dominer sur les autres, se procurer tout ce qui est nécessaire à son bonheur; ainsi le desir de la domination n'a pas son origine dans un besoin essentiel à l'homme; il n'y est pas porté par un penchant naturel & invincible, qui le tienne toujours en effort & en action pour tout soumettre.

Ces idées puisées dans la nature de l'homme, sont justifiées par l'expérience.

Nous voyons des peuples soumis sans crainte à leurs loix, à leurs souverains; des souverains qui abdiquent ou qui donnent des bornes à leur autorité; des particuliers qui refusent de monter sur le thrône.

„ Les Chinois, sous les premieres Dy-

„ nasties, dit un de leurs Sages, ne s'écartoient jamais de l'obéissance & du „ devoir, pour quelque danger ou pour „ quelque intérêt que ce fût. Ces peu„ ples, dis-je, étoient-ils toujours animés „ par quelque récompense ou par quelque „ punition présente? non, mais leur „ cœur étoit établi dans le bien & dans „ l'amour de la justice; ils ne se pou„ voient résoudre à rien qui y fût clai„ rement contraire. Le froid, la faim, „ les ignominies, la mort, rien ne pou„ voit leur faire oublier ce qu'ils devoient „ à leur Prince. Voilà pourquoi nos Dy„ nasties ont duré si long-tems. (*a*)

Ces mêmes Chinois ont eu des raisons & des motifs de changer leur gouvernement; ils ont pu plusieurs fois le changer, il leur a été facile de donner des bornes à la puissance de leurs Empereurs, & cependant ils n'y ont jamais porté la moindre atteinte.

Sparte, pendant plus de six siecles, fut heureuse & paisible, par l'observation des loix; rien de ce qu'elles défendoient

(*a*) Du Halde, descrip. de la Chine, *t.* 2. *p.* 405.

n'étoit agréable, rien de ce qu'elles commandoient n'étoit pénible & rebutant: la ſatisfaction attachée à l'obſervation de la loi, ſe joignoit toujours à l'idée de ce qu'elle preſcrivoit : le ſentiment de la honte, du déplaiſir & de l'averſion, étoit inſéparable de la choſe qu'elle défendoit, enſorte que l'obſervation de la loi étoit pour tous les Citoyens une ſource de plaiſir, un ſujet continuel de ſatisfaction, un bonheur habituel. Le Spartiate étoit heureux par le ſentiment habituel de ſa conformité à la loi.

On trouve cette ſoumiſſion aux loix, chez tous les peuples dans leur origine.

L'hiſtoire de la Chine offre des exemples fréquens de ſouverains qui abdiquent; on en trouve chez les Grecs.

Pittacus reçut à Mytiléne de grands honneurs, pour les ſervices qu'il rendit à ſa patrie, & les Mytiléniens l'éleverent enfin à la ſuprême puiſſance. Il en jouit dix ans, & ne l'employa qu'à déraciner les vices contraires à la paix & au bonheur des Mityléniens. Lorſqu'il eut établi la choſe publique dans l'ordre qu'il crut le plus propre à y rendre la paix conſtante, il abdiqua l'autorité ſouveraine, redevint particulier, & ne ſe réſerva qu'une

qu'une très-petite portion du territoire, que les Mityléniens lui avoient donné. (*a*)

Si Théopompe n'abdiqua pas la souveraineté, il eut le courage peut-être aussi noble, de mettre des bornes à sa puissance, en établissant à Sparte des Inspecteurs pour les Rois mêmes. (*b*)

Lorsque Xercès offrit à Léonidas de le faire Monarque de toute la Grece, s'il vouloit embrasser son parti, Léonidas lui répondit: „ si tu connoissois en quoi „ consiste le bien de la vie humaine, tu „ ne convoiterois pas ce qui est à autrui; „ mais, quant à moi, j'aime mieux mourir pour le salut de ma patrie que de „ commander à toute la Grece. (*c*)

Il peut donc y avoir un sentiment plus puissant sur le cœur de l'homme, que l'amour de la domination: telle est la soumission aux loix & à la crainte d'usurper un pouvoir injuste & nuisible. L'homme peut même préférer la mort à une puissance injustement acquise.

(*a*) Diod. Fragm. trad. de Terrasson, *t.* 2. *p.* 372.

(*b*) Plutar. vie de Licurgue.

(*c*) Plutarq. dits not. des Laced.

Lorsque Scipion dépouilla Antiochus d'une partie de ses Etats, & réduisit son Royaume aux possessions qu'il avoit au-delà du mont Taurus; ce Prince remercia sincerement les Romains, parce qu'en lui ôtant une partie de ses Etats, ils l'avoient déchargé d'un fardeau trop pesant, & qu'ils avoient réduit son Royaume à une étendue de pays qu'il pouvoit gouverner. (*a*)

Il y a donc un sentiment d'humanité plus puissant sur le cœur de l'homme, que l'amour de la domination, & l'homme peut aimer le bonheur des autres plus que sa propre puissance.

Alexandre vainqueur de Tyr, offrit la royauté à un Citoyen respectable & aimé, le plus riche & le plus considérable de Tyr. Mais ce Citoyen qui n'avoit aucune liaison de parenté avec ceux qui, jusques-là avoient occupé le thrône, refusa d'y monter, quelqu'instance que lui fit Ephestion; pressé de nommer quelqu'un de la famille Royale, pour qu'au moins le Roi de Tyr lui dût sa Couronne;

(*a*) Tite Liv. *l.* 37. Justin, *l.* 31. Val. Max. *l.* 4. *c.* 7.

il indiqua un homme plein de sagesse & de bonté, mais extrêmement pauvre, lui porta les habits Royaux, l'amena à Tyr & le proclama Roi. (*a*)

Il y a donc dans le cœur de l'homme, un sentiment de modération & d'équité, plus puissant que l'amour de la domination.

„ Lorsqu'*Y-a-o* premier Empereur de „ la Chine, voulut se donner un successeur, il fit venir un de ses Ministres, „ en qui il avoit plus de confiance, par „ l'estime qu'il faisoit de sa prudence & „ de sa probité, & voulut déposer entre „ ses mains sa Couronne. Ce sage Ministre s'excusa de recevoir cet honneur, „ sur ce que le fardeau étoit trop pesant „ pour des épaules aussi foibles que les „ siennes, & en même tems il lui proposa un Laboureur nommé *Chun*, que „ la vertu, la probité, la patience dans „ les plus rudes épreuves, la confiance „ qu'il s'attiroit de tous les gens de bien, „ & une infinité d'autres excellentes qualités qui le rendoient digne du thrône.

„ *Y-a-o* le fit venir pour éprouver ses

(*a*) Diod. *l.* 17.

„ talents, il lui confia le gouvernement „ d'une Province. Chun se fit une si gran„ de réputation de sagesse, de prudence, „ de modération & d'équité, qu'au bout „ de trois ans *Y-a o* l'associa à l'Empi„ re, & lui donna ses deux filles en ma„ riage. (*a*)

Chun transporta la Couronne sur la tête d'*Y-a*, & les enfans de Chun furent soumis à *Y a*, comme ils l'auroient été à leur pere.

Chun ne s'étoit déterminé à ce choix, que sur l'idée qu'il s'étoit formée de la capacité & du mérite d'*Y-a*, il vécut dix-sept ans depuis qu'il l'eût associé à l'Empire, & l'union fut si grande entre ces deux Princes, qu'il ne parut jamais que l'autorité fût partagée. (*b*)

Il peut donc y avoir un amour du bien public, supérieur à l'amour de la domination, puisqu'il y a des souverains qui aiment mieux partager l'autorité suprême que d'en jouir seuls, au préjudice du bien public.

Il y a un sentiment de probité, de

(*a*) Du Halde, *t.* 1. *p.* 306.
(*b*) *Ibid.*

modeſtie & de juſtice plus fort que l'amour de l'indépendance, puiſqu'il y a des hommes qui aiment mieux reſter ſujets, que de commander, & qui pouvant acquérir l'autorité, la font paſſer à des hommes qu'ils jugent plus éclairés, plus ſages & plus capables de gouverner.

Tandis que Léonidas réſiſtoit à Xerxès, & combattoit toutes ſes forces au paſſage des Thermopyles, Gelon de Syracuſe anéantit à Himére cette formidable armée que les Carthaginois avoient envoyée en Sicile, & qui devoit concourir avec Xerxès pour donner des fers à tous les Grecs. Lorſqu'il apprit la défaite de Xerxès à Salamine, il accorda la paix aux Carthaginois, & licencia toutes ſes troupes, renvoya les alliés & plaça les étrangers dans des lieux éloignés de Syracuſe : n'ayant plus alors de troupes, ni dans Syracuſe, ni aux environs, il convoqua une aſſemblée générale de tous les habitans de Syracuſe, leur ordonnant de s'y rendre armés. Lorſqu'ils furent tous arrivés, Gelon entra dans l'aſſemblée, mais ſans armes & ſans gardes; enſuite adreſſant la parole aux Syracuſains, il leur rendit compte de toute ſa conduite, dit l'emploi des ſommes qu'ils lui avoient confiées, & l'uſage qu'il avoit fait de ſon autorité ;

il ajouta qu'il n'avoit eu en vue que le bien public; que si néanmoins il lui étoit arrivé d'avoir commis quelque faute, il ne tenoit qu'à eux de l'en punir, puisqu'il n'avoit ni armes, ni gardes, ni aucun moyen de se défendre contr'eux qui étoient armés; personne ne fit aucun reproche à Gelon, & il fut unanimément nommé le Bienfaiteur, le Sauveur & le Roi par toute l'assemblée. (*a*)

Il y a donc dans le cœur de l'homme, un sentiment de vertu qui lui fait regarder comme un crime l'abus qu'il fait de sa puissance, qui le porte à s'en dépouiller, si ceux qui la lui ont confiée jugent qu'il en abuse. Il y a dans tous les hommes un sentiment naturel de respect, de reconnoissance, d'amour & de soumission pour tous les hommes éclairés, sages, vertueux.

Nous avons prouvé que l'indépendance & la domination ne sont point nécessaires pour satisfaire les besoins & les inclinations que l'homme reçoit de la Nature. Nous avons vu que la subordination n'impose aucune obligation qui le prive des

(*a*) Diod. *l.* 11.

choses nécessaires à son bonheur ; ainsi l'amour de l'indépendance & de la domination, ou la haine de la subordination, ne peuvent devenir des passions que dans ceux qui ont des besoins & des inclinations qui ne viennent point de la Nature. Cet amour effréné de l'indépendance & de la domination qui ne peut souffrir ni loix, ni supérieurs, ni résistance, est donc un vice étranger à la nature humaine.

Les principes des vertus sociales, l'humanité, la justice, l'honneur, l'équité sont des sentimens assez puissans pour retenir l'homme dans la soumission aux loix, & pour lui rendre odieuse toute puissance acquise injustement, ou préjudiciable au bonheur des autres ; l'amour de l'indépendance & de la domination, n'est donc effréné que dans les hommes qui ont étouffé dans leur cœur les sentimens de probité, d'honneur & de vertu.

Les hommes, pour qui la subordination est un joug insupportable, sont des vicieux ou des coupables qui craignent les loix : ce sont des hommes dissipés, vains, orgueilleux, frivoles, auxquels la subordination prescrit des devoirs qui les gênent, ou dont leur orgueil s'offense, ces hommes ne sont pas dans leur état naturel ;

il ne faut point imputer à tous les hommes leurs passions, leurs vices, & les croire inséparables de la nature humaine.

Les hommes qui se sont rendus célébres par leur ambition, ont presque toujours été des débauchés, que leur luxe énorme & le désordre de leur fortune ont portés à troubler les états, comme Catilina, des caracteres vains & lâches comme Theophane, des particuliers sans projet, & que le hasard & les circonstances ont élevés au pouvoir suprême, comme Cromwel, des guerriers passionnés pour la célébrité, comme Charles XII, des ames timides & foibles, comme Louis XI & Jacques I. qui, pour être en sûreté, avoient besoin de tenir dans l'inquiétude & dans la crainte, tous ceux qui pouvoient leur faire du mal, & qui ne pouvoient être calmes & en sûreté qu'en croyant qu'ils avoient un pouvoir sans bornes.

C'est ordinairement chez les peuples livrés au luxe, que l'amour de la domination & de l'indépendance s'exalte, & devient entreprenant. Presque tous les tyrans ont été des débauchés, des voluptueux, des avares qui avoient un besoin extrême d'argent, & pour lesquels la domination étoit un moyen d'en avoir,

Telle eſt l'origine qu'Ariſtote donne aux tyrannies, & c'eſt un fait qui ne peut être conteſté que par ceux à qui l'hiſtoire ſeroit abſolument étrangere. (*a*)

Depuis Lycurgue qui bannit le luxe & l'argent de Sparte, juſqu'à Lyſandre, dont les artifices & l'ambition introduiſirent de nouveau le luxe & les richeſſes, on ne vit point parmi les Lacédemoniens cet amour de la domination, rien entreprendre contre le gouvernement.

Les Scythes, les Gaulois, les Germains avoient des Rois qui n'ont point été des tyrans: on n'a point vu parmi les Scythes, des guerres entrepriſes pour reſſerrer ou pour étendre la puiſſance de leurs Rois, & l'on en trouve rarement des exemples chez les Germains & chez les Gaulois.

Lorſqu'on ne jette ſur l'hiſtoire qu'un coup d'œil ſuperficiel, on voit dans les états & dans les gouvernemens, des révolutions, des ſéditions, des conjurations, des guerres civiles, des Monarchies changées en républiques ou en tyrannies, des républiques ſubjuguées par des tyrans &

(*a*) Ariſt. Polit. *l.* 5. *c.* 10.

par des despotes. Comme la puissance est l'objet de tous ces mouvemens, on croit que l'ambition & la haine de toute subordination en sont les principes; mais c'est une erreur.

Aristote attribue toutes les révolutions, toutes les guerres civiles à l'orgueil outrageant des magistrats, à leur avarice, à l'injuste distribution des récompenses & des honneurs, au pouvoir excessif des souverains, au mépris du peuple pour les magistrats, à l'excessive élévation d'un ordre de l'état sur les autres. (a)

Lorsqu'on remonte aux causes des révolutions, des séditions, &c. que nous offre l'histoire, on les trouve en effet toutes produites par quelqu'une de ces causes, comme ce Philosophe le prouve par l'histoire des tems qui l'ont précédé: quant aux tems qui l'ont suivi, nous nous contenterons d'en rapporter quelques exemples.

Ce fut l'orgueil des Tarquins, les outrages qu'ils firent aux Romains, qui anéantirent la royauté à Rome; ce fut l'outrage que reçut Appius Claudius qui

---

(a) *Ibid.* c. 3.

anéantit le pouvoir des Decemvirs ; ce fut pour se venger de l'insulte que lui avoit faite l'Impératrice Sophie que Narsés attire les Lombards en Italie.

Combien l'excès des Impôts, l'avarice des Satrapes, des Gouverneurs, des Questeurs, leur dureté, leur insolence n'ont-elles pas armé de peuples & causé de révoltes dans tous les états? le peuple paie sans murmure tout ce qu'il peut payer, mais il est un excès qui le révolte, sans qu'on puisse pour cela le regarder comme naturellement séditieux. Il est privé du nécessaire, & il voit dans tous ses supérieurs, dans les questeurs, dans tout ce qui exerce quelqu'autorité, un luxe énorme, il est méprisé, insulté, outragé par tous ses supérieurs, par tout ce qui est riche ; faut-il donc un penchant inné à la révolte pour regarder tous ces hommes comme des ennemis? Quand dans ces états le peuple seroit aussi stupide qu'on le suppose mal à propos, peut-il s'empêcher de voir que les besoins de l'état qui sont toujours le motif des Impôts ne sont en effet que les besoins de ces hommes ; le besoin qu'ils ont d'argent pour entretenir leur luxe ou pour assouvir leur avarice. C'est ainsi que les Frisons se souleverent contre les Romains, bien plus

pour ſe ſouſtraire à l'avarice, que par averſion pour la ſubordination. Ils avoient payé ſans répugnance les tributs ſous Druſus; mais ſous le gouvernement du Centurion Alennius, homme avide, ſans humanité, ſans eſprit, ils ſe trouverent hors d'état de payer le tribut qu'il leur impoſa; ils vendirent leurs troupeaux, leurs champs, ils engagerent leur liberté; enfin ils ſe révolterent, pendirent les ſoldats prépoſés au recouvrement des impôts & auroient mis en pieces l'affreux & indigne Centurion, s'il n'eût pris la fuite. (*a*)

Ce furent les vexations & l'avidité de Sabinus Intendant de Judée, qui cauſerent cette révolte dans laquelle tant de Juifs périrent. (*b*)

Combien les Suiſſes n'endurerent-ils pas de vexations & d'horreurs de la part des Gouverneurs & des Nobles, avant de former un corps indépendant. Depuis leur union, ils ſont une puiſſance formidable en Europe ſans avoir entrepris de s'agrandir, ſans avoir profité des circonſtances

(*a*) Tacit. annal. *l.* 4. *c.* 72.
(*b*) Joſeph. antiquit. *l.* 17. *c.* 12.

favorables pour étendre leur domination.

Lorſque Philippe le Bel ſe fût emparé de la Flandre, les Flamands ſe ſoumirent à lui : mais l'orgueil du Commandant qu'il établit, fut ſi outrageant, ſes vexations furent ſi exceſſives, & ſes injuſtices ſi criantes, que pluſieurs villes conſidérables ſe ſouleverent, maſſacrerent les garniſons françoiſes, & obtinrent le rétabliſſement de leur Duc; le Duc rétabli voulut les tyranniſer, & ils ſe révolterent. Dans cette double révolte les ennemis de la ſubordination ne ſont-ils pas le Satrape, le Gouverneur inſolent & avide, le Duc fou & orgueilleux?

Ce fut la rigueur des impôts, l'inquiſition, l'orgueil & la dureté du Duc d'Albe qui enleverent à l'Eſpagne les Provinces-unies.

Les impôts ont ſouvent cauſé des ſéditions en France, & ſans vouloir les juſtifier, on peut dire qu'aucune n'a pour principe la haine de la ſubordination.

Enfin, ſouvent le mépris que le Souverain inſpire au peuple, a cauſé la déſobéiſſance : car l'homme qui ſe ſoumet ſans répugnance à un ſupérieur, & qui le reſpecte, lui déſobéit & le brave s'il s'avilit ;

parce que la soumission que la société prescrit, est bien plus une soumission inspirée par le respect, & par la confiance, qu'une obéissance produite par la crainte & par la terreur. Pour prouver par les séditions & par les guerres civiles, que l'homme est incapable de subordination, il faudroit faire voir que ces séditions, ces guerres civiles, ces révoltes ont eu pour objet des Magistrats, ou des Souverains qui n'employoient leur autorité que pour le bonheur de la société, qu'elles ont été causées par des peuples au premier abus que le Souverain ou le Magistrat a fait de son pouvoir, à la premiere vexation exercée en son nom, avant de s'être plaint, d'avoir instruit le Souverain & le Magistrat des rigueurs qu'on exerçoit sur eux, des maux qu'ils enduroient; il faudroit faire voir des peuples heureux, & rebelles à l'autorité ou à la puissance qui les rend heureux. Si les hommes sont essentiellement ennemis de la subordination, pourquoi le peuple de Syracuse armé a-t-il proclamé avec des transports d'amour & de joie Gelon désarmé, le père de la patrie & son Souverain? Pourquoi le peuple a-t-il surnommé Louis XV le bien-aimé; car ce surnom est l'expression de l'amour du peuple, & non pas un titre

donné par l'adulation. Le Courtifan exalte la grandeur du Souverain, mais le peuple publie fa bonté : le Courtifan s'humilie devant fa puiffance, & le peuple aime fa perfonne.

On ne connoît donc ni la nature humaine, ni l'hiftoire, lorfqu'on dit, que l'homme a pour la domination un amour qui le rend incapable de fubordination. Si cette doctrine a des partifans, que ce ne foit point en France, mais chez les defpotes & chez les tyrans, que ces partifans ne foient ni des Philofophes, ni des Citoyens, mais les miniftres de la tyrannie; qu'on aille avec ces principes calmer les remords du defpote inhumain, mais qu'on fe garde bien de s'en fervir pour autorifer l'oppreffion dans une nation que l'amour foumet à fes Souverains.

Article II.

L'envie qui rend l'homme ennemi de son supérieur, n'est point un vice naturel & essentiel à l'homme.

L'homme par sa constitution organique, prend tous les sentimens qu'il apperçoit dans les autres hommes ; il est transporté de colere, ou pénétré de douleur à la vue d'un furieux ou d'un malheureux. Cette communication de sentimens & d'affections, est le principe de l'humanité, de la bienveillance naturelle. Ainsi, comme la présence d'un malheureux fait naître dans l'ame de l'homme qu'il voit, un sentiment de douleur, la vue d'un homme qui est heureux par la possession de quelqu'objet, produit dans ceux qui le voient l'amour de cet objet, le desir de le posséder, & des efforts pour s'en emparer ; si cet objet ne peut se communiquer ou se partager. Ainsi, le même principe, la même organisation qui rend l'homme compatissant, le rend envieux, & ennemi de celui qui est heureux ; il fera pour ôter à cet homme l'objet de son bonheur

bonheur, plus d'efforts qu'il n'en fera pour ſoulager le malheureux dont la préſence l'incommode en le faiſant participer à ſa miſere.

Suivez l'homme, depuis ſa naiſſance juſqu'au tombeau, vous le verrez animé & conduit par cette paſſion. L'enfant prend toutes les affections de ceux avec leſquels il vit, il imite toutes leurs attitudes, il fait tous les mouvemens qu'ils font, il deſire tout ce qu'il voit, & veut avoir tout ce qui lui paroît faire plaiſir à ceux qui le poſſedent: il emploie toutes ſes forces, toute ſon adreſſe, toutes ſes reſſources pour l'obtenir. L'âge ne fait que développer cette paſſion & augmenter ſon activité, elle ne finit qu'avec la vie.

Tel eſt le ſentiment de Spinoſa ſur l'envie, qui eſt en effet contraire à la ſociabilité, mais qui n'eſt, ni eſſentielle à l'homme, ni une ſuite de ſon organiſation.

Il eſt vrai, que par ſon organiſation l'homme eſt imitateur, & qu'il aime tous les objets qu'il croit contribuer au bonheur des autres, ſur-tout s'il n'eſt pas heureux: mais le jugement qu'il porte ſur ces objets, ne le détermine point néceſſairement à les rechercher, & à tâcher d'en dépouiller ceux qui les poſſédent.

Pour être déterminé néceſſairement à rechercher un objet, & à le ravir à celui dont il fait le bonheur, il ne ſuffit pas de juger qu'il eſt bon, il faut juger qu'il eſt néceſſaire à notre bonheur : car n'étant déterminés à la recherche des objets, que par l'amour du bonheur, la force & le degré de nos déterminations vers un objet, dépendent du rapport que nous voyons entre cet objet & notre bonheur; & par conſéquent nous ne ſommes déterminés néceſſairement à le rechercher qu'autant que nous le jugeons néceſſaire à notre bonheur. Or, nous ne voyons pas que tous les objets qui contribuent au bonheur des autres ſoient néceſſaires à notre propre bonheur.

Nous avons vu que la Nature accorde à tous les hommes ce qui eſt néceſſaire pour ſatisfaire leurs beſoins & leurs inclinations naturelles, & par conſéquent tout ce qui eſt néceſſaire pour qu'ils ſoient contents de leur exiſtence : ils peuvent donc en effet, regarder comme inutile, ou comme n'étant pas néceſſaire à leur bonheur, un objet qu'ils ne poſſédent pas, quoiqu'ils voient qu'il procure du plaiſir à celui qui le poſſéde. L'homme qui ne va point au-delà des beſoins que donne la Nature & qui cherche ſon bonheur

dans les inclinations qu'elle inſpire, peut au milieu du luxe & des richeſſes, dire: combien voilà de choſes dont je n'ai pas beſoin ?

Ce n'eſt point par un principe d'envie, que l'enfant deſire tout ce qu'il voit. Preſſé comme tous les hommes par le deſir du bonheur, & n'ayant point d'expérience perſonnelle ſur les objets propres à lui procurer le bonheur qu'il deſire, il juge qu'il eſt dans les objets qu'il voit rechercher par les autres hommes : cette diſpoſition organique, ce penchant que la Nature donne à l'enfant pour deſirer ou pour aimer ce qu'il voit que les autres aiment, eſt un principe de ſociabilité qui leur fait prendre les goûts & les mœurs des autres hommes, & qui les plie à toutes leurs habitudes par inſtinct, & preſque machinalement. C'eſt peut-être cette diſpoſition à imiter, qui leur imprime ce que l'on nomme le caractere national de ſi bonne heure, & ſi généralement, qu'on le regarde comme une qualité donnée par la nature, & en quelque ſorte attachée aux climats.

En profitant de cette diſpoſition, les peres & les meres peuvent à leur gré former les mœurs de leurs enfans, & leur donner un caractere qui ne leur permette

pas de chercher le bonheur dans d'autres objets que dans la pratique des vertus sociales. La disposition que l'enfant a pour imiter tout ce qu'il voit faire, lui fait même prendre ce caractere sans l'instruction des peres & des meres. Cette disposition organique des enfans à aimer, à desirer tout ce qu'ils croïent contribuer au bonheur des autres, n'est donc pas un sentiment d'envie qui le fasse souffrir lorsqu'il voit les autres heureux, & qui le porte à les priver de l'objet qui fait leur bonheur.

Si au lieu de profiter de cette disposition naturelle pour porter l'enfant à rechercher le bonheur dans la pratique des vertus sociales, on ne cherche à le rendre heureux qu'en lui offrant des objets sensibles & nouveaux ; il n'acquiert aucun principe sur la morale, & sur le bonheur destiné à l'homme ; il reste en effet dans l'état de l'enfance par rapport à tous les objets dont il voit les autres hommes en possession ; il les desire, il est malheureux s'il ne les obtient pas ; il regarde celui qui les posséde, comme la cause du malheur qu'il éprouve, il le hait, il est son ennemi, comme l'homme pressé par la faim extrême est ennemi de l'homme qui lui refuse du pain.

Tels ſont ordinairement les hommes des nations frivoles, livrées au luxe, à l'amour des richeſſes, à la paſſion du crédit.

Les hommes frivoles n'acquiérent point ordinairement de principes ſur le bonheur que la Nature deſtine à l'homme, ils le cherchent dans les objets, dans leſquels ils le cherchoient dans l'enfance.

Pendant l'enfance, la nourrice les amuſoit par ſon chant, par ſes geſtes, avec un hochet, avec une fleur, avec une image, avec mille babioles. L'éducation qu'ils reçoivent lorſqu'ils ſont ſortis des bras de la nourrice, leur apprend-elle à chercher le bonheur dans d'autres objets? la muſique, la danſe, le deſſein, la peinture ſont les objets eſſentiels de leur éducation. N'eſt-ce pas dans les objets du luxe, dans les équipages, dans les tableaux, dans les concerts, dans les ſpectacles comiques, dans la poſſeſſion d'un bijoux, d'un habit de goût, qu'on leur dit que conſiſte le bonheur.

Ces hommes ne ſortent donc point de l'état de l'enfance; tous les objets dans leſquels ils cherchent le bonheur, coûtent plus cher que les hochets & les babioles par leſquelles on les amuſoit pendant leur enfance; mais ce ſont en effet des ho-

chets & des babioles de la même eſpece. Ils ne different donc de l'enfant que par la taille, & par la dépenſe qu'ils font ; mais leur ame, leurs inclinations, leurs beſoins ſont les mêmes ; ils ſont envieux comme les enfans, parce que, comme les enfans, ils ont beſoin d'être heureux, & que pour ſatisfaire ce beſoin, ils n'ont, comme les enfans, que des objets qui font ſur eux, des impreſſions nouvelles. Tout ce qui fait ſur eux une impreſſion agréable & nouvelle, leur paroît néceſſaire à leur bonheur, ils ſont malheureux s'ils ne peuvent ſe le procurer : ils deſirent, non que celui qui le poſſéde ſoit malheureux, mais qu'il ceſſe d'être heureux par la poſſeſſion de cet objet pour qu'il s'en dégoûte, & afin qu'ils puiſſent l'obtenir ; car l'homme n'envie point les avantages auxquels il ne peut aſpirer : ſi le ſpectacle du bonheur de celui qui poſſéde cet objet leur déplaît, c'eſt que tant qu'il ſera heureux par cet objet, ils ne peuvent eſpérer de le poſſéder. Ils n'euſſent point été envieux ſi l'on eût développé en eux la bienfaiſance, l'amitié, le deſir de l'eſtime, l'amour de la vertu qui procurent à l'homme des plaiſirs continuels & indépendans des objets du luxe.

Il en faut dire autant des autres en-

vieux ; un avare, par exemple, occupé ſans ceſſe de projets pour gagner de l'argent, ou pour obtenir des places utiles, qui n'a du plaiſir & du bonheur que par l'argent qu'il entaſſe ou qu'il place, qui ne connoît de moyens d'augmenter ſa fortune, que la ſollicitation, l'intrigue, les complaiſances les plus aviliſſantes, la ſervitude & l'argent ; un homme de ce caractere, deſire ordinairement toutes les places que ſes pareils obtiennent, tous les profits qu'ils font : il a donné de l'argent, il a ſollicité, rampé pour les obtenir ; il regarde le ſuccès de ſes concurrens comme une perte pour lui, comme une injuſtice qu'on lui a faite. Il a du chagrin de voir paſſer entre leurs mains, un bien qu'il a deſiré, & qui eſt devenu néceſſaire à ſon bonheur.

Ce que nous diſons de l'avare, convient à l'ambitieux, à l'homme paſſionné pour la célébrité, au gourmand, au voluptueux, à l'homme qui s'eſt fait de ſon mérite, de ſa naiſſance, de ſes qualités perſonnelles, une idée exceſſive, qui en eſt ſans ceſſe occupé, qui penſe que tout le monde doit s'en occuper, & que l'attention que l'on donne aux autres, les égards que l'on a pour eux, ſont des vols qu'on lui fait ; il ſouffre de toutes

les diſtractions dans leſquelles on tombe à ſon égard, il eſt envieux.

Enfin il y a des atrabilaires qui ſouffrent toujours, & qui regardent la joie des autres comme la cauſe de leur inſenſibilité aux maux qu'ils ſouffrent; ils les regardent comme des ennemis, ils ſouffrent du bien qui leur arrive, parce qu'ils croient qu'il augmentera même leur inſenſibilité; ils ſont envieux, mais ils ſont malades, ils ne ſont point dans l'état naturel de l'homme.

Ce n'eſt pas ſeulement de l'organiſation de l'homme que naît l'envie, ſelon Spinoſa, elle eſt ſelon lui, l'effet néceſſaire de l'amour propre. L'homme s'aime, dit-il, il aime tout ce qu'il a, il contemple avec plaiſir ſes qualités, ſes talens, c'eſt par l'idée avantageuſe qu'il en a pris, qu'il eſt heureux; il deſire tout ce qui peut l'augmenter, il hait tout ce qui l'affoiblit, il veut non-ſeulement poſſéder tout ce que les autres poſſédent, mais encore il eſt fâché qu'ils aient des choſes ſemblables à celles qu'il a: ce qu'ils ont de bon l'humilie & lui cauſe du déplaiſir. (*a*)

Spinoſa ſe trompe: l'amour que nous

(*a*) Etic. part. 3. *p*. 138. ſchol.

avons pour nous-mêmes, ne nous fait point haïr dans les autres tout ce qui les éleve au-dessus de nous, ou qui les rend égaux à nous: car nous avons vu que nous estimons dans les autres la bienfaisance & les vertus sociales: que nous aimons ceux qui les pratiquent, & que nous desirons qu'ils soient heureux. Spinosa reconnoît lui-même dans l'homme cette admiration, & cet amour pour les vertus des autres, mais il prétend que nous n'aimons la vertu que dans les hommes que nous regardons comme des êtres d'une nature différente de nous; que nous haïssons cette même vertu dans nos égaux. (*a*).

Mais Spinosa se trompe encore: car nous avons vu que la ressemblance dans les idées, dans les mœurs, dans l'amour de la vertu, étoit un principe d'amitié, & qu'un ami voyoit avec plaisir les succès & la prospérité de son ami. L'homme n'est donc pas naturellement fâché du bien qui arrive à un autre homme, parce qu'il est son égal. Il n'admire point la vertu, il ne l'aime pas parce qu'il la voit dans un être d'une nature différente de la

---

(*a*) *Ibid. p.* 132.

ſienne : c'eſt parce qu'il aime & qu'il admire la vertu, qu'il tire pour ainſi dire l'homme vertueux de la claſſe des hommes ordinaires, pour en faire un être d'une nature différente.

Enfin ce n'eſt pas toujours par un principe d'envie que les hommes ſont fâchés du bonheur des autres, c'eſt ſouvent par un ſentiment de juſtice, d'équité & d'humanité.

Si un homme, par exemple, eſt dur, hautain, ſuperbe, tyrannique, il ſera poſſible qu'on ait du chagrin du bien qui lui arrivera, comme on eſt fâché de voir augmenter la puiſſance & la force d'un ennemi. Le bien qui arrive à cet homme eſt un mal pour ſes égaux, pour ſes inférieurs, pour ſes voiſins, pour ſes ſupérieurs même; le chagrin que ſon bonheur excite, s'étend auſſi loin que ſon pouvoir.

Si ſans être hautain ou ſuperbe, cet homme parvient par l'intrigue, par des ſervices domeſtiques, par de baſſes complaiſances, par la calomnie, par la délation & par l'artifice aux charges, aux places, aux honneurs, aux avantages deſtinés à récompenſer les vertus & les talens ou à les encourager: non-ſeulement ſes égaux, mais ſes ſupérieurs & ſes in-

férieurs; tous les honnêtes gens s'en offenſent, ils en reſſentent du chagrin, non parce que cet homme eſt heureux, mais parce qu'il l'eſt injuſtement, aux dépens de l'homme de mérite, & au préjudice de la choſe publique. Le chagrin que l'on a du bien qui arrive à ces hommes, n'eſt point de l'envie, il n'eſt contraire ni à la ſociabilité, ni à la ſubordination.

Dans l'examen que nous avons fait des beſoins & des inclinations de l'homme, nous avons vu que la Nature ne rend néceſſaires ni à ſon exiſtence, ni à ſon bonheur les grandes richeſſes, les honneurs & la puiſſance, que peu de choſes ſuffiſent à ſa nourriture, que par conſéquent elle n'a rendu néceſſaire, ni à ſon exiſtence ni à ſon bonheur, la ſomptuoſité de la table & les richeſſes qui la procurent, que la puiſſance à laquelle elle fait tendre l'homme, eſt celle qui procure la ſécurité; que par conſéquent elle ne le fait aſpirer à aucun des objets de l'ambition. Qu'elle le porte à aimer & à eſtimer tous les hommes utiles, & à procurer leur bonheur; que par conſéquent elle ne le porte point à ſe chagriner du bien qui leur arrive; qu'elle l'a fait bienfaiſant & capable de ſe dévouer au bonheur de ſes ſemblables; que par conſéquent

elle ne l'a pas fait pour ſentir du chagrin lorſqu'ils ſont heureux ; qu'elle lui a donné dans ſa conſcience un Cenſeur qui ne lui permet pas d'être heureux aux dépens du bonheur des autres, & qui reproche à l'envieux ſon envie.

L'envieux a donc étouffé toutes les inclinations bienfaiſantes qu'il a reçues de la Nature, il les a toutes perverties, il a rompu tous les liens deſtinés à unir les hommes ; il s'eſt avili, il s'eſt dégradé, il s'eſt rendu l'ennemi du genre humain, il s'eſt mis dans la claſſe des tygres, des lions & des bêtes féroces qui ne ſubſiſtent que par le malheur & par la déſolation des autres animaux : voilà la cauſe de l'indignation & de la haine qu'excite l'envieux dans toutes les ames ; voilà pourquoi, comme le dit M. de la Roche-Foucaut, l'envie eſt une paſſion timide & honteuſe que l'on n'oſe jamais avouer.

Nous avons donc eu raiſon d'aſſurer que l'envie n'eſt point un vice naturel à l'homme.

L'expérience à laquelle Spinoſa & Mandeville en appellent, ne leur eſt pas plus favorable que la raiſon. On ne voit point dans tous les hommes cette ambition aveugle & inſenſée, cette inſatiable avidité d'honneurs, de diſtinctions & de richeſſes

que Spinosa & Mandeville regardent comme essentielles à la nature humaine, & qui produisent l'envie. L'histoire nous offre des hommes, qui par un sentiment de modération & de modestie, se refusent constamment & sans faste à tout ce qui peut flatter l'ambition, séduire l'amour propre & satisfaire la cupidité. Citons-en quelques exemples : l'histoire de la Chine en est remplie.

„ *Toié-y u* étoit un homme du Royau-
„ me de *Ton*, qui vivoit du travail de
„ ses mains, mais qui sous un extérieur
„ simple & pauvre, cachoit une haute
„ sagesse. Le Roi qui faisoit cas de la
„ vertu & qui connoissoit celle de son
„ sujet, voulut l'employer. Il lui envoya
„ un homme exprès, & deux charriots
„ chargés de présents, avec ordre de lui
„ dire, que le Roi le prioit d'accepter
„ avec ces présents le Gouvernement &
„ l'intendance générale de cette partie de
„ ses Etats, qui étoit au midi du fleuve
„ *Hoai*. *Toié-y-u* rit à ce compliment,
„ mais sans répondre un seul mot, &
„ l'envoyé fut obligé de s'en retourner
„ avec ses présents sans avoir eu d'autre
„ réponse.

„ La femme de *Toié-y-u*, qui étoit alors
„ absente, remarqua en retournant à la

„ maiſon, des veſtiges de charriots qui „ ne paſſoient pas plus loin que ſa porte. „ Quoi ! mon mari, dit elle en rentrant, „ vous oubliez-vous de cette vertu & de „ ce déſintéreſſement qui ont fait juſqu'ici „ vos délices? il eſt venu des charriots à „ votre porte & ils n'ont point paſſé ou- „ tre? ils étoient chargés ſans doute, „ car ils ont laiſſé de profonds veſtiges ; „ qu'eſt-ce que cela, je vous prie?

„ C'eſt le Roi, répondit le mari, qui „ me connoît mal, & qui croit que je „ vaux quelque choſe, il veut me char- „ ger du Gouvernement d'une partie de „ ſes Etats : il a envoyé un homme ex- „ près, avec ces deux charriots de pré- „ ſents, pour m'inviter à prendre cet „ emploi.

„ Il falloit tout refuſer, reprit la fem- „ me, préſens & charges.

„ *Toié-y-u* voulut voir ſi c'étoit ſincé- „ rement que parloit ſa femme ; nous „ naiſſons tous, répondit - il, avec une „ inclination naturelle pour l'honneur & „ pour le bien. Pourquoi ne pas les ac- „ cepter quand ils nous viennent? Pour- „ quoi trouvez-vous à redire que j'aie été „ ſenſible aux bienfaits du Roi?

„ Helas ! répondit la femme toute af- „ fligée, la juſtice, la droiture, l'innocen-

„ ce, en un mot la vertu eſt bien plus „ en ſûreté dans une vie retirée & dans „ une honnête pauvreté, que dans l'em- „ barras des affaires & dans l'opulence. „ Etoit-il de la ſageſſe, de faire un ſi dan- „ gereux échange? Nous ſommes enſem- „ ble il y a long-tems: juſqu'ici votre „ travail nous a fourni de quoi vivre, „ & le mien de quoi nous vêtir; nous „ n'avons ſouffert ni faim, ni froid. Quoi „ de plus charmant, qu'une pareille vie „ également innocente & tranquille? ne „ deviez-vous pas vous y tenir? peut-être „ n'avez-vous pas fait attention à la dépen- „ dance & à la ſervitude que traînent „ après eux ces préſents & ces emplois: „ ils ôtent à l'homme une partie de ſa „ liberté par rapport à la vertu: ils en- „ gagent à des égards qu'il eſt ſouvent „ difficile d'accorder avec une parfaite droi- „ ture & une exacte équité.

„ Alors *Toié-y-u* content de ſa femme, „ conſolez-vous, lui dit-il, je n'ai accepté „ ni emploi, ni préſent.

„ Je vous en félicite, dit la femme: „ mais il reſte encore une choſe à faire: „ car être membre d'un Etat, & refuſer „ de ſervir le Prince quand il le ſouhaite, „ il y a là quelque choſe à redire. Reti- „ rons-nous, allons vivre ailleurs; ils

„ plierent donc leur petit bagage, ils „ changerent de nom ſur la route, pour „ n'être pas reconnus & ils paſſerent en „ un autre pays. (*a*)

Cette noble modération, ce ſage déſintéreſſement eſt pour les Chinois un ſujet d'émulation, & un objet de vénération & d'amour: on les a vus ſe réunir autour de ceux qui en donnoient l'exemple, comme on a vu les hommes diſperſés ſe réunir autour des ſages qui les policerent.

„ *Lai-Tſe* s'étant retiré de bonne heure „ de tous les embarras du monde, menoit „ avec ſa femme une vie paiſible dans un „ endroit aſſez reculé : des roſeaux fai„ ſoient les murailles de ſa maiſon : le „ toît étoit de paille : un lit de ſimples „ planches, & une natte de jonc étoient „ tous les meubles de la chambre. Lui „ & ſa femme s'habilloient d'une toile „ aſſez groſſiere. Leurs mets ordinaires „ étoient des pois qu'ils ſemoient & re„ cueilloient de leurs propres mains. Il „ arriva qu'à la Cour de *Tou*, comme „ on s'entretenoit des anciens ſages, quel„ qu'un parla de *Lai-Tſe*, comme d'un

(*a*) Du Halde, *t.* 2. *p.* 677.

„ homme qui les égaloit en vertu. Il
„ prit envie au Roi de l'appeller à la Cour,
„ & de lui envoyer des présents pour
„ l'inviter. On laissa entendre au Roi,
„ que selon les apparences *Lai-Tse* ne
„ viendroit pas. Sur quoi le Roi se dé-
„ termina à l'aller trouver lui-même en
„ personne. En arrivant à sa cabane, il
„ le trouva qui faisoit des paniers pro-
„ pres à porter de la terre.

„ Je suis, lui dit humblement le Roi,
„ un jeune homme sans lumieres & sans
„ sagesse, cependant je suis chargé du
„ poids d'un Etat que m'ont laissé mes
„ ancêtres : aidez-moi à le soutenir, je
„ viens pour vous y inviter.

„ Mon Prince, répondit *Lai-Tse*, je
„ suis un villageois & un montagnard,
„ tout-à-fait indigne de l'honneur, &
„ encore plus incapable de l'emploi que
„ votre Majesté daigne m'offrir.

„ Je suis jeune & presque sans secours,
„ dit le Roi, faisant de nouvelles instan-
„ ces, vous me formerez à la vertu : je
„ veux sincérement profiter de vos lu-
„ mieres & de vos exemples.

„ *Lai-Tse* parut se rendre, & le Roi
„ se retira.

„ La femme de *Lai-Tse* revenant de
„ ramasser un peu de bois à brûler : que

„ veut dire ceci, dit-elle, que ſont venus
„ faire ces charriots, dont je vois les tra-
„ ces?

„ C'eſt le Roi lui-même en perſonne,
„ dit *Lai-Tſe* qui eſt venu me propoſer
„ de prendre ſous lui le Gouvernement
„ de l'Etat.

„ Y avez-vous conſenti, demanda la
„ femme?

„ Le moyen de refuſer? répondit *Lai-*
„ *Tſe*.

„ Pour moi, répondit la femme, je
„ ſais le proverbe qui dit, qui mange le
„ pain des autres ſe ſoumet à leurs coups:
„ il peut très-bien s'appliquer à ceux qui
„ ſont auprès des Princes: aujourd'hui en
„ crédit, & dans l'opulence, & demain
„ dans l'ignominie & dans les ſupplices;
„ & tout cela ſuivant le caprice de ceux
„ qu'ils ſervent. Vous venez donc de
„ vous mettre à la diſcrétion d'autrui: je
„ ſouhaite que vous n'ayez pas lieu de
„ vous en repentir, mais j'en doute; &
„ je vous déclare pour moi que je n'en
„ veux point courir les riſques: ma li-
„ berté m'eſt trop chere pour la vendre
„ ainſi. Trouvez bon que je vous quitte:
„ elle ſort à l'inſtant & ſe met en che-
„ min.

„ Son mari eut beau lui crier de reve-

„ nir, & lui dire qu'il vouloit délibérer „ encore, elle ne daigna pas même tour- „ ner la tête. Mais allant tout d'une traite „ jufqu'au midi du fleuve *Kiang*, elle s'y „ arrêta.

„ Alors fentant naître en fon cœur „ quelqu'inquiétude fur la maniere dont „ elle pourroit vivre, elle fe répondit par „ ces paroles : les oifeaux & les autres „ animaux laiffent tomber tous les ans „ plus de plumes, & de poils, qu'il ne „ m'en faut pour me faire quelques habits; „ il fe perd dans les champs plus de grains „ & plus de fruits qu'il ne m'en faut pour „ me nourrir.

„ *Lai-Tfe* touché du difcours & de l'e- „ xemple de fa femme la fuivit malgré „ fon engagement : ils s'arrêterent tous „ deux au midi du *Kiang*: bien des gens „ les y fuivirent & y tranfporterent leurs „ familles. En moins d'un an il fe forma „ là un nouveau village, qui dans l'efpa- „ ce de trois ans devint une groffe bour- „ gade. (*a*)

Ce n'eft pas feulement dans le fimple citoyen de la Chine que l'on trouve cette modération, on la trouve dans les cour-

(*a*) *Ibid. p.* 678.

tiſans, dans les favoris, dans les grands.

L'Empereur *Ming-tì* peu après qu'il fut monté ſur le thrône, voulut donner un important emploi à *Yn-Long*, qui ſous le regne précédent avoit été avancé dans la guerre : *Yn-Long* pour ſe diſpenſer d'accepter cet emploi adreſſa au Roi le diſcours ſuivant.

„ Prince, depuis dix ans & plus je „ ſuis dans les emplois: il eſt rare qu'on „ y avance ſi promptement & à ſi peu „ de frais que je l'ai fait ; j'en ſuis re- „ devable aux bontés du feu Empereur, „ & j'en ai la reconnoiſſance que je dois; „ mais je n'ignore pas auſſi que les gra- „ ces doivent avoir quelque proportion „ avec le mérite, & qu'une faveur exceſ- „ ſive en élevant trop un homme l'ex- „ poſe aux plus grands revers: ſavoir s'ar- „ rêter où il faut, eſt une maxime de „ ſageſſe pour tout le monde : elle me „ convient plus qu'à perſonne : auſſi ſuis- „ je très-éloigné d'ambitionner de nou- „ veaux honneurs, & je le ſuis encore „ plus de vouloir les obtenir au préjudice „ de ceux qui en ſont plus dignes que „ moi: je ſuis monté ſous le feu Empe- „ reur, aux premiers grades de la mili- „ ce; j'en ſuis redevable bien moins à „ mon mérite & à mes ſervices, qu'aux

„ bontés que lui inſpiroit pour moi une
„ alliance des plus proches. Cependant
„ comme il ſe produiſoit alors très-peu
„ de gens qui fuſſent de miſe, cette di-
„ ſette a pu juſtifier l'honneur qu'il m'a
„ fait. Aujourd'hui les choſes ſont ſur un
„ autre pied. Sous l'heureux regne de
„ votre Majeſté, nous voyons à la Cour
„ & dans les Provinces un grand nombre
„ de gens du premier mérite, tous éga-
„ lement attachés a votre ſervice; me
„ donner dans ces conjonctures l'emploi
„ que votre Majeſté veut bien m'offrir,
„ & réunir en ma perſonne ce qu'il y a
„ de plus important dans la robe & dans
„ les armes, ſouffrez, que je le diſe,
„ c'eſt ce me ſemble vous éloigner de
„ cette ſouveraine équité qui a déjà ren-
„ dus ſi célébres, les commencemens de
„ votre regne. C'eſt du moins donner
„ occaſion à ce que l'on vous ſoupçonne
„ de vous conduire par des inclinations
„ particulieres.

„ Etant frere de l'Impératrice je vous
„ appartiens de près. Vous ſavez com-
„ bien dans les ſiecles paſſés l'élévation
„ de tels alliés a cauſé de troubles, &
„ combien le ſouvenir de ces malheurs
„ rend odieux à tout l'empire le choix
„ qu'on fait d'eux, ſur-tout pour des

„ emplois qui leur donnent part au gou-
„ vernement. Profitez de ces connoissan-
„ ces : quand j'aurois des talents plus
„ grands que je n'ai, quand vous les ju-
„ geriez vous pouvoir être très-utiles, il
„ seroit toujours de la sagesse de vous en
„ priver plutôt que d'aller contre un pré-
„ jugé si universel, & fondé sur tant de
„ tristes événemens. Vouloir absolument
„ passer par dessus, ce seroit nourrir les
„ soupçons & les murmures dans le cœur
„ de vos sujets, & vous exposer aux plus
„ grands malheurs, il ne suffiroit pas
„ même pour parer à ces inconvéniens
„ que vos Ministres & vos grands Offi-
„ ciers pénétrassent la droiture de vos
„ intentions & approuvassent votre choix :
„ car enfin le moyen qu'ils allassent de
„ porte en porte le justifier à tout l'Em-
„ pire ?

„ J'aimerois naturellement autant qu'un
„ autre à voir augmenter mes richesses
„ & mes titres, je suis fort éloigné d'être
„ insensible aux nouveaux honneurs que
„ votre Majesté veut bien m'offrir. D'ail-
„ leurs la maniere dont elle l'a fait & le
„ rang qu'elle tient, me font craindre
„ qu'elle ne s'offense de mon refus, &
„ que ce refus ne m'expose à perdre mon
„ rang, même la vie.

„ Quoique j'aie bien peu de lumieres,
„ je ne ſuis pas aveugle juſqu'à ce point,
„ que de vouloir ſans raiſon m'expoſer
„ à vous déplaire, & à tout ce qui peut
„ s'enſuivre. Mais inſtruit par les événe-
„ mens des tems paſſés, je crains d'être
„ une occaſion de troubles, & le bien de
„ votre état m'eſt plus cher que ma for-
„ tune & que ma vie ; c'eſt ce qui m'a
„ fait ſouhaiter plus d'une fois de me re-
„ tirer, & c'eſt ce qui m'engage à refuſer
„ le nouvel emploi dont votre Majeſté
„ m'honore. Peſez, je vous en prie, le mo-
„ tif que j'ai de vous repréſenter libre-
„ ment qu'il ne convient point que je
„ l'accepte.

„ Si votre Majeſté juge que de lui ré-
„ ſiſter ainſi ce ſoit un crime, j'en ſu-
„ birai le châtiment ſans regret, & je re-
„ garderai le jour de ma mort comme le
„ commencement de ma vie (*a*).

Les regiſtres de la Chine ſont remplis de pareils exemples de modération. On y voit de ſimples citoyens, des courtiſans, des lettrés, des mandarins de tous les ordres qui refuſent des richeſſes, des charges, des dignités, parce qu'ils con-

(*a*) *Ibid. p.* 476.

noiſſent des citoyens qui en ſont plus dignes qu'eux.

Les hiſtoires Grecque & Romaine offrent des exemples fréquens de modération & de modeſtie : Socrate & Ariſtide n'envierent point aux riches d'Athenes leurs richeſſes & leurs délices ; Phocion refuſa ſans orgueil & ſans oſtentation les biens dont Alexandre vouloit le combler, & même la ſouveraineté d'une ville.(*a*).

Le ſuccès d'un concurrent n'étoit point un ſujet d'humiliation & de chagrin à Sparte. „ Pedarete ayant failli à être reçu „ au conſeil des trois cens, qui étoit le „ degré le plus honorable de toute la „ choſe publique, ſortit de l'aſſemblée „ tout riant & tout gai ; les Ephores le „ firent venir, & lui demanderent pourquoi il rioit? pour ce, dit-il, que je „ me réjouis avec notre Ville de ce qu'elle „ a trois cents hommes, plus gens de bien „ que moi (*b*).

Ariſtide, émule de Thémiſtocles, n'employa jamais contre lui que l'amour du bien public, la raiſon & la juſtice : il fut banni d'Athenes par les brigues de Thé-

---

(*a*) Plut. vie de Phocion.

(*b*) Plutar. dits not. des Lacéd.

mistocles ; & lorsque Xerxès attaquant la Grece, Athenes rappella les bannis, Aristide au travers de mille périls se rendit auprès de Themistocles, & lui dit : „ Themistocles, si nous sommes sages, „ nous renoncerons désormais à cette „ vaine & puérile dissension qui nous a „ agités jusqu'ici, & nous nous jetterons „ dans une émulation, plus honorable & „ plus salutaire, en combattant & en faisant à qui mieux pour sauver la Grece, „ vous en commandant & en faisant le „ devoir d'un bon Capitaine, & moi en „ vous obéissant & en vous aidant de ma „ personne & de mes conseils (*a*)".

Après cette ouverture, Aristide servit Themistocles comme Pylade eût servi Oreste.

„ Les grands hommes chez les Romains „ ne disputoient entr'eux que de gloire : „ émulation bien avantageuse aux peuples qui vivoient dans un pareil gouvernement, dit Diodore. Parmi les autres „ Nations les puissans sont jaloux & envieux les uns des autres ; mais les Romains se louent, se soutiennent mutuellement, & ne s'occupent que de

(*a*) Plutar. vie d'Aristide.

„ l'utilité publique; ce concours d'inten-
„ tions les porte à faire de très-grandes
„ choſes (*a*) ".

Voilà à quoi ſe réduit cette prétendue expérience à laquelle Mandeville & tant de gens après lui en appellent avec tant de confiance.

Il y a des perſonnes qui croient qu'on trouve dans la loi de l'Oſtraciſme une preuve plus certaine que l'envie eſt un vice naturel à l'homme : on banniſſoit par cette Loi, pour dix ans, les citoyens qui ſe diſtinguoient par leurs richeſſes, par leurs talents, par leurs vertus mêmes : on appelloit ce jugement, dit Plutarque, un rabais & une diminution de l'orgueil qui croiſſoit trop, de la puiſſance qui devenoit à charge; mais dans la vérité c'étoit un innocent & doux allégement de l'envie : Ariſtide même ne fut-il pas la victime de cette envie? ne vit-il pas un Payſan qui ne le connoiſſoit pas, & qui ne donna ſon ſuffrage contre lui, que parce qu'il étoit fatigué de l'entendre toujours appeller le juſte (*b*).

Si l'on veut bien examiner l'origine de

(*a*) Diod. Fragm. du *l.* 2.
(*b*) Vie d'Ariſtide.

la loi de l'Oſtraciſme, on verra qu'elle n'eſt point un effet de l'envie: elle fut vraiſemblablement portée d'abord contre les factieux; il eſt certain qu'on l'étendit aux perſonnes recommandables par leurs talents, & même par leurs vertus, parce qu'on craignoit qu'elles n'abuſaſſent de l'autorité que leur donnoit la vertu même.

La conſtitution du gouvernement d'Athenes avoit pour objet l'égalité des citoyens; cette égalité produiſoit entr'eux une eſpece d'équilibre ſans lequel ils croyoient qu'il n'y avoit plus de liberté: or ils croyoient que cet équilibre étoit rompu par les talents ſupérieurs, par la vertu éminente, & c'eſt pour cela que tous les états démocratiques avoient leur Oſtraciſme (*a*).

Le banniſſement d'Ariſtide n'eut pas d'autre motif: Themiſtocles & ſes émiſſaires alloient publiant qu'Ariſtide avoit aboli tous les Tribunaux, en jugeant tout par lui-même, & diſoient qu'en ſe rendant ſeul arbitre de tous les différens, il s'étoit fait une Monarchie ſans pompe & ſans appareil (*b*).

(*a*) Ariſt. Polit. *l.* 5. *c.* 3.
(*b*) Vie d'Ariſtide.

A l'égard du Payſan qui ſans connoître Ariſtide, étoit bleſſé & fatigué de l'entendre appeller le *Juſte*, on ne peut en conclure que l'homme porte naturellement envie à la vertu : il eſt poſſible que ce Payſan ne fût pas un honnête homme, & que le titre ſeul de *Juſte* le rendit ennemi d'Ariſtide : le banniſſement de cet Athénien fut l'ouvrage d'une cabale, & la cabale ne choiſit pas les Proſelytes parmi les hommes vertueux.

Cette loi connue chez les Athéniens ſous le nom d'Oſtraciſme, s'étoit établie à Syracuſe ſous le nom de Pétaliſme. Les Syracuſains troublés continuellement par les factions des ambitieux qui aſpiroient à la tyrannie, établirent des aſſemblées dans leſquelles on écrivoit ſur une feuille d'olivier le nom de celui qui paroiſſoit le plus puiſſant de la ville; après quoi l'on comptoit les feuilles, & celui dont le nom ſe trouvoit ſur un plus grand nombre de feuilles, étoit banni pour cinq ans. Ainſi, dit Diodore, cet exil au lieu d'être la punition d'un crime commis, n'étoit qu'une précaution contre un pouvoir dangereux. Les Syracuſains l'abolirent lorſqu'ils virent que les citoyens les plus capables de ſervir la patrie par leurs vertus, ou par leur crédit; s'éloignoient des affaires

publiques pour ne pas encourir la loi du Pétalisme (*a*).

Non-seulement, la Nature ne fait pas naître l'homme envieux, elle rend encore le malheur inséparable de l'envie. Tout ce qui arrive d'utile ou d'agréable aux autres est un supplice pour l'envieux, elle souleve tout le monde contre lui, tandis qu'elle inspire à tout le monde du respect, de l'attachement, de l'amour pour l'homme bienfaisant, pour le citoyen zélé, pour l'ami des hommes; elle le force par tous ces moyens de réfléchir sur lui-même, & de voir qu'il n'est malheureux que parce qu'il est injuste; elle le dispose par ce moyen à se reconcilier avec les autres hommes, & à les aimer; & par conséquent à ne plus leur envier leurs avantages. Comment donc ose-t-on dire que l'envie est un vice naturel à l'homme?

(*a*) Diod. *l.* 10.

ARTICLE III.

L'orgueil & la vanité sont contraires à la subordination, mais ce ne sont point des affections données par la Nature.

L'ORGUEIL est la conviction que l'homme a de posséder des qualités qui le rendent grand en lui-même, & supérieur aux autres hommes, jointe à un sentiment de mépris & d'indifférence, ou d'insensibilité pour les autres, & à un sentiment de complaisance pour lui-même qui tend à le rendre heureux indépendamment de l'estime, des éloges & des hommages des autres hommes.

La vanité est une opinion excessive que l'homme conçoit de lui-même, jointe à un desir vif d'obtenir des témoignages de respect, d'estime & de considération qu'il croit dûs à son mérite, qui justifient & qui confirment l'idée qu'il en a.

L'orgueil, comme on le voit, éleve l'homme au-dessus des loix : il le rend indifférent au bonheur des autres, à la gloire de sa patrie, au bonheur public; il autorise l'orgueilleux à tout entreprendre pour satisfaire ses passions.

Il faut à l'homme vain, comme dit Mandeville, des hommages, du respect, des louanges, des esclaves, pour satisfaire sa vanité, il sacrifie même à ce desir son repos & ses plaisirs; comme l'orgueilleux il sacrifie à ce besoin, ses devoirs & les loix, & comme dit M. de la Roche-Foucaut, si la vanité ne renverse pas entiérement les vertus, du moins elle les ébranle toutes.

Nous reconnoissons donc que l'homme ne feroit pas capable de la subordination nécessaire pour le bonheur des sociétés, s'il étoit essentiellement & inflexiblement orgueilleux & vain : mais il est certain que l'orgueil & la vanité ne sont point des vices essentiels à l'homme.

Ce n'est point la Nature qui donne à l'homme cette idée excessive de son mérite, qui fait l'essence de l'orgueil & de la vanité : elle dépose dans son cœur le desir de s'estimer & d'être estimé des autres, mais elle lui donne la raison pour lui faire connoître les bornes de ses facultés, de ses connoissances & de ses talents.

Les forces supérieures de beaucoup d'animaux, les infirmités de l'homme, les maladies auxquelles il est sujet, la fragilité des ressorts qui entretiennent sa vie, l'action puissante des éléments à laquelle

il est soumis ; les loix qui régissent le monde physique, & qu'il ne peut changer, la puissance immense, l'intelligence infinie qui meut & gouverne l'univers, sont autant de moniteurs & de maîtres qui font connoître à l'homme sa foiblesse, & qui ne lui permettent pas de se considérer comme un être important dans le système général de la Nature, comme une partie principale du monde, comme un être puissant dans l'univers. Il n'est à tous ces égards rien de plus que l'homme du peuple : la vie ou la mort de l'homme puissant ne cause pas dans l'ordre de la nature, plus de changement que la vie ou la mort de l'homme le plus obscur, le plus foible & le plus vil.

La Nature ne lui fait pas sentir moins vivement sa foiblesse & sa petitesse dans l'ordre civil & politique : elle lui apprend qu'un caprice, une fantaisie, peut soulever les hommes dont la soumission & l'obéissance font sa grandeur & sa puissance ; elle lui apprend que mille accidents peuvent l'en dépouiller. Un bain trop froid anéantit la puissance d'Alexandre, un grain de sable fit échouer les projets de Cromwel : „ Cromwel alloit ravager „ la chrétienté, la famille Royale étoit „ perdue, & la sienne à jamais puissante, „ sans

„ ſans un petit grain de ſable qui ſe mit „ dans ſon urétere; Rome même alloit „ trembler ſous lui; mais ce petit grain „ de ſable qui n'étoit rien ailleurs, mis „ en cet endroit: le voilà mort, ſa famille „ abaiſſée, & le Roi rétabli (a)".

Voilà quelle eſt la grandeur de l'homme conſidéré dans l'ordre politique ou civil. Un grain de ſable fait la grandeur ou la petiteſſe, l'élévation ou l'abaiſſement.

Toutes les facultés, dont la Nature a doué l'homme, tous les talents qu'elle lui accorde, tiennent à des imperfections qui lui font ſentir ſa foibleſſe, & qui doivent naturellement produire celui des ſentiments de modeſtie & d'humilité: „ Le „ plus grand Philoſophe du monde, ſur „ une planche plus large qu'il ne faut „ pour marcher à ſon ordinaire, s'il y a „ au-deſſous un précipice, quoique ſa rai- „ ſon le convainque de ſa ſûreté, ſon „ imagination prévaudra. Pluſieurs n'en „ ſauroient ſoutenir la penſée ſans pâlir „ & ſuer. Qui ne ſait qu'il y en a, à qui „ la vue des chats, des rats, l'écraſement „ d'un charbon emportent la raiſon hors „ des gonds?

(a) Paſcal, penſées ſur la vanité *n.* 15

„ L'esprit du plus grand homme du „ monde n'est pas si indépendant qu'il „ ne soit sujet à être troublé par le moin- „ dre tintamare qui se fait autour de lui : „ il ne faut pas le bruit d'un canon pour „ empêcher ses pensées, il ne faut que le „ bruit d'une girouette ou d'une poulie. „ Ne vous étonnez pas s'il ne raisonne „ pas bien à présent ; une mouche bour- „ donne à ses oreilles, & c'en est assez „ pour le rendre incapable de bon con- „ seil ; si vous voulez qu'il puisse trouver „ la vérité : chassez cet animal qui tient „ sa raison en échec, & trouble cette puis- „ sante intelligence qui gouverne les Villes „ & les Royaumes (a) ".

La raison ne connoît avec certitude qu'un petit nombre de choses ; le spectacle de la Nature qui charme l'esprit humain, est un mystere, s'il veut en pénétrer les ressorts ; il est à lui-même à bien des égards un mystere : les découvertes dans les Sciences & dans les Arts, sont préparées par les siecles précédens, quelquefois elles sont offertes par le hasard, presque toujours elles sont le fruit d'un

(a) Pascal, pensées sur la vanité & sur la foiblesse de l'homme.

travail opiniâtre : pour y arriver, on paſſe par mille bévues, on pourſuit mille chimeres, on tombe dans mille erreurs.

Il en eſt de même des productions des talents ; ce n'eſt qu'après mille tatonnemens, mille corrections, mille ratures, que l'homme qui a le plus de talents, parvient à donner quelque choſe d'eſtimable : ainſi la nature en donnant à l'homme la raiſon, lui donne un maître qui ne lui permet pas de s'enorgueillir de ſes forces, de ſes richeſſes, de ſon eſprit, de ſes talents, de ſes lumieres, puiſqu'elle lui fait voir dans tous ces avantages, des bornes étroites, & que dans quelque degré qu'il les poſſéde, il ne ſera jamais dans la nature qu'un être foible, ignorant & petit.

S'il oſe s'enorgueillir, ce ne ſera qu'en ſe comparant aux autres hommes, qui ſeront dépourvus de ſa force, de ſes richeſſes, de ſes lumieres, de ſes talents, ou qui n'auront pas ſa naiſſance.

Mais la raiſon vient encore le garantir de l'orgueil que cette comparaiſon pourroit lui inſpirer : elle lui fait voir que la naiſſance eſt l'effet d'une infinité de haſards; que n'étant ni le fruit, ni le principe du courage, des lumieres, de l'eſprit, des talents, elle n'a en elle-même rien qui

puiſſe rendre l'homme qui en eſt avantagé, plus eſtimable, que celui qui en eſt privé.

Elle dit la même choſe à l'homme riche : elle le dit à l'homme de génie, de lumieres & de talents; ſoit que les hommes naiſſent avec les mêmes talents, ſoit qu'ils ſoient des dons que la nature diſtribue inégalement, l'homme ne peut y trouver un motif d'orgueil : 1°. Parce qu'il ne s'eſt pas donné ces talents, 2°. parce que ceux auxquels, il ſe croit ſupérieur par ſes talents, en ont peut-être reçu d'égaux, ou même des plus grands qui ont été étouffés par le malheur, ou dépravés par l'éducation qu'ils ont reçue; 3°. parce que ceux qui n'ont pas ces talents, ont peut-être des qualités auſſi eſtimables que les talents dont ils ſont privés. 4°. Parce qu'il a été ſurpaſſé ou égalé & qu'il ſera ſurpaſſé. 5°. Parce que ſa ſupériorité n'eſt jamais univerſellement reconnue & que par conſéquent elle eſt preſque toujours douteuſe. 6°. Parce que dans les productions dont on s'applaudit le plus, il y a de grands défauts & que ſouvent les choſes qu'on y admire le plus, ſont empruntées ou imitées, & ne ſont regardées comme des traits de génie, que par les ignorans.

Dans tous les hommes la raiſon s'unit

à la conſcience pour leur demander ſi leur grandeur, leur élévation, leur crédit, leurs richeſſes ne ſont pas l'effet de l'intrigue & de la cabale, la récompenſe de la baſſeiſe, le ſalaire du crime ou l'ouvrage du haſard.

La raiſon & la conſcience ne laiſſent donc aucun prétexte à l'orgueil ou à la vanité : c'eſt l'ignorance & l'éducation qui rendent les hommes orgueilleux & vains. Pour s'en convaincre, il ne faut qu'examiner l'orgueil & la vanité dans leur naiſſance, & les ſuivre dans leurs progrès.

Le deſir de l'eſtime eſt naturel à l'homme, il ſe développe, & agit dans l'enfant auſſitôt qu'il peut réfléchir : c'eſt par des louanges, par des marques d'affection, par des diſtinctions aſſorties à ſes idées & à ſon état, qu'on l'excite & qu'on le porte à l'application & au travail : on l'éleve au-deſſus de ſes pareils; comme il ne diſtingue pas encore ſi c'eſt par ſon travail, ou par les ſoins de ſes maîtres qu'il s'eſt élevé au-deſſus de ſes pareils, il croit avoir en partage une ame ſupérieure : il penſe qu'il a reçu de la nature des dons qu'elle a refuſés aux autres, qui par les mêmes raiſons croient auſſi qu'il eſt ſupérieur à eux; on témoigne de l'indifférence, du dédain, du mé-

pris à ceux qui ne l'égalent pas, on le propoſe pour modele, on excuſe ſes fautes, on punit ſévérement les mêmes fautes dans les autres : en le louant ſur ſes petits ſuccès, on ne lui fait pas connoître ſes défauts ; en admirant ſes progrès, on ne lui fait point ſentir combien il eſt éloigné de la perfection, combien il s'en faut qu'il n'égale les hommes diſtingués ; il ne voit que lui & ſes inférieurs ; il ne ſe forme une idée de ſa perſonne, que ſur l'admiration que lui témoignent ſes maîtres, c'eſt à dire, les hommes qui ſont à ſes yeux les plus éclairés : il prend pour ſes camarades le mépris qu'il voit que ſes maîtres ont pour eux : il juge que les éloges, les témoignages d'eſtime & de conſidération qu'on lui donne, les égards qu'on a pour lui, ſont dûs aux dons qu'il a reçus de la nature & à ſon propre travail : dès ce moment il ſe croit eſſentiellement eſtimable & admirable : l'idée qu'il ſe fait de ſon mérite, de ſon excellence & de ſa perſonne, lui offre un ſpectacle agréable, il s'en occupe avec plaiſir, elle ſuffit à ſon bonheur, il peut être heureux par la contemplation ſeule de ſon mérite, par l'idée ſeule de ſa ſupériorité ſur les autres qu'il mépriſe & auxquels il ne s'intéreſſe plus, parce qu'il ne les voit

plus comme ſes ſemblables, il eſt d'une eſpece différente, il eſt orgueilleux, mais il l'eſt de la façon de ſes maîtres, ſon orgueil eſt l'effet de ſon éducation.

Si les maîtres ne l'avoient pas conduit & entretenu dans l'illuſion, les fautes qu'il commettoit, l'auroient humilié, les difficultés qu'il auroit éprouvées pour réuſſir, l'auroient empêché de prendre une haute idée de ſa capacité, de ſes talents, de ſon eſprit ou des avantages pour leſquels il s'eſtime; ſes camarades qui auroient connu ſes fautes, ne lui auroient pas permis de les ignorer, il n'auroit vu ſes ſuccès qu'avec ſes imperfections, il auroit ſenti qu'il les devoit aux ſoins de ſes maîtres : rien ne tendoit à produire en lui cette idée exceſſive qu'il s'eſt faite de ſon mérite.

Comme l'orgueilleux, l'homme vain eſt l'ouvrage de l'éducation & non de la nature : un enfant qui eſt loué pour quelqu'avantage que ce ſoit, s'eſtime plus que celui qui en eſt privé : ſi cet avantage lui attire des témoignages d'amitié ou de conſidération, il prend une haute idée de cet avantage, il croit que les témoignages extérieurs de reſpect, d'eſtime, de conſidération, les égards qu'on lui marque, ſont dûs à l'avantage qu'il poſſède. L'en-

fant auſſi bien que l'homme fait, eſt flatté d'être aimé, eſtimé, conſidéré : les témoignages extérieurs de conſidération plairont donc à l'enfant, dont nous parlons, comme ſpectacle & comme preuve de l'excellence qu'il ſuppoſe en lui, principalement ſur l'autorité de ces témoignages : heureux par ces hommages & par l'idée qu'ils lui donnent de lui-même, il ne cherchera point le bonheur dans d'autres ſources ; ſi ſes maîtres ne lui en ouvrent point d'autres, il ſera toujours occupé hors de lui-même, pour ſavoir par les égards qu'on lui marquera, l'idée qu'il doit avoir de lui-même ; il ſera donc heureux par les impreſſions qu'il fera ſur les autres hommes.

Comme l'homme veut néceſſairement & toujours être heureux, cet enfant devenu homme, aura beſoin ſans ceſſe de recevoir des éloges, d'attirer l'attention, d'exciter l'admiration : il tombera dans l'ennui auſſi-tôt que ſes ſens ne ſeront plus frappés par des témoignages d'eſtime & d'admiration, il ſera malheureux ſi on les lui refuſe, il haïra ceux qui les lui refuſeront, comme l'homme preſſé par la faim hait l'homme qui lui refuſe du pain : il aimera tous ceux qui le loueront & qui l'admireront : il aura pour amis intimes,

pour confidents les hommes les moins capables de mettre des bornes ou des restrictions à leur admiration; cet homme sera un homme vain; mais il ne le sera devenu que par le vice de son éducation, la nature, si elle n'avoit pas été contredite par les maîtres de l'enfant, l'auroit garanti de la vanité, elle lui auroit appris à chercher le bonheur dans la bienfaisance, dans l'amitié, dans la satisfaction que procure à l'homme l'accomplissement de ses devoirs; elle lui auroit appris à être heureux indépendamment des témoignages extérieurs de considération que le vaniteux recherche avec passion. La raison lui auroit appris que ces respects, ces éloges ne sont précieux & flatteurs qu'autant qu'ils se rendent à la vertu ou au mérite réel, & par des hommes éclairés & vertueux: en suivant la nature & la raison, il auroit bien plus desiré de les mériter que de les obtenir; enfin la raison aidée de l'expérience, lui auroit appris que l'on a prodigué les louanges & les hommages à des hommes médiocres & méprisables; que souvent ils sont un ressort employé par l'intérêt, & non pas un tribut offert par l'estime; qu'ainsi ce n'est point par les louanges qu'il faut que l'homme apprenne à s'estimer: s'il n'est

pas impoſſible, du moins il eſt bien difficile que la vanité naiſſe dans un eſprit qui réunit ces idées & ces ſentimens; la Nature ne produit donc point l'homme avec l'orgueil & avec la vanité, ce ſont deux vices donnés pas l'éducation.

Ce que l'éducation fait ſur les enfans, ſur les jeunes gens, les ſociétés particulieres, les cotteries, les cabales, les partis le font ſur les hommes plus âgés. Tout le monde peut en être convaincu en réfléchiſſant ſur tout ce que je pourrois dire pour le prouver.

Mais, dira-t-on, n'y a-t-il pas dans tous les hommes un principe d'orgueil & de vanité? &, comme dit M. Paſcal, malgré la vue de toutes nos miſeres qui nous touchent, & qui nous tiennent à la gorge, n'avons nous pas un inſtinct que nous ne pouvons réprimer, & qui nous éleve?

Oui, ſans doute, mais cet inſtinct n'eſt ni de l'orgueil, ni de la vanité; cet inſtinct ne tend point à nous élever au-deſſus des autres hommes, mais au-deſſus des êtres inſenſibles & périſſables: il tend moins à nous enorgueillir de nos avantages qu'à nous conſoler des malheurs de notre condition, à rehauſſer dans notre eſprit les autres hommes, &

non pas à les rabaiſſer, parce que c'eſt la nature humaine que cet inſtinct éleve & aggrandit à nos yeux, & non un homme en particulier. " L'homme, dit Paſ-
„ cal, n'eſt qu'un roſeau, le plus foible
„ de la nature, mais c'eſt un roſeau pen-
„ ſant: il ne faut pas que l'univers en-
„ tier s'arme pour l'écraſer. Une vapeur,
„ une goutte d'eau ſuffit pour le tuer;
„ mais quand l'univers l'écraſeroit, l'hom-
„ me ſeroit encore plus noble que ce qui
„ le tue, parce qu'il ſait qu'il meurt,
„ & l'avantage que l'univers a ſur lui,
„ l'univers n'en ſait rien; ainſi toute no-
„ tre dignité conſiſte dans la penſée, c'eſt
„ de-là qu'il faut nous relever, non de
„ l'eſpace ou de la durée".

L'inſtinct qui nous éleve, aggrandit les autres hommes à nos yeux, il nous fait voir en eux des êtres auſſi grands que nous par leur origine, par leur eſſence, & par leur deſtination, des êtres qui ne différent de nous que par des choſes accidentelles & momentanées.

C'eſt par l'accompliſſement de ſes devoirs, par la conformité aux ordres de la raiſon, par la pratique des vertus ſociales, que la nature rend l'homme grand à ſes propres yeux, elle le force de ſe mépriſer lui-même, quelque célébrité, qu'il ait

acquise, s'il est injuste, inhumain & déraisonnable : ce n'est à aucun des objets de l'orgueil ou de la vanité, qu'elle attache l'approbation de soi-même, & par conséquent l'idée & le sentiment de la vraie grandeur ; c'est par cette approbation qu'elle éleve en effet l'homme, c'est à cette espece de grandeur que les hommes ont rendu les premiers hommages, ce n'est qu'à elle qu'ils en rendent de sinceres & de constants, & nul homme ne peut se dispenser de les rendre ; c'est donc à cette espece de grandeur que la nature fait tendre l'homme par l'instinct qui l'éleve.

L'orgueil qui n'a pour objet que des avantages particuliers, & des qualités personnelles, est donc l'effet de l'ignorance, c'est une petitesse, une sottise : " cet ex-
" cès, dit Montagne, naît seulement en
" ceux qui ne tâtent que superficielle-
" ment... Si quelqu'un s'enivre de sa
" science, regardant sous soi, qu'il tour-
" ne les yeux au-dessus, vers les siecles
" passés, il baissera les cornes, y trou-
" vant tant de milliers d'esprits qui le
" foulent aux pieds : s'il entre en flatteu-
" se présomption de sa vaillance, qu'il
" se ramentoive les vies de Scipion, d'E-
" paminondas, de tant d'armées, de tant

„ de peuples qui le laiſſent ſi loin der-
„ riere eux. Nulle particuliere qualité
„ n'enorgueillira celui qui mettra quand
„ & quand en compte, tant d'imperfec-
„ tions & foibles qualités autres qui ſont
„ en lui, & au bout, la nihilité de l'hu-
„ maine condition (*a*).

Comme l'orgueilleux & l'homme vain offenſe tout le monde, il ſe forme une eſpece de ligue contre lui, chacun s'occupe à rechercher en lui le principe de ſon orgueil & de ſa vanité. On apprécie ſans exagération ſes talents & ſes qualités; on étudie ſon caractére; on eſt attentif à toutes ſes actions, on peſe toutes ſes paroles: toute ſa perſonne devient l'objet d'une eſpece d'inquiſition générale & publique.

Il n'y a point d'homme pour qui cet examen ne ſoit redoutable, mais il eſt mille fois plus terrible pour l'orgueilleux & pour le vaniteux.

Comme ce n'eſt qu'en s'exagérant extrèmement ſes petits avantages que l'homme devient orgueilleux & vain, on découvre aiſément que ſon orgueil & ſa vanité ſont produites par une illuſion

(*a*) Eſſais de montagne, *l.* 2. *c.* 6.

groffiere; on le regarde comme un visionnaire; &, felon Bàcon, comme une efpece de bouffon; on le juge ridicule & méprifable: mais comme fon orgueil offenfe, on le regarde comme un ennemi, & on l'attaque; on lui revele à lui-même tous les défauts, toutes les imperfections qu'il fe cachoit; on veut qu'il connoiffe combien fon erreur & fon illufion font groffieres, & combien on le méprife. Toutes les actions qui ont rapport à cet homme, tous les difcours qu'on lui adreffe, fe reffentent de cette difpofition générale des efprits; on lui dit à chaque inftant qu'il eft petit & méprifable & on le lui prouve: ce jugement unanime & continuellement repété, l'inquiéte, l'humilie & le rappelle à lui-même, lui fait prendre de juftes idées de fa perfonne, & le corrige; on le force de fe féparer d'une fociété qui attaque fans ceffe fon bonheur, & qui le trouble. Il eft obligé de s'anéantir pour ainfi dire lui-même. Dans cette efpece de néant, il conferve le fouvenir de l'improbation générale, du peu de cas que le public fait des chofes qu'il admire dans fa propre perfonne, du mépris qu'il a pour fes qualités qu'il croit que toute la terre doit révérer en lui. Il n'y a point d'homme, quelqu'orgueil-

leux qu'il ſoit, qui puiſſe connoître toutes ces choſes ſans en être affligé; ainſi la Nature attache le malheur à l'orgueil comme à tous les vices contraires à la ſociété.

Mais n'y a-t-il pas un orgueil eſtimable, un noble orgueil, c'eſt-à-dire, un ſentiment élevé, qui donne une raiſonnable confiance en ſon propre mérite, qui porte à faire de grandes choſes, & qui éloigne de toute ſorte de baſſeſſes?

Je réponds, que ce ſentiment élevé que l'homme prend par l'idée de ſon propre mérite, eſt toujours un orgueil blâmable. Il eſt certain, par ce que nous avons dit, que l'homme ne peut prendre ce ſentiment élevé de ſon mérite perſonnel, ſans ſe l'éxagerer, ſans abaiſſer injuſtement les autres à ſes yeux, & ſans avoir un ſentiment de mépris pour eux, c'eſt toujours l'erreur d'un petit homme, ou d'un petit caractere, d'un ſot ou d'un enthouſiaſte.

Si le grand homme, l'homme éclairé découvre ſa ſupériorité ſur les autres, il la regarde comme un avantage qui doit le rendre plus indulgent pour leurs fautes, & non pas comme un mérite qui l'autoriſe à s'élever avec fierté au-deſſus d'eux. Telle étoit l'idée que Deſcartes

avoit de sa personne; il ne se croyoit naturellement supérieur en génie à aucun homme; & il se croyoit inférieur à plusieurs en sagacité, en imagination. Il regardoit le progrès qu'il avoit fait dans les Sciences, comme l'effet de quelques idées que le hazard lui avoit offertes. Pour être orgueilleux, il faut se séparer de toutes ces circonstances & de toutes ces causes, il faut ne voir que soi-même, & ne pas connoître les autres hommes. Le noble orgueil est donc toujours un sot orgueil.

Je ne sais pourquoi l'on prétend que l'orgueil même noble, porte à faire de grandes choses: il tend au contraire à tenir l'homme dans la contemplation de soi-même, dans l'indifférence pour les autres, & dans l'inaction.

Il est vrai, que quelquefois l'orgueilleux fatigué de l'admiration qu'il éprouve en se contemplant, & pour se délasser, sort, pour ainsi dire, hors de lui-même, & descend jusqu'aux autres hommes: mais alors il publie les merveilles qu'il y a découvertes, il n'agit que pour se faire rendre des hommages; il ne sort de son repos que pour étonner, & pour ravir; il cherche, non à être utile, mais à faire des choses singulieres qui attirent l'attention & qui surprennent.

Enfin

Enfin, ce n'eſt point le noble orgueil qui garantit l'homme de la baſſeſſe, c'eſt la force, c'eſt la fermeté de l'ame, & le noble orgueil qui éleve l'homme lui ôte cette force, parce qu'elle a ſa force dans une connoiſſance exacte de la vraie condition de l'homme, de ſa deſtination, de ſes devoirs & de ſes imperfections même, que le noble orgueil lui cache.

Semblable à Anthée, qu'Hercule ne pouvoit vaincre autant qu'il touchoit la terre, l'homme tant qu'il eſt humble & modeſte, tant qu'il connoît ſon véritable état, ne peut être, ni accablé par ſes ennemis & par le malheur, ni aveuglé par la proſpérité. Mais, ſi l'orgueil & la vanité lui font perdre de vue ſes imperfections, & pour ainſi dire quitter la terre; la moindre contradiction le déconcerte, le moindre accident l'ébranle, le moindre revers le culbute, anéantit toute ſa grandeur, & fait évanouir toute ſa force comme Hercule étouffa Anthée lorſqu'il l'eut élevé en l'air.

N'imputons donc point à la Nature de faire naître l'homme orgueilleux ou vain, & gardons-nous de vouloir excuſer ou annoblir un vice funeſte à la proſpérité des ſociétés, & au bonheur des hommes, qui détruit le ſentiment de l'égalité na-

turelle, qui rend les talents & les dons de la Nature inutiles ou nuisibles. Les vérités les plus importantes offensent ou rebutent, lorsque c'est l'orgueil qui les annonce; les services les plus essentiels humilient, lorsqu'ils sont rendus par l'orgueil, je parle du noble orgueil. La vertu est grande, magnanime, généreuse, tendre, modeste; qu'avons-nous besoin, pour exprimer ces qualités, des mots de noble orgueil dont le sot orgueil & la présomption abusent?



CHAPITRE II.

Les hommes chargés de gouverner, peuvent diriger la puissance dont ils sont dépositaires, vers le bonheur général, & ils sont portés naturellement à la diriger vers cet objet.

Il n'y a point d'homme que la Nature fasse naître avec des forces physiques, capables de soumettre tous les hommes qu'il gouverne. Leur obéissance à sa volonté, leur docilité pour ses ordres, sont donc la preuve la plus sincere de leur estime, de leur confiance, de leur dévouement & de leur zele pour son bonheur. Or, un homme ne peut voir que l'on a pour lui ces sentiments sans les éprouver pour ceux en qui il les voit. Le Souverain est donc porté naturellement, & par sa qualité seule de Souverain, à aimer, à estimer ceux qui lui sont soumis, à desirer leur bonheur, & par conséquent à diriger sa puissance vers cet objet.

La vie du Souverain n'est point nécessaire à l'existence des hommes qui lui sont soumis; ce n'est point par l'ordre du Souverain que le Soleil se leve, sa

vie n'eſt point le principe ou la cauſe de la fécondité de la terre : cependant tout veille à ſa conſervation, elle eſt l'objet des vœux de tous les ſujets, & au moindre péril chaque Citoyen tremble pour la vie de ſon Souverain comme pour ſa propre vie. Le Souverain ſe voit donc au milieu de ſes ſujets, comme un pere au milieu d'une famille qui le chérit; or il eſt impoſſible qu'un homme ſe voie aimé par un autre homme, comme un pere eſt aimé par ſon fils, ſans l'aimer comme un pere aime ſon fils. Le Souverain aime donc naturellement ſes ſujets, non-ſeulement comme de vrais & fideles amis, mais encore comme des enfants tendres. Il eſt donc porté à faire pour ſes ſujets tout ce qu'un ami fait pour ſon ami, tout ce qu'un pere fait pour ſes enfants, & par conſéquent à diriger toute ſa puiſſance vers le bonheur général de la ſociété qu'il gouverne.

Chaque jour ces ſentiments ſe renouvellent, les hommages qu'on rend au Souverain, les tributs qu'on lui apporte, le cortege qui l'environne, la magnificence qui l'accompagne, les ordres qu'il donne, les ſoins du gouvernement lui mettent ſans ceſſe devant les yeux, le reſpect, l'amour filial de ſes ſujets; il

n'eſt donc point d'inſtant où la Nature ne dirige la puiſſance ſouveraine vers le bonheur des ſujets.

Le peuple qui éprouve la bienfaiſance de ſon Souverain en eſt vivement touché ; il oublie les obligations de la ſouveraineté, pour ne s'occuper que de la bonté du Souverain ; il ſemble qu'il craint que l'idée du devoir unie aux ſoins que le Souverain prend, & au bien qu'il fait, n'altére ſon amour & ſa reconnoiſſance ; il ne penſe pas que le Souverain lui doive rien, il met au nombre des bienfaits tout ce qu'il fait pour la ſociété ; il l'annonce à toutes les nations, il veut que des monuments publics en inſtruiſent les races futures, que l'hiſtoire l'apprenne à tous les peuples & à tous les ſiecles. Le Souverain bienfaiſant jouit de l'eſtime & de l'amour de tous ſes ſujets & de leurs deſcendants : ainſi le deſir de l'eſtime agit puiſſamment ſur le cœur du Souverain pour l'engager à conſacrer ſa puiſſance au bonheur de ſa nation.

Par ce que nous avons dit ſur la ſenſibilité de l'homme pour ſes ſemblables, il éprouve du plaiſir lorſqu'il les voit heureux, & ſur-tout lorſqu'il procure leur bonheur. Par ce que nous avons dit ſur la reconnoiſſance, il éprouve du plaiſir

lorſqu'il en eſt l'objet ; ainſi, l'amour du bonheur & du plaiſir porte ſans ceſſe le Souverain à rendre ſes ſujets heureux, & à faire naître dans leur cœur le ſentiment de la reconnoiſſance.

La reconnoiſſance que le peuple éprouve pour le Souverain bienfaiſant, ſon admiration, ſon amour, ſon dévouement, ſon bonheur même, procurent donc au Souverain une ſatisfaction continuelle, & la plus touchante que l'homme puiſſe éprouver. Il reſſent à la fois & ſans ceſſe, les plaiſirs d'un pere tendre & adoré par ſes enfans, & qui les rend heureux, d'un ami chéri par ſes amis dont il procure le bonheur; ſans ceſſe il eſt l'objet de l'eſtime, de la vénération, des éloges du public. Le Souverain qui conſacre ſa puiſſance au bonheur de la ſociété, éprouve donc le plus grand bonheur dont l'homme ſoit capable.

Il n'a reçu de la Nature aucun beſoin qui rende néceſſaire à ſon bonheur le mal de ſes ſujets. Elle ne donne pas aux Souverains, aux hommes chargés de gouverner, d'autres beſoins, d'autres ſens qu'à leurs ſujets : elle ne crée point pour eux de nouveaux plaiſirs, aucun beſoin naturel ne les oblige à ſacrifier le bonheur

de leurs ſujets, à leur bonheur perſonnel.

Enfin, par une loi immuable, la Nature éloigne la paix & le calme du Souverain qui ſacrifie à ſes plaiſirs & à ſes paſſions le bonheur de ſes ſujets; elle remplit ſon ame d'ennui, de remords, d'inquiétudes & d'allarmes; elle couvre ſes jours d'humiliation & d'opprobre.

Ainſi, tous les motifs qui peuvent porter l'homme à ſe dévouer au bonheur des autres, & l'empêcher de leur faire du mal, ſe réuniſſent dans le Souverain pour le porter à conſacrer ſon pouvoir au bonheur général, & à n'en pas abuſer pour ſon bonheur perſonnel.

C'étoient ces motif qui animoient les premiers Rois & les plus anciens Souverains; l'amour & la reconnoiſſance qui en firent des Dieux, ſont des garants ſûrs de la bonté de ces Souverains, de leur amour & de leur zele, pour le bonheur de leurs ſujets.

Les annales de la Chine offrent mille exemples d'Empereurs qui croyoient que la premiere de leurs obligations étoit de procurer le bonheur de leurs peuples; on ne les a point vus comme Brutus, immoler leurs enfans pour le ſalut de la patrie, mais on les a vus ſacrifier la ten-

dresse paternelle & la gloire de leur nom au plus grand bonheur de leurs sujets, ont les a vus transporter la couronne Impériale sur la tête des étrangers, parce qu'ils reconnoissoient en eux plus de sagesse, & plus de talents que dans leurs enfans : ce n'est pas un grand effort de vertu que d'éloigner du thrône un monstre qui deshonore l'humanité; mais il faut une vertu bien pure, un amour bien vif du bien public pour ne pas voir dans un fils vertueux, un mérite supérieur à celui d'un étranger, & telle fut la vertu des premiers Empereurs de la Chine.

On a vu les Empereurs préférer le bonheur de l'Etat à leur propre conservation. Dans les sacrifices que *Van-ti* offroit au ciel, ses premiers vœux avoient pour objet la félicité & le bonheur des peuples, ensuite la conservation de sa personne.

„ Nos anciens & sages Rois, dit cet
„ Empereur, n'avoient dans les cérémo-
„ nies du *Chang-ti* aucune vue d'intérêt,
„ ils n'y demandoient point ce que l'on
„ appelle félicité : ils étoient si éloignés
„ de tout propre intérêt, qu'ils laissoient
„ leurs plus proches parents pour élever
„ un homme, qui ne leur étoit rien,
„ s'ils lui trouvoient une sagesse singulie-

„ re & une éminente vertu, & préféroient
„ les ſages conſeils d'autrui à leurs plus
„ naturelles inclinations : rien de plus
„ ſage & de plus beau que le déſinté-
„ reſſement de ces grands Princes : au-
„ jourd'hui j'apprends que pluſieurs de
„ mes Officiers ſont faire à l'envi des
„ prieres pour demander du bonheur,
„ & ce bonheur ils le demandent pour
„ ma perſonne & non pas pour mon peu-
„ ple, c'eſt ce que je ne puis goûter. Si
„ j'approuvois que ces Officiers peu at-
„ tentifs à leurs devoirs, & peu zélés
„ pour le bien des peuples s'occupaſſent
„ ainſi uniquement du bonheur perſon-
„ nel d'un Prince auſſi peu vertueux
„ que je le ſuis, ce ſeroit en moi un
„ défaut de plus, & un défaut conſidé-
„ rable. J'ordonne donc que mes Offi-
„ ciers, ſans tant s'empreſſer à faire pour
„ moi ces ſupplications d'appareil, don-
„ nent toute l'application poſſible à bien
„ s'acquitter de leur emploi (*a*).

(*a*) Deſcription de l'Empire de la Chine, par le P. du Halde, *t.* 2. *p.* 394.

Après avoir rapporté cette Ordonnance, le Pere du Halde rapporte une réflexion de l'Empereur *Can - hi* ſur cette

Je n'entrerai pas dans un plus grand détail ſur ces Empereurs; mais je ne peux m'empêcher de rapporter une Ordonnance de l'Empereur *Tai-t-Song* qui prouve juſqu'où les Souverains de cet état portoient l'amour du bien public.

„ Le fondement de toutes les vertus,
„ dit-il, eſt la piété filiale, & eſt l'inſ-
„ truction la plus eſſentielle; j'en ai reçu
„ dans ma jeuneſſe de bonnes leçons,
„ mon pere & ceux qu'il m'avoit don-
„ nés pour maître, ne ſe bornoient pas
„ à me faire réciter le livre des rits &
„ d'autres; on m'y faiſoit voir en même
„ tems les grands principes d'où dépend

---

même déclaration. Elle eſt conçue en ces termes.

„ C'eſt la vertu, & non la matiere
„ qui rend l'Offrande agréable. Quand
„ on s'applique tout de bon à la vertu,
„ les dons du Ciel viennent d'eux-mê-
„ mes. Prétendre que les Officiers de
„ l'Empire en faiſant reciter ſeulement
„ des formules de prieres, attirent du
„ bonheur ſur la perſonne du Prince,
„ cela ſe peut-il? *Van-ti* certainement
„ avoit raiſon de blâmer un pareil abus.
„ Du Halde, *ibid.*

„ le bien des Etats, & le gouvernement
„ des peuples; de-là eſt venu l'avantage
„ que j'ai eu d'exterminer par une
„ ſeule expédition tous les ennemis de
„ l'Etat; & d'aſſurer aux peuples qui
„ ſortoient de l'oppreſſion le repos & la
„ liberté: au reſte, j'ai toujours eu le
„ cœur plein de bonté; & ſi pendant
„ quelque tems j'ai fait paroître plus de
„ juſtice & de ſévérité que de clémence,
„ c'eſt que comme il y a des ennemis
„ contre leſquels il faut néceſſairement
„ de la force & de la bravoure, il eſt
„ auſſi des criminels auxquels on ne peut
„ abſolument faire grace: je n'ai eu en
„ vue que le bien commun & le repos
„ de l'Empire: la paſſion n'a point eu
„ de part à ce que j'ai fait: l'Empereur
„ mon pere en ſe retirant m'a chargé du
„ gouvernement, il a fallu obéir: comme
„ j'en ſens tout le poids, je m'en occupe
„ tout entier, je ſuis dans l'intérieur
„ de mon palais & avec les Reines
„ comme dans un valon glacé: je paſſe
„ ſouvent les nuits entieres ſans dormir;
„ je me leve avant le jour. Toutes mes
„ penſées, & toutes mes paroles tendent
„ à répondre de mon mieux aux volontés
„ du ciel, & aux intentions de mon
„ pere: c'eſt pour y réuſſir, que plein

„ de compassion même pour ceux qui
„ font des fautes, je veux régler de nou-
„ veau les punitions, prévenir & soula-
„ ger les miseres des peuples, punir &
„ réprimer ceux qui les vexent, appro-
„ cher de ma personne, mettre dans les
„ emplois des gens de vertu & de méri-
„ te; ouvrir le chemin large aux remon-
„ trances, ôter toute crainte à quiconque
„ m'en voudra donner, afin d'acquérir
„ s'il se peut chaque moment de nou-
„ velles connoissances.

„ Mon attention à tout cela est si con-
„ tinuelle, que je ne me permets pas un
„ jour de relâche: mon grand desir, se-
„ roit que tout fût dans l'ordre. Que
„ tous mes sujets suivissent en tout la
„ raison, & fussent solidement vertueux;
„ aussi quand je vois quelque chose hors
„ de sa place, & quelqu'un de mes su-
„ jets vicieux, je m'en prends d'abord à
„ moi-même & au peu de talent que j'ai
„ pour les bien instruire & pour les cor-
„ riger efficacement: c'est avec raison que
„ je le fais; car enfin, *Chu-King* dit,
„ la vertu quand elle est tout à fait sin-
„ cere & solide, touche les esprits: que
„ ne pourra-t-elle point sur les peuples?
„ On me rapporte de divers endroits que
„ les peuples rentrent dans le devoir, que

„ les vols deviennent plus rares, & que
„ les prisons de plusieurs Villes se trou-
„ vent vuides: j'apprends ces nouvelles
„ avec plaisir, mais je n'ai garde de les
„ attribuer à mes soins, & à mes exem-
„ ples. Voici les réflexions que je fais.

„ On est las, me dis-je à moi-mê-
„ me, des troubles & des rapines; on
„ se remet dans le chemin de la vertu;
„ il faut tacher de profiter de ces heu-
„ reuses dispositions, pour convertir tout
„ l'Empire: mes expéditions militaires
„ m'ont fait parcourir une bonne partie
„ des Provinces; chaque Village que je
„ trouvois, je soupirois en me frappant
„ la poitrine sur la misere des pauvres
„ peuples: instruit par mes propres yeux,
„ je ne permets pas qu'on occupe un seul
„ homme à des corvées inutiles. Je tra-
„ vaille de mon mieux à mettre tous mes
„ sujets à l'aise, afin que les parens soient
„ plus en état de bien élever leurs en-
„ fans, & que les enfans à leur tour s'ac-
„ quittent mieux de tous leurs devoirs à
„ l'égard de leurs parens, & qu'avec la
„ piété filiale toutes les autres vertus fleu-
„ rissent.

„ Pour faire connoître à tout l'Empire
„ que je n'ai rien de plus à cœur en
„ publiant cette Ordonnance, qu'on don-

„ ne dans chaque diſtrict, en mon nom,
„ & de ma part à ceux qui ſe diſtinguent
„ par leur piété filiale cinq charges de
„ ris, &c.

Minos, Lycurgue, Zamolxis, Zaleucus, ſe dévouerent au bonheur des peuples qui reçurent leurs Loix: quelques-uns même firent les plus grands ſacrifices pour rendre immuables ces Loix à l'obſervation deſquelles ils croyoient que la félicité publique étoit attachée.

Lycurgue charmé des effets de ſes loix, convaincu de leur bonté, cherchant, autant que cela dépendoit de la prudence humaine, le moyen de les rendre immuables, fit aſſembler le peuple: il lui repréſenta que la police qu'il avoit établie, lui paroiſſoit ſuffiſante dans tous ſes chefs pour rendre la Ville heureuſe, & les citoyens vertueux; il leur déclara qu'il y avoit pourtant un point qui étoit le plus eſſentiel & le plus important, mais qu'il ne pouvoit le leur communiquer avant que d'avoir conſulté l'oracle d'Apollon; qu'ils devoient donc obſerver ſes Loix ſans y rien changer, ni altérer juſqu'à ce qu'il fût de retour de Delphes, & qu'alors il exécuteroit ce que le Dieu lui auroit ordonné: ils promirent tous d'obéir, & ils le prierent de hâter ſon voyage: avant

de partir il fit jurer les deux Rois, les Sénateurs & ensuite tout le peuple.

Quand il fut arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon, & après son sacrifice il lui demanda si ses Loix étoient bonnes & suffisantes pour rendre les Spartiates heureux & vertueux : Apollon lui répondit qu'il ne manquoit rien à ses Loix, & que pendant que Sparte les observeroit, elle seroit la plus glorieuse Cité du monde, & jouiroit d'une parfaite félicité : Lycurgue fit écrire cette Prophétie, l'envoya à Sparte, & après avoir fait un sacrifice, embrassa son fils, & tous ses amis ; & pour ne jamais dégager les Lacédémoniens du serment qu'ils avoient fait d'observer ses Loix jusqu'à son retour, il résolut de mourir volontairement à Delphes, & y mourut en effet en s'abstenant de manger (*a*).

Zamolxis ayant donné des mœurs aux Thraces, se retira pendant trois ans dans une caverne, & en sortit pour les confirmer dans la croyance du dogme de l'immortalité de l'ame (*b*).

Zaleucus donna des Loix aux Locriens;

(*a*) Plutar., vie de Lycurgue.

(*b*) Herodot. *l.* 4. *c.* 94.

une de ces Loix condamnoit tout homme coupable d'adultere, à perdre les yeux; le fils de Zaleucus fut accusé & convaincu de ce crime : les Locriens vouloient lui faire grace, Zaleucus s'y opposa ; mais ne pouvant résister aux instances du peuple, il se fit arracher un œil, & en fit arracher un à son fils (*a*).

Charondas donna aux Thuriens les meilleures Loix qu'il put, & il en regardoit l'exécution comme le principe fondamental de la paix & de la félicité publique; étant allé à la campagne avec une épée pour se défendre des voleurs sur le chemin, il trouva à son retour l'assemblée du peuple en trouble & en division; il s'avança d'abord pour tacher d'appaiser ce tumulte : il avoit défendu dans ses Loix d'entrer jamais avec aucune arme dans ces assemblées ; mais ayant oublié qu'il portoit une épée, il donna involontairement à ses ennemis un sujet de reproche: l'un d'eux lui dit publiquement, qu'il violoit sa propre Loi : au contraire, répondit Charondas, je prétends la confirmer ; aussi-tôt tirant son épée il se l'enfonça dans le cœur (*b*).

(*a*) Diod. *l.* 12. Val. Max. *l.* 6. *c.* 5.
(*b*) *Ibid.*

Lorsque

Lorſque les Dariens & les Heraclides réunis, étoient ſur le point d'envahir l'Attique, Codrus, Roi d'Athenes, conſulta l'Oracle qui répondit, qu'il ne pouvoit conſerver l'Attique qu'en mourant de la main des ennemis. La réponſe de l'Oracle eſt portée à Athenes, elle paſſe dans l'armée ennemie, on y défend ſous les plus grandes peines de frapper Codrus. Codrus l'apprend, il ſe déguiſe en bucheron, ſort ſecrettement de la ville, ſe mêle dans un détachement de fourageurs, entre avec eux dans le camp des Dariens & des Heraclides, cherche querelle à un ſoldat, le bleſſe d'un coup de faux, le ſoldat en fureur le tue (*a*).

Othon aima mieux mourir que de conſerver l'Empire aux dépens de la vie des Romains qui l'avoient choiſi Empereur.

„ Mes compagnons, dit-il aux Romains
„ & à tous les ſoldats qui vouloient mou-
„ rir pour lui, je regarde cette journée
„ comme bien plus heureuſe pour moi,
„ que celle dans laquelle vous me décla-
„ rates votre Empereur, puiſque je vous
„ vois dans des diſpoſitions ſi favorables,

(*a*) Val. Max. *l.* 5. *c.* 6. Juſtin. *l.* 2. *c.* 6.

„ & que je reçois de si grandes marques
„ de votre affection ; mais j'en attends de
„ vous une plus grande encore, & je
„ vous prie de ne me la pas refuser ; c'est
„ de permettre que je meure généreuse-
„ ment pour tant de braves Citoyens que
„ vous êtes. Si j'ai été véritablement di-
„ gne de l'Empire Romain, il faut que
„ je le fasse voir présentement, en don-
„ nant tout mon sang pour ma patrie ;
„ je sais bien que la victoire n'est ni en-
„ tiere, ni bien assurée pour nos enne-
„ mis ; j'ai des nouvelles que l'armée de
„ Mysie qui vient à notre secours n'est
„ plus qu'à quelques journées d'ici ; l'A-
„ sie, la Syrie, l'Egypte viennent sur la
„ mer Adriatique ; les armées qui faisoient
„ la guerre en Judée sont pour nous ; le
„ Sénat est de notre côté ; les femmes &
„ les enfans de nos ennemis sont en nos
„ mains : mais la guerre que nous fai-
„ sons, ce n'est ni contre un Annibal,
„ ni contre Pyrrhus, ni contre les Cim-
„ bres, pour voir qui demeurera maître
„ de l'Italie ; c'est contre les Romains
„ même, que nous combattons ; de sorte
„ que vainqueurs ou vaincus nous rui-
„ nons également notre patrie ; car de
„ quelque côté que tourne la victoire, c'est
„ toujours aux dépens de Rome, c'est

„ Rome ſeule qui en ſouffre. Croyez que
„ je ſais mourir plus glorieuſement que
„ je ne ſais régner ; car je ne vois point
„ que par ma victoire je puiſſe jamais
„ procurer aux Romains un auſſi grand
„ avantage que celui que je leur procu-
„ rerai par ma mort, en me ſacrifiant
„ pour la paix & pour la concorde, &
„ pour empêcher l'Italie de voir une au-
„ tre journée auſſi malheureuſe que celle-
„ ci *(a)*.

Après avoir prononcé ce diſcours d'un air aſſuré, & avec un viſage ſur lequel étoient peintes la conſtance & la gaieté, il pourvut à la ſûreté de tous ſes amis, dormit une partie de la nuit fort tranquillement, & ſe donna la mort au point du jour *(b)*.

Il exiſte donc en effet, dans le cœur des Souverains, ce retour d'attachement & de zele qui les porte à conſacrer leur puiſſance au bonheur des hommes ſoumis à leur gouvernement, il eſt l'effet naturel de la ſoumiſſion du ſujet : c'eſt le vrai contrat ſocial, le pacte que la nature fait elle-même, entre le Souverain & les

---

(a) Vie d'Othon, Tacit. hiſt. *l.* I.
(b) *Ibid.*

ſujets, elle le grave dans le cœur de tous les Souverains, & on le trouve dans preſque toutes les ſociétés.

Les Rois d'Egypte, en inſtallant un Juge dans ſon Office, lui faiſoient jurer que, quand même ils lui ordonneroient de juger injuſtement, il ne le feroit pas (*a*).

Antiochus le Grand, obligeoit par ſerment tous les Magiſtrats & tous les Officiers de ne lui point obéir s'il violoit les Loix, s'il leur commandoit des choſes injuſtes (*b*).

Nos Rois tous puiſſants ſur leurs peuples, ont pris des précautions pour que leur puiſſance ne ſoit jamais contraire au bonheur des peuples.

„ Un Roi qui tient les rênes du gouvernement dans un Royaume formé, „ diſoit Jacques I, ceſſe d'être Roi, & „ devient tyran dès qu'il ceſſe dans ſon „ gouvernement d'agir conformément aux „ Loix. Ainſi tous les Rois qui ne ſeront „ pas tyrans, ou parjures, ſeront bien „ aiſes de ſe contenir dans les limites de „ leurs Loix, & ceux qui leur perſua-

(*a*) Plutar. dits des anciens Rois.

(*b*) Tit. Liv. *l.* 37. Juſtin, *l.* 31. Val. Max. *l.* 4. *c.* 3.

„ dent le contraire, ſont des viperes &
„ une peſte fatale tant au regard des Rois
„ eux-mêmes, qu'au regard de l'Etat (*a*).

Philippe II lui-même tout jaloux qu'il étoit de ſon pouvoir, ne le crut point ſans bornes : un Docteur Eſpagnol ayant prêché devant ce Monarque, que les Souverains avoient un pouvoir abſolu ſur la vie & ſur les biens de leurs ſujets, le Docteur fut obligé de s'en dédire le lendemain comme d'une propoſition fauſſe & hérétique (*b*).

Il en eſt ainſi de toutes les ſociétés : la puiſſance qui gouverne peut ſe tromper dans les moyens qu'elle emploie pour procurer le bonheur général & commun ; mais il eſt ſon objet eſſentiel, & il doit être celui de tous ceux qui exercent quelque portion de l'autorité ſouveraine & qui aiment le Souverain & ſon Etat.

En effet cette puiſſance n'exiſte que par les forces des ſujets qui lui ſont ſoumis,

(*a*) Diſcours de Jacques I. au Parlement d'Angleterre en 1609, rapporté par Loke Gouvern. Civil. 10.

(*b*) La Mothe, le Vayer ſur l'inſtruct. de M. le Dauphin, *t.* 1. *p.* 100.

par leur amour pour la chofe publique ; par leur zele pour fa gloire & pour fa confervation : mais pour que le fujet éprouve ces fentimens pour fa patrie, pour la puiffance qui le gouverne, il faut qu'il foit heureux : il n'eft point de Magiftrat, ou de Souverain qui ne le reconnoiffe, & par conféquent il n'en eft point qui ne foit déterminé par fon intérêt perfonnel à procurer le bonheur général quand il n'y feroit pas porté par fentiment, par humanité & par amour pour les peuples foumis à fa puiffance : on trouve peu de defpotes éclairés, qui ne veuillent faire régner l'ordre dans leurs Etats, & qui n'en fentent la néceffité.

Toute fociété où le bonheur de la puiffance qui gouverne eft contraire au bonheur général, tend donc à fe diffoudre : ainfi l'homme dépofitaire de la puiffance fuprême eft porté par fes inclinations naturelles, par fes befoins, par fon intérêt, à s'efforcer de procurer le bonheur général de la fociété qu'il gouverne ; le malheur le rappelle à cet objet s'il s'en écarte, & fi le malheur ne le corrige pas, fes propres défordres anéantiffent fon pouvoir.

Voilà les objets qu'il faut montrer aux

Princes qui sont destinés à régner, voilà les principes que le Cardinal Mazarin opposoit aux passions de Louis XIV, lorsqu'elles lui faisoient oublier ce qu'il se devoit & ce qu'il devoit à ses peuples.

„ Dieu, lui disoit-il, a établi les Rois, „ (après ce qui regarde la Religion, „ pour le soutien de laquelle ils doivent „ faire toutes choses) pour veiller au „ bien, à la sûreté & au repos de leurs „ sujets, & non pas pour sacrifier ce „ bien là & ce repos à leurs passions „ particulieres ; & quand il s'en est trou„ vé d'assez malheureux qui aient obligé „ par leur conduite, la Providence Di„ vine à les abandonner, les histoires „ sont pleines des révolutions & des ac„ cablemens qu'ils ont attiré sur leurs „ personnes & sur leurs sujets.

„ C'est pourquoi je vous le dis hardi„ ment, qu'il n'est plus tems d'hésiter, „ & que, quoique vous soyez le maître „ en un certain sens de faire ce que „ bon vous semble, néanmoins vous de„ vez compte à Dieu de vos actions pour „ votre salut & au monde pour le sou„ tien de votre gloire & de votre répu„ tation ; car quelque chose que vous „ fassiez, il en jugera selon que vous lui

„ en donnerez occaſion (*a*).

Il lui annonce enſuite le bouleverſement qu'il cauſera dans ſon Royaume, s'il ſacrifie la paix & le bonheur de ſon peuple à la paſſion qu'il a pour Marie Mancini.

Mais il ne ſuffit pas d'effrayer les Souverains par les effets de l'abus de leur puiſſance ; il faut, pour leur propre bonheur, faire naître dans leur cœur le ſentiment de l'amour paternel pour leurs ſujets, leur faire enviſager les hommes qu'ils gouvernent, ſous tous les rapports qui peuvent produire ce ſentiment ; il faut qu'ils les voient comme des enfans ſoumis par tendreſſe, & non pas comme des eſclaves ſubjugués par la force & contenus par la crainte : il faut leur faire connoître leur égalité naturelle avec tous leurs ſujets, leur foibleſſe naturelle en comparaiſon des forces de cette multitude innombrable d'hommes qui cependant obéiſſent à leurs ordres, reſpectent leurs volontés, & parmi leſquels il n'en eſt aucun qui ne ſacrifiât ſa fortune & ſa vie pour leur conſervation, pour leur gloire,

---

(*a*) Lettres du Card. Mazarin, *t.* I. *p.* 70.

pour mériter leur estime, pour leur plaire : le Souverain qui envisage ses sujets sous ce point de vue, jouit du plus grand bonheur dont l'homme soit capable naturellement sur la terre, tous les soins qu'il donne au gouvernement sont des plaisirs; son cœur, comme nous l'avons dit, éprouve sans cesse la satisfaction d'un bienfaiteur que la reconnoissance éleve audessus de tous les hommes, & goûte les délices d'un pere tendre au milieu d'une famille qui le chérit & qu'il rend heureuse. Qu'on me montre dans l'histoire un Souverain heureux & puissant, sans cette bonté tendre, qui traite les sujets comme des enfans.



SECTION CINQUIEME.

L'homme est susceptible de Morale.

CHAPITRE I.

De la Nature & de l'objet de la Morale.

LE bonheur est la fin de tous les hommes, chacun y tend par les moyens qui lui paroissent les plus propres à y conduire relativement aux circonstances dans lesquelles il se trouve. Chacun regarde comme la route & comme la source du bonheur les actions & les objets qui l'ont rendu heureux.

Ainsi, pour me servir d'un exemple grossierement sensible, l'homme que le malheur de sa condition oblige à des travaux qui épuisent ses forces, a recours aux liqueurs spiritueuses & enivrantes, pour réparer ses forces & pour suspendre le mal-aise que cause l'épuisement. Recommençant sans cesse ce cercle de fatigues, & presque toujours dans l'épuise-

ment, il eſt déterminé à recourir ſans ceſſe au vin, aux liqueurs énivrantes, comme à l'unique moyen de ſe dérober à la douleur de l'épuiſement. Comme il hait néceſſairement le mal-aiſe, & qu'il aime le bonheur ; il eſt déterminé par ces deux motifs à s'enivrer, toutes les fois qu'il le peut ; lors même qu'il n'a pas beſoin de réparer ſes forces, il a beſoin d'être heureux, & il ne connoît point d'autre moyen de l'être, qu'en ſe procurant cette eſpece de force momentanée que donnent les liqueurs enivrantes. L'ivreſſe eſt l'oubli ou l'ignorance de ſon malheur, & le bonheur de ce miſérable eſt d'ignorer l'horreur de ſon ſort.

Ainſi, l'homme que ſa condition n'oblige point à ces travaux, mais qui ſans avoir éprouvé le malheur de l'indigence, a ſenti l'éguillon du beſoin, les déſagrémens de la médiocrité, s'eſt occupé des moyens de s'enrichir, parce qu'il a regardé les richeſſes comme le moyen de s'arracher au malheur & d'arriver au bonheur. Chaque acquiſition qu'il a faite a été un pas vers le bonheur ; cette acquiſition en l'approchant du bonheur lui a procuré un plaiſir, elle eſt devenue elle-même une ſource de bonheur. Toutes ſes forces, toute ſon induſtrie, tous ſes talents ſe

ſont dirigés naturellement vers l'acquiſition des richeſſes, comme vers le vrai bonheur; il n'en a point connu d'autre, il eſt devenu avare, avide & inſatiable, comme le porte-faix eſt devenu ivrogne. Le beſoin qu'il a d'être heureux le porte ſans ceſſe vers les richeſſes.

Ainſi, l'homme d'un état ſubalterne qui a ſouffert de la ſupériorité des autres, cherche à s'élever, & regarde comme un bonheur, tout ce qui le tire de l'humiliation dans laquelle il gémit. Il regarde l'élévation au-deſſus de ſon état, comme la ſource du bonheur; chaque pas qu'il fait vers cette élévation, l'approche du bonheur, lui procure un plaiſir & le rend par conſéquent heureux pour ce moment. Toutes ſes facultés, tous ſes vœux ſe tournent vers les moyens d'acquérir de nouvelles diſtinctions; il ne s'eſt point ouvert d'autres ſources de bonheur; le deſir qu'il a d'être heureux qui agit ſans ceſſe & invinciblement en lui, forme ſans ceſſe de nouveaux projets d'élévation & de grandeur.

Ainſi autrefois, l'homme qui avoit de la naiſſance, & dont l'eſprit n'avoit été occupé dans ſa jeuneſſe que des avantages de ſa naiſſance, la regardoit comme le ſouverain bonheur, il vouloit que tout

la lui rappellât; que tout l'en entretînt, que ses meubles, ses vitres armoiriées, ses flatteurs, ses complaisans, le cortege de ses domestiques, ses profusions & son ignorance même ne lui permissent pas de la perdre de vue.

En un mot chacun se fait un systême de bonheur & attend sa félicité de la possession d'un objet auquel il tend constamment, invariablement & sans relâche, parce que l'homme veut constamment & incessamment être heureux.

Cette disposition de chaque homme qui le fait tendre constamment vers un certain objet dont il attend son bonheur, & qui lui fait trouver du plaisir dans les efforts même qu'il fait pour l'obtenir, est ce que l'on nomme caractere (*a*).

(*a*) Ce que l'on dit ici du caractere en général, donne la raison du plaisir que cause un beau drame.

Tout homme qui a un caractere s'est ouvert une route de bonheur inconnue aux autres, il voit dans l'objet qu'il desire, une infinité de qualités & d'avantages que les autres hommes n'y voient pas; il connoît pour l'obtenir une infinité de moyens qui ne se sont jamais offerts à l'esprit des autres. Tout ce qui a

Les actions par lesquelles l'homme tend à l'objet de son bonheur, s'appellent mœurs,

---

rapport à cet objet lui paroît grand, il est sa fin derniere, il n'agit que pour y arriver.

Si l'objet est grand, sublime, le caractere de cet homme éleve l'ame du spectateur, l'échauffe & la remplit d'un sentiment fort qui agrandit l'homme à ses propres yeux, qui développe en lui des perfections qu'il ne connoissoit pas; tels sont les effets de la Tragédie de Cinna, de Polyeucte, &c.

Lorsque cet objet est petit & peu intéressant pour la société, les autres hommes qui n'attachent point leur bonheur à cet objet, sont étonnés des ressources de cet homme pour se le procurer, & plus étonnés encore de ce qu'il regarde comme un bonheur suprême, de posséder ce qui les touche si peu. Cet homme leur paroît donc ridicule par l'idée gigantesque qu'il se fait de l'objet de son bonheur, par l'opiniatreté avec laquelle il y tend, par l'importance qu'il attache aux plus petites choses qui ont quelque rapport à cet objet. Ce spectacle n'agrandit pas le spectateur, mais il lui fait voir un homme plus petit que lui, qui a des défauts dont il est exempt, le plaisir que procure cette vue est de la gaieté: cette espece de caractere fait rire.

c'eſt-à-dire coutumes, habitudes, & c'eſt pour cela que la partie de la philoſophie qui dirige les actions vers le bonheur, ſe nomme Morale, c'eſt-à-dire, l'art de former dans l'homme un certain caractere, de faire enſorte qu'il ſoit un, & non pas multiplie, pour me ſervir des expreſſions de Sénéque.

L'homme eſt donc ſuſceptible de Morale, ſi l'on peut lui donner un caractere qui le faſſe chercher & trouver le bonheur dans la pratique des vertus ſociales, ſi l'on peut le corriger lorſqu'il s'écarte de ce caractere.



CHAPITRE II.

L'homme peut être déterminé par son caractere, à chercher le bonheur dans la pratique des vertus sociales.

C'est la main de la Nature qui forme les premiers traits du caractere social dans l'homme. Elle le fait naître dans un état de foiblesse qui intéresse, qui attendrit ceux qui lui ont donné la vie, & tous ceux qui entendent ses cris. Les premiers sentimens qu'il éprouve, lui annoncent qu'il est environné de bienfaiteurs & d'amis; les premiers mouvemens de son cœur le portent vers eux; les premieres pensées de son esprit lui découvrent le besoin qu'il a de leur bienveillance & de leur conservation; le premier amour réfléchi est pour eux, il les connoît comme la source de son bonheur, comme l'appui de son existence; il les chérit, il les aime, il regarde comme le plus grand des malheurs, de s'en séparer ou de les perdre.

La nature a rendu l'enfance de l'homme extrêmement longue: le retour continuel de ses besoins & des bienfaits de ceux

avec

avec lesquels il vit, produit dans son cœur l'habitude de l'attachement, de la reconnoissance, du desir d'être utile à ses bienfaiteurs; il éprouve du plaisir dans les petits services qu'il rend, & le sentiment de la bienfaisance se développe en lui: il a un desir si ardent du bonheur, & si peu de ressources pour le satisfaire, qu'il est ramené presque sans cesse, par ce desir aux actes de bienfaisance qui lui ont procuré du plaisir: la bienfaisance devient la premiere de ses habitudes, il sait qu'elle est une source de bonheur avant qu'il puisse raisonner: il est bienfaisant presque par instinct.

Il semble que l'enfance dont nous nous plaignons, ne soit qu'une longue préparation à la bienfaisance, une espéce de noviciat pour la société, un tems destiné à former dans l'homme le caractere social, à y rendre l'amour de ses semblables un sentiment habituel, un principe dominant, chargé de diriger toutes ses actions vers le bonheur général de la société.

Lorsqu'il est capable de réfléchir, il voit qu'il est au milieu d'une société qui ne subsiste, que par une bienfaisance réciproque.

A mesure que ses forces augmentent, & que ses services deviennent plus utiles, il

excite l'attention des autres hommes, il devient l'objet de leur reconnoiſſance & de leur eſtime : il voit donc la bienfaiſance, non-ſeulement comme une ſource de plaiſir; mais encore comme la qualité la plus avantageuſe à l'homme, il s'unit à tous les hommes par l'eſtime, par la reconnoiſſance qu'il produit en ſa faveur & qu'il éprouve pour les autres, par l'amitié qu'il inſpire & qu'il reſſent : il craint de déplaire, ſon eſprit s'éclaire, la curioſité étend ſes idées, il réfléchit, il découvre au-dedans de lui-même, une loi, une regle, un juge, la conſcience qui approuve & récompenſe toutes les actions utiles au bonheur des autres, qui condamne toutes les actions nuiſibles.

Le tems & les beſoins développent preſque ſeuls ces traits du caractere ſocial dans l'homme.

La Nature ne borne pas là ſes ſoins, elle attache le bonheur à la pratique des vertus ſociales ; aucun beſoin ne force l'homme à s'écarter de la route que la Nature preſcrit vers le bonheur, & à changer le caractere primitif qu'elle lui donne : au contraire, il ne peut s'en écarter ſans rencontrer le malheur qui le repouſſe ſans ceſſe vers la pratique des vertus ſociales : il n'eſt donc point de caractere plus na-

turel à l'homme, & qu'il puisse prendre plus facilement que le caractere social : il ne faut pour cela que suivre les penchants & les inclinations que donne la Nature: notre cœur, notre raison, notre organisation, tout ce qui nous environne, concourt à nous faire prendre ce caractere.

Le caractere social se forme bien plus facilement encore, & devient en quelque sorte immuable, lorsque les parens & les maîtres savent mettre en usage les dispositions naturelles dont nous venons de parler.

L'enfant, comme nous l'avons dit, est naturellement imitateur : desirant d'ailleurs d'être heureux, & ne connoissant point par son expérience personnelle les objets auxquels le bonheur est attaché, la Nature lui donne cette disposition à imiter, afin de le rendre heureux, avant que par son expérience il puisse le devenir, & afin qu'il se fasse un bonheur conforme au bonheur des autres hommes : son désœuvrement, le besoin continuel qu'il a d'être heureux & de s'occuper, sa disposition organique à imiter, font qu'il s'efforce continuellement pour imiter, pour copier, pour faire tout ce qu'il voit faire: ainsi, sans qu'on s'en apperçoive, & avant qu'il

puiſſe réfléchir, l'enfant s'eſſaie ſans ceſſe à prendre les airs, les attitudes, les manieres de ſes parents ou de ceux qui prennent ſoin de lui : ſes organes flexibles ſe moulent, pour ainſi dire, ſur ces modeles ; il paroît avoir reçu en naiſſant, & tenir de la Nature cette reſſemblance avec ſes parents.

Lorſque nous avons parlé de la ſenſibilité de l'homme, nous avons vu qu'il y a des ſentiments qui répondent naturellement aux cris, aux mouvements, aux geſtes : ainſi l'enfant par une ſuite de l'effort qu'il fait pour imiter, prend l'habitude non-ſeulement des geſtes ; mais encore des ſentiments qui les accompagnent.

Comme c'eſt par un travail ſecret & caché que l'enfant prend ces attitudes, ces mouvements, ces airs, ces manieres & les ſentiments de douceur ou de rudeſſe, de colere ou de tranquillité, de chagrin ou de ſérénité qui les accompagnent, on imagine qu'il les tient de la Nature, ou de ſes parents.

Voilà l'origine de ce que l'on nomme le caractere national, que l'on croit attaché au climat, & donné, pour ainſi dire, par l'air qu'on reſpire : non que le climat ne contribue à former les mœurs des peuples ; mais ce n'eſt point par une in-

fluence immédiate ſur les eſprits.

Ainſi l'enfant auſſi-tôt que ſes yeux s'ouvrent à la lumiere, & dans les premieres années de ſa vie, peut prendre l'habitude de l'humanité, de la douceur & de la bienfaiſance.

Par une ſuite de ſa foibleſſe & de ſon éducation, l'enfant prend naturellement pour ſes parents une confiance ſans réſerve, il aime tout ce qu'ils aiment, il hait tout ce qu'ils haïſſent, il eſtime tout ce qu'ils eſtiment, il mépriſe tout ce qu'ils mépriſent : preſque par une ſuite de ſon organiſation il les regarde comme des divinités bienfaiſantes, il regarde comme des Loix, comme des vérités ſacrées, toutes leurs maximes, tous leurs préceptes, tous leurs conſeils. Toutes les paroles, toutes les penſées d'un pere ſage ſe conſervent dans ſa famille comme un patrimoine, comme un dépôt ſacré, comme un bien ſubſtitué à toute ſa poſtérité. C'eſt par ces maximes que l'on donne de la conſiſtance au caractere primitif que l'imitation a formé dans l'enfant, avec le ſecours des inſtructions & des exemples: les affections données par les parents ſont preſqu'auſſi durables que les inclinations naturelles: on pourroit donc dans l'éducation donner aux hommes un caractere

ſocial, on pourroit leur inſpirer une averſion inſurmontable pour le mal nuiſible à la ſociété, on pourroit rendre la pratique des vertus ſociales néceſſaire à leur bonheur, chacuns dans l'état où ils ſeroient placés.

C'eſt ce pouvoir de l'éducation, cet Empire de la conduite & de l'inſtruction des parents ſur les eſprits & ſur les mœurs des enfants, qui donne aux familles différentes, des caracteres particuliers, & qui rendent en quelque ſorte la probité, la vertu, l'honneur héréditaires dans certaines familles, & c'eſt vraiſemblablement l'origine des familles nobles, le premier & le ſeul motif raiſonnable des diſtinctions héréditaires.

Ce que nous diſons ſur la facilité d'imprimer aux enfants un caractere ſocial, eſt confirmé par l'expérience de toutes les Nations : on trouve dans l'hiſtoire des exemples d'une patience héroïque donnée par l'éducation à de jeunes gens & même à des enfants.

Alexandre offrant un ſacrifice, un charbon tomba de l'encenſoir dans la manche d'un jeune homme qui ſelon l'uſage accompagnoit le Roi : le charbon le brûla tellement, que l'odeur de la chair brûlée frappa tous les aſſiſtants ; & cependant il

resta immobile sans faire le moindre mouvement, ou la moindre plainte, de peur d'interrompre le sacrifice (*a*).

Il étoit honteux à Sparte de pleurer, où de se plaindre, & l'on a vu des enfants expirer sous les coups de verges sans dire une seule parole.

Il étoit permis à Sparte de voler, mais il étoit honteux d'être découvert; & l'on a vu un enfant qui avoit volé un renard & qui l'avoit caché sous sa robe, se laisser ronger les entrailles par cet animal, & enfin expirer de douleur sans avoir jetté un seul cri (*b*).

Les Gymnosophistes étoient sans cesse occupés à chercher l'occasion d'être utiles, ils regardoient comme un vol fait à la Nature, un fruit, un aliment qu'ils auroient mangé sans l'avoir mérité par un service rendu aux autres hommes: lorsqu'on s'assembloit pour manger, les anciens interrogeoient les jeunes gens & leur demandoient ce qu'ils avoient fait de bien depuis le soleil; s'ils n'avoient rien fait, ils sortoient & alloient chercher l'occa-

---

(*a*) Val. Max. *l.* 3. *c.* 8.
(*b*) Plutar. vie de Lycurgue.

ſion de faire quelque bonne action (*a*).

Ce caractere qui fait que l'homme cherche conſtamment ſon bonheur dans la pratique des vertus ſociales ; Minos, Lycurgue, le donnerent aux Cretois, aux Spartiates ; Charondas le donna aux Thuriens, Zaleucus aux Locriens ; Numa le donna aux Romains, & ce caractere s'eſt conſervé parmi eux, juſqu'à ce que les guerres étrangeres y aient porté la corruption & le luxe.

Malgré ſa corruption, Rome n'eut-elle pas toujours des Citoyens qui ne connoiſſoient de bonheur que celui qui naît des vertus ſociales? Ne vit-on pas de ces hommes, dans tous les tems de la République, & même dans l'Empire (*b*)?

Ce caractere exiſte chez les Chinois depuis trois mille ans. Pendant cette longue ſuite d'années, la nation a éprouvé des révolutions, elle a été conquiſe par des nations barbares, ſans abandonner ſes rits & ſes mœurs.

La Philoſophie de Pythagore, de Pla-

(*a*) Strab. *l.* 14. Apulée Florid.

(*b*) Voyez les Lettres de Ciceron & de Pline.

ton, de Zenon, n'a-t-elle pas formé de ces hommes, dans tous les tems & dans tous les pays? Orphée, Musée, n'ont-ils pas fait prendre ce caractere à des hommes désunis, dissipés, grossiers, ignorants & féroces?

Ces belles maximes de Morale qu'Hesiode a recueillies, ne sont-elles pas des preuves incontestables, que ce caractere social étoit très-ancien & très-commun chez les Grecs. Ce poëte, un des plus anciens de la Grece, ne rapporte point ces maximes comme des vérités nouvellement découvertes, ou qui ne fussent connues que d'un petit nombre d'hommes. Il les rapporte comme des axiomes, comme des proverbes, comme la Morale populaire, comme la philosophie civile & politique de ces peuples.

Cette même Morale se trouve chez tous les peuples policés, & dans la portion la plus ignorante de ces peuples; elle est contenue dans les proverbes qui sont chez tous les peuples; qui par-tout sont la philosophie populaire. Or, pour que ces maximes puissent devenir des proverbes, il faut qu'elles soient observées communément, & qu'elles forment le caractere de la nation qui les a réduites en proverbes.

Il eſt donc vrai, que la Nature trace elle-même le caractere ſocial dans tous les hommes, & qu'il n'eſt point l'ouvrage du climat ou de l'éducation. Il eſt formé par des beſoins, par des inclinations, par des goûts qui ſont l'eſſence de l'homme, & qui le portent à chercher ſon bonheur dans les vertus ſociales; par les loix de la Nature qui ne lui permettent pas de s'écarter de ces vertus ſans être malheureux.

Par ce que nous avons dit, de la diſpoſition de l'enfant, à imiter & à prendre les airs, les manieres, les goûts & les ſentiments de ſes parents, & de ceux avec leſquels il vit; on connoît aiſément comment le caractere ſocial donné par la Nature, doit prendre différentes formes ſous les différents climats, dans les différentes conſtitutions politiques des peuples, ſelon la puiſſance ou la foibleſſe de leurs voiſins, ſelon qu'ils ont été foibles ou puiſſants, heureux ou malheureux. Car toutes ces différentes circonſtances ont dû mettre dans les idées & dans les ſentiments de chacun de ces peuples, des différences qui ont dû ſe tranſmettre aux enfants, & former en eux des caracteres particuliers, qui ſubſiſtent même longtems après que les cauſes qui les ont pro-

duits ne ſubſiſtent plus.

Ce ſont de ſemblables cauſes qui mettent des différences dans les caracteres des hommes d'une même nation, & de la même condition, dans le caractere même des peres & des enfants qui altérent & qui défigurent ce caractere ſocial dans les enfants, dont les peres honnêtes & vertueux ſemblent n'avoir rien oublié pour inſpirer leurs ſentiments à leurs enfants, qui produiſent des hommes vicieux & méchants, dans des familles honnêtes & vertueuſes.

Ces familles ne ſont pas abſolument ſeparées de la ſociété, leurs maiſons ſont ouvertes aux grands, aux riches, aux hommes puiſſants, & en crédit. L'uſage, les regles & les bienſéances établies dans le monde, exigent que l'on marque à tous ces hommes des égards, de la conſidération, du reſpect; on admire, on loue leur magnificence, on révere leur crédit, on rend hommage, à leur fortune: c'eſt à tous ces titres qu'ils ont les premieres places, les mets les plus délicats: l'enfant témoin de toutes ces choſes, regarde tous les avantages que ces hommes poſſédent comme les ſeules choſes précieuſes & reſpectables, & avant qu'il puiſſe eſtimer & reſpecter il les deſire, comme le principe

du bonheur : c'eſt envain que les parents leur enſeignent que la bienfaiſance & la vertu ſeules ſont déſirables, qu'elles ſeules peuvent rendre l'homme véritablement heureux : ce mot de vertu n'eſt encore pour eux qu'un ſon qui ne ſignifie rien, qui n'exprime qu'une idée qu'on ne peut lui rendre ſenſible ; il ne voit point les hommages qu'on lui rend, parce qu'ils ſont intérieurs : leurs parents mêmes forcés par les uſages & par les bienſéances établies, ne peuvent lui permettre de montrer la préférence qu'ils donnent dans leur cœur à l'homme vertueux & ſans fortune, ou ſans crédit, ſur l'homme riche & puiſſant ſans vertu. L'amour du crédit, du luxe & des richeſſes s'allume dans le cœur de l'enfant, ſans que les inſtructions & les exemples de vertu qu'on lui donne puiſſent empêcher cet effet. L'enfant aime le luxe, le crédit, les richeſſes, la magnificence plus que la vérité & la vertu, plus que ſes parents : il ſera avide & injuſte, il fera du bien pour être honoré & du mal pour ſe faire craindre, pour ſe venger de ceux qui ne lui rendent pas hommage, il prendra comme nous l'avons dit, les airs, les inclinations qu'il apperçoit dans les grands, dans les hommes riches.

Ce caractere, comme on le voit, n'eſt point formé par la Nature : c'eſt l'ouvrage de l'éducation, ou plutôt de l'exemple ; ce ſont les hommes que l'enfant avoit ſous les yeux, qui ont formé ſon caractere : il eût été juſte, bienfaiſant & vertueux, s'il n'eût connu que ſes parents, ou s'il n'eût vu dans la maiſon paternelle que des hommes modeſtes, honnêtes & vertueux.

Si cet enfant pouvoit conſerver la mémoire des impreſſions étrangeres qu'il a reçues, il ſçauroit qu'il doit l'orgueil & les dédains offenſants à celui-ci, à celui-là l'amour des richeſſes, à cet autre l'ambition, l'amour de la parure, l'oſtentation, &c.

Comme ces exemples agiſſent ſur l'enfant long-tems avant qu'il réfléchiſſe, & qu'on n'a pas obſervé l'effet qu'ils produiſent ſur ſon cœur & ſur ſon imagination, on croit injuſtement qu'il tient ſon caractere des mains de la Nature, quoiqu'en effet elle eût mis en lui tous les principes des vertus ſociales & aucun de ſes vices ni de ſes défauts.

CHAPITRE III.

On peut ramener à la pratique des vertus ſociales, les hommes qui s'en écartent.

RIEN n'eſt plus puiſſant, mais en même tems rien n'eſt auſſi flexible que l'amour du bonheur : il eſt le principe de toutes nos actions, & la ſource de toutes nos inconſtances ; il porte l'homme à tout ce qui a l'apparence du bien, & l'en détache auſſi-tôt qu'il ceſſe de le trouver agréable, ou qu'il voit que cette apparence maſquoit un mal.

Ce n'eſt donc point exprès, que l'homme s'écarte de la route qui conduit au bonheur, & pour l'y faire rentrer, il ne faut que l'éclairer & le convaincre qu'il ſe trompe, & qu'il prend pour le principe du bonheur, ce qui n'en a que l'apparence. Ainſi, pour ramener à la pratique des vertus ſociales l'homme qui s'en écarte, il faut lui faire ſentir, le convaincre qu'il n'y a point d'autre moyen d'être heureux, que de pratiquer ces vertus, & que tout autre moyen conduit au malheur.

La Nature a tout préparé pour produire cette conviction & ce ſentiment dans l'homme.

Par l'amour que la Nature lui inſpire pour le bonheur, par le mêlange des biens & des maux dont elle l'environne, elle le force à réfléchir ſur les objets auxquels le plaiſir ou la douleur ſont attachés, ſur les cauſes qui produiſent le bonheur ou le malheur. Enfin, par la raiſon dont elle l'a doué, il peut appercevoir le rapport & la liaiſon des cauſes & des effets; voir en quelque ſorte, & ſentir en même tems les choſes qui ſe ſuccédent; voir & ſentir dans le même inſtant les effets & les cauſes. Or, nous avons vu que la Nature attache le bonheur aux vertus ſociales, & le malheur aux vices contraires au bonheur de la ſociété : il n'eſt donc point d'homme, non-ſeulement qui ne ſoit porté à réfléchir ſur les cauſes du bonheur & du malheur, mais encore qui ne puiſſe connoître que le bonheur eſt uni à la pratique des vertus ſociales, & & le malheur aux vices.

Par tout ce que nous avons dit ſur les inclinations ſociales de l'homme, il eſt clair qu'il n'y a point d'homme qui ne puiſſe connoître qu'une action qui nuit aux autres, excite la haine des hommes,

attire leur indignation, & conduit enfin au malheur. Ainſi toutes les fois qu'un homme veut commettre une action nuiſible au bonheur des autres, on peut lui faire voir que cette action conduit au malheur : alors l'action ne ſe préſente plus comme une ſource de bonheur, mais comme un mal, & l'amour du bonheur ne permet pas de la commettre.

Quand il ſeroit vrai, que l'homme n'eſt déterminé que par les ſenſations, la raiſon pourroit le garantir du crime auquel il eſt porté par l'attrait des ſenſations agréables. Elle pourroit le faire triompher de leur pouvoir en appellant pour ainſi dire à ſon ſecours, les ſenſations douloureuſes, l'ennui, les malheurs auxquels le vice & le crime conduiſent infailliblement ; en peignant fortement les ſuites affreuſes du vice & du crime. La peinture fidelle, la vue certaine des malheurs inſéparables du vice, ne ſont-elles pas en effet des ſenſations douloureuſes que la raiſon unit à l'image, à l'idée des objets qui ſéduiſent par des ſenſations agréables. Ces objets ne ceſſent-ils pas dès ce moment, de paroître deſtinés à procurer le bonheur de l'homme ? N'eſt-il pas dans la nature de l'homme, de craindre encore plus la douleur qu'il n'aime le plaiſir ?

Ainſi,

Ainſi, la raiſon découvre la chaîne des biens & des maux qui tiennent aux vertus & aux vices; c'eſt un Prophete que la Nature a mis au-dedans de chaque homme pour lui annoncer tous les malheurs dans leſquels le crime doit le précipiter; elle les lui rend préſents, elle lui fait voir tout ce que le preſtige de la paſſion lui déroboit, elle le fait ſentir, elle ouvre à ſes yeux le précipice où le vice conduit; elle le ſuſpend, pour ainſi dire, ſur ſes abymes, & le fait trembler.

La lumiere de la raiſon peut donc convaincre l'homme, qu'il ne peut trouver le bonheur que dans les vertus ſociales, & que les actions contraires à la ſociété l'entraînent dans des maux de toute eſpece. Elle peut donc le ramener à la pratique des vertus ſociales s'il s'en écarte.

„ Enfin, il y a des notions communes, dont tous les hommes conviennent également; les diſputes, les ſéditions, les guerres, d'où viennent-elles? de l'application de ces notions communes à chaque fait particulier. La juſtice & la ſainteté ſont préférables à toutes choſes, perſonne n'en doute; mais une telle choſe eſt-elle juſte, eſt-elle ſainte? voilà ſur quoi l'on s'égare. Chaſſons cette ignorance, & apprenons à appli-

„ quer ces notions à chaque fait particu-
„ lier; il n'y aura plus de disputes, plus
„ de guerres: Achille & Agamemnon se-
„ ront d'accord (*a*)".

Ce fut en développant ces notions & les principes de la Sociabilité, dans l'esprit & dans le cœur des hommes sauvages & dispersés, que les sages les réunirent & les policerent; ce fut en les éclairant que Théfée, Orphée, Musée, Minos, Lycurgue, Numa, Solon, &c. imposerent des Loix aux passions les plus impérieuses, à l'amour effréné de la liberté, du luxe, des richesses & des plaisirs.

C'est cet empire de la raison sur les passions & sur les habitudes, que les Gaulois représentoient sous l'emblème d'Hercule. Ce n'étoit point la force de son bras, mais la puissance de sa raison qu'ils admiroient; ils le peignoient sous la figure d'un vieillard qui tenoit enchaînés une infinité de peuples attachés à sa langue par des filets d'or qui aboutissoient à leurs oreilles. Ces peuples le suivoient sans effort, sans répugnance & volontairement. Ils

---

(*a*) Nouveau Manuel d'Epictete, trad. de Dacier. *t.* 2. *p.* 52.

paroiſſoient ignorer leur captivité, parce qu'elle étoit l'effet d'une puiſſance qui étoit au-dedans d'eux-mêmes; ils paroiſſoient la chérir, parce que l'homme n'eſt heureux que ſous l'empire de la raiſon. Comme l'Hercule Grec, l'Hercule Gaulois avoit une peau de lion, & une maſſue, mais il tenoit à ſa main gauche un arc, & portoit ſur ſon épaule, un carquois pour marquer que c'étoit par des raiſons qui pénétrent juſqu'au fond de l'ame, qu'il domptoit les paſſions, & non par des métaphores, qui n'agiſſent que ſur l'imagination; que c'eſt par la lumiere qui diſſipe les erreurs, que l'on corrige les hommes, & non pas par des phraſes ſonores qui flattent l'oreille ſans parler à la raiſon, & qui n'y trouve que des idées fauſſes, lorſqu'elle les examine (*a*).

Les principes des vertus ſociales toujours ſubſiſtants dans le cœur de l'homme, peuvent toujours produire cet effet.

Othon, livré dès ſa jeuneſſe à la volupté, à l'ambition, parvenu à l'empire avec des peines infinies & par mille intrigues, entend au fond de ſon cœur la voix de l'humanité, les gémiſſements de

(*a*) L'Hercule Gaulois, dans Lucien.

la patrie, qui lui reproche les maux que son ambition va causer : aussi-tôt il ne voit plus la suprême puissance que comme un présent funeste qu'on lui a fait, & la conservation de sa vie que comme un crime ; rien ne peut l'empêcher de mourir (*a*).

Ptolomée-Philometor, fut d'abord un Prince sans vertu, sans courage, sans application, c'ètoit l'effet de l'éducation molle & efféminée que lui avoit donné l'Eunuque Rulcus, pour gouverner plus absolument sous son nom. Mais on ne tarda pas à voir sortir ce Prince de cette indifférence & de cette foiblesse, pour s'occuper du bonheur de ses sujets, dont il devint le pere, & qu'il rendit heureux (*b*).

„ Quand *Y-u* ce fameux Ministre de la „ Chine, vit que l'Empereur *Tai-k-y-a* „ dégéneroit des vertus du Prince *Tschin-* „ *Tang* son grand pere, il le fit descen- „ dre du thrône dont il se rendoit indi- „ gne, & le renferma dans un palais se-

(*a*) Plutar. vie d'Othon, ci-dessus chap. précédent.

(*b*) Diod. Fragm. Polyb. excerpt. Vales. *p.* 191.

„ cret, où étoit le mausôlée de son grand
„ pere. Cette action lui attira un applau-
„ dissement général. Ce Prince à la vue
„ des cendres de ce Héros dont il étoit
„ issu, rentra dans lui même, se repro-
„ cha le déréglement de sa vie, détesta
„ ses vices, & s'appliqua sérieusement à
„ l'étude de la sagesse. Dès que le Minis-
„ tre se fut assuré de son changement, il
„ le rétablit sur le thrône. Ce fut un
„ nouveau sujet de joie pour le peuple
„ qui applaudit également, & à la sagesse
„ du Ministre, & à la docilité du jeune
„ Empereur. *Tai-k-y-a* revenu de ses éga-
„ rements, regarda son Ministre comme
„ son pere, ne se conduisit que par ses
„ conseils, & gouverna l'Empire avec
„ beaucoup de sagesse (*a*)".

Pendant le regne de Vespasien, Tite avoit des vices; lorsqu'il fut Empereur, il n'eut que des vertus; son regne fut le regne de la bienfaisance, & il sacrifia au desir de l'estime & de l'amour des Romains les passions les plus indomptables (*b*).

Tite destiné à régner sur presque tout

(*a*) Du Halde, *t.* I. *p.* 307.
(*b*) Suetone in Tit.

le monde connu, retournoit à Rome, après l'expédition de Jerusalem, il voulut voir Apollone de Thiane; il lui demanda des regles pour bien gouverner. Souffrez, lui dit Apollone, les réprimandes de Demetrius, philosophe cynique, qui fait profession de dire la vérité, sans respecter qui que ce soit. Tite promit de suivre son conseil.

Apollone étoit encore avec ce Prince, lorsque les habitants d'une ville lui demanderent une grace importante. Je me souviendrai de votre requête, lui dit Tite, & j'en parlerai à mon pere, je serai même votre avocat. Prince lui dit Apollone, que feriez-vous si l'on venoit vous donner avis que quelques-uns de ces habitants faisoient une ligue contre vous & contre votre pere, & qu'ils avoient des intelligences secretes avec les Juifs dans Jerusalem. Je ne pourrois, répondit-il, me dispenser de les faire mourir? Est-ce donc, reprit Apollone, que vous pouvez condamner de vous-même sur le champ à la mort des hommes, & que pour faire des graces, il faut délibérer long-tems, & avoir recours au conseil & à l'autorité d'un autre? L'avis d'Apollone détermina Tite; sur le champ il accorda la grace qu'on lui demandoit, & fut ravi qu'en

l'éclairant on l'eût en quelque ſorte forcé de faire du bien (a).

La raiſon & l'humanité ont ſur l'homme un empire, auquel la puiſſance la plus abſolue ne peut le ſouſtraire. Il n'en eſt point qui ne craigne d'être injuſte & déraiſonnable : jamais toutes les avenues ne ſont fermées à la vérité dans leur ame, jamais elle ne perd ſon autorité ſur eux. Ceux qui les environnent connoiſſent le moyen de l'y faire pénétrer, & d'arrêter leurs paſſions.

Le P. du Halde rapporte, que le Roi de *Tſi* avoit un cheval qu'il aimoit beaucoup, & qui mourut par la faute de ſon palfrenier. Le Roi l'apprenant, ſaiſit une lance dont il alloit percer le palfrenier : un Courtiſan détourna le coup, & lui dit: Prince, il s'en eſt peu fallu que cet homme ne ſoit mort ſans être bien inſtruit de ſa faute. Inſtruiſez-le, dit le Roi, j'y conſens. Alors le Courtiſan prenant la lance, & s'adreſſant au palfrenier, lui dit:
„ malheureux, voici tes crimes, écoute-
„ les bien : premiérement, tu es cauſe de
„ la mort d'un cheval, toi, que le Prin-

(a) Philoſtrate, vie d'Apollone, *l.* 6. *c.* 14. 15.

„ ce avoit chargé de le bien ſoigner ; dès-
„ là tu mérites de mourir. En ſecond
„ lieu, tu es cauſe que mon Prince, pour
„ avoir perdu ſon cheval, s'eſt irrité juſ-
„ qu'à vouloir te tuer de ſa propre main :
„ voilà un ſecond crime capital plus grief
„ que le premier : enfin, tous les Prin-
„ ces & tous les Etats voiſins vont ſavoir
„ que mon Prince a fait mourir un hom-
„ me pour venger la mort d'un cheval,
„ le voilà perdu de réputation, & c'eſt ta
„ faute, malheureux, qui entraîne tou-
„ tes ces ſuites : la connois-tu bien ? Laiſ-
„ ſez-le aller, dit alors le Prince, ne fai-
„ ſons point de brèche à ma bonté, je
„ lui pardonne (a).

Les Miniſtres de l'Empereur *Hien-Tſong*, lui repréſentoient avec force & avec vérité que des inondations & une chaleur exceſſive avoient réduit à l'extrêmité deux grandes Provinces ; un *Tuſſée*, c'eſt-à-dire, un Docteur attaché à la Cour, arrive de ces provinces, l'Empereur lui demande en quel état elles ſont ; le Docteur répond que le mal n'a pas été grand. A quoi m'en tenir & quel parti prendre ?

(a) Du Halde, *t.* 2. *p.* 632.

dit l'Empereur, en rapportant à ses Ministres le discours du Docteur courtisan.

Un des Ministres prit la parole & dit au nom de tous.

„ Prince, nous avons entre les mains „ tous les avis des Magistrats de ces deux „ contrées; quand on les lit avec attention, il n'en est point où l'on ne sente que celui qui les donne tremble pour „ lui, & craint que la Cour ne lui fasse „ un crime de ce que souffre son peuple: quelle apparence y a-t-il que des „ gens ainsi disposés osent vous chagriner par de faux avis? Il est bien plus „ naturel de croire que cet *Tussée* dont „ votre Majesté parle, a dit en courtisan ce qu'il a jugé pouvoit vous plaire: je voudrois sçavoir quel est cet „ *Tussée*, pour le citer en justice & le „ faire juger selon les Loix.

„ Vous avez raison, reprit l'Empereur, ce qu'il y a de principal dans un „ état, ce sont les hommes: dès qu'on „ est averti qu'ils souffrent, il faut se „ hâter de les secourir. Les soupçons en „ ces occasions sont hors de saison; ce „ *que je vous ai opposé m'est échappé mal-* „ *à-propos.*

Aussi-tôt l'ordre fut donné de secou-

rir aux dépens de l'Empereur les Provinces qui avoient souffert (*a*).

L'histoire de la Chine est remplie de semblables exemples.

Rien n'est donc moins philosophique que ces déclamations, ces épigrammes, par lesquelles on prétend prouver l'inutilité des réflexions & l'impuissance de la raison pour réprimer les vices & pour corriger les défauts des hommes.

On est d'abord étonné que dans la Nation la plus légere, & la plus inconstante, on croie l'homme inflexible dans ses sentiments & dans ses inclinations, invariable dans certaines idées & dans certaines opinions. Mais lorsqu'on réfléchit, on trouve qu'en effet l'extrême frivolité ôte presqu'entiérement à la raison sa force réprimante, & qu'elle rend en quelque sorte l'homme incorrigible, & opiniâtre jusqu'à l'inflexibilité dans ses petites fantaisies.

La raison n'est une force réprimante que parce qu'elle met sous les yeux de l'homme, les maux attachés au vice & au crime, parce qu'elle lui fait voir leur liaison nécessaire : pour découvrir cette

(*a*) Du Halde, *ibid.*

liaiſon, il faut réfléchir, il faut fixer ſon attention, & l'homme frivole ne peut ni réfléchir, ni fixer ſon attention qu'avec une peine extrême, il eſt donc très-difficile qu'il ſe corrige: il faudroit à l'homme frivole de grands motifs pour vaincre cette difficulté qu'il éprouve, lorſqu'il lui faut fixer ſon attention; & dans une Nation frivole, livrée au luxe, à l'amour des richeſſes, quel motif oblige l'homme frivole à réfléchir & à ſe corriger?

Dans une Nation livrée au luxe, aux plaiſirs, au deſir d'amaſſer des richeſſes, l'enfant réfléchit à peine, qu'on lui fait enviſager les richeſſes, les talents agréables, le crédit comme les ſources du bonheur. On ne s'occupe pendant ſa jeuneſſe qu'à graver ces principes dans ſon ame: on n'exerce ſon eſprit que ſur les moyens d'acquérir des richeſſes, du crédit, des talents agréables: lorſqu'il entre dans le monde, il y voit tout ſacrifié à ces objets, ils les voit obtenus par l'intrigue & par la cabale, ſouvent accordés au vice & à la perfidie, il n'y voit au moins extérieurement le vice & le crime funeſtes à aucun des hommes qui ont acquis du crédit ou des richeſſes, il ne ſoupçonne pas qu'il ſoit dans la route qui conduit au malheur: pour le lui faire concevoir,

il faudroit effacer toutes ses idées, les anéantir, le remettre dans l'état d'une ignorance absolue, & faire de son ame une table raze; peut-il se prêter de lui-même à cette opération qui lui paroît humiliante, inutile & même impossible?

Pour l'y déterminer, il faudroit qu'un grand malheur produit subitement par le vice le détrompât subitement sur l'idée qu'il s'est faite du bonheur: or dans une Nation corrompue par le luxe, le vice & le crime ne produisent point ces effets subitement.

On ne se corrige donc point dans une Nation où régnent le luxe, les richesses & la frivolité; mais les hommes n'y sont pas incorrigibles, s'ils sont capables de raisonner; puisque, comme nous l'avons dit, on peut leur faire voir que le vice n'a rendu personne véritablement heureux, & qu'il conduit infailliblement au malheur.

Ceux qui prétendent qu'on ne se corrige point, n'ont-ils jamais réprimé les saillies de leur humeur, étouffé un ressentiment, dévoré un chagrin en présence d'un Supérieur, à la vue d'un Protecteur? Comment donc se croient-il incorrigibles? & ne les verrions-nous pas se corriger & pratiquer les vertus socia-

les, si le Supérieur, si le Protecteur dont ils attendent leur bonneur, n'accordoit en effet ses faveurs qu'à la vertu? oui la puissance Souveraine d'un Monarque peut faire rentrer dans le chemin de la vertu tous ceux qui s'en écartent.

Ce que la crainte d'un Supérieur redoutable, d'un Protecteur puissant, ou d'un Souverain fait sur l'inférieur, sur le protégé, sur le sujet, la raison peut le faire sur tout homme qui réfléchit. Quelque puissance qu'il ait, lorsque toutefois il ne s'agit pas de satisfaire un besoin primitif ou un besoin physique qui naît d'une habitude invétérée, ou enfin lorsque l'homme n'est pas dans l'accès d'une passion violente (l'homme dans tous ces cas est indocile à la raison) son état est plus terrible que la mort, il craint moins de mourir que de rester dans l'état où il est, il voit le péril qu'on lui montre, il approuve ce qu'on lui dit, & il fait le contraire, parce que le mal qu'il éprouve est supérieur au mal qu'il prévoit. Mais cet état n'est pas l'état naturel de l'homme, & il est peu durable, l'homme rendu à lui-même peut prendre des précautions pour le prévenir. En un mot la pratique des vertus sociales étant l'état naturel de l'homme, il est toujours possible de l'y ramener.

SECTION SIXIEME.

Des différentes especes de sociétés que forment les hommes, de leurs Loix, & de l'obéissance que l'on doit à ces Loix.

Quand l'homme sortiroit des mains de la Nature, comme la Fable nous représente les Géants sortants du sein de la terre, avèc des forces prodigieuses, & avec des armes rédoutables; il seroit cependant encore un être foible & malheureux, s'il étoit isolé sur la terre, s'il avoit à combattre seul les animaux réunis, les éléments, les maladies, & les infirmités; ainsi, quelle que soit l'origine de l'homme, dans quelqu'état qu'il ait commencé à exister, il a eu besoin de s'unir aux autres hommes, & il est déterminé par son organisation à les rechercher & à s'unir à eux.

Le besoin de se nourrir essentiel à l'homme, est facile à satisfaire dans quelque lieu qu'il se trouve sur la terre; ainsi ce besoin ne doit causer aucune haine entrès les hommes que leur foiblesse a réunis.

Le besoin de se reproduire qui lui est

commun avec tous les animaux, forme entre les deux ſexes une union eſſentiellement différente de celle de tous les animaux, il développe des ſentiments d'amour, de complaiſance, de tendreſſe, qui rendent l'homme & la femme capables de ſe dévouer au bonheur l'un de l'autre, lors même qu'ils n'éprouvent point le beſoin qui réunit les deux ſexes. Le deſir de ſe reproduire, forme donc entre les deux moitiés du genre humain, un attachement tendre, conſtant, & à l'épreuve des cauſes qui produiſent le dégoût, les caprices, l'indifférence & la déſunion parmi des êtres qui ne ſont unis que par des beſoins purement phyſiques, ou qui n'ont pour objet que leur propre bonheur, ſans égard pour le bonheur des autres.

Les Loix que la Nature a établies pour la reproduction de l'homme, ſa foibleſſe & la longueur de ſon enfance, le ſoin des peres & des meres pour ſon éducation, lient les peres & les enfants par l'habitude de la tendreſſe & de la reconnoiſſance qui rendent les plaiſirs & les malheurs communs à toute la famille. Ainſi à meſure que les hommes ſe multiplient, la ſphere de la tendreſſe & de l'attachement, ſi je peux parler ainſi,

s'étend, ſon activité augmente, & forme de toute la famille, une aſſemblée d'hommes dont l'exiſtence devient précieuſe à ceux qui la compoſent.

Par ſa conſtitution organique, l'homme ſouffre, ou reſſent du plaiſir lorſqu'il voit un autre homme heureux ou ſouffrant. L'homme reçoit donc de la Nature une ſenſibilité qui le porte vers tous les hommes, qui l'unit à eux, qui l'aſſocie, pour ainſi dire, à leur bonheur & à leur malheur, indépendamment de l'éducation & de la réflexion. Il y a donc une parenté naturelle entre tous les hommes, & la ſenſibilité organique ſuffit pour produire entr'eux un attachement ſemblable à celui que produiſent la naiſſance & l'éducation entre les enfants d'un même pere.

Lorſque les hommes ſe rapprochant ceſſent de mener une vie errante, & ſe fixent, le loiſir dont ils jouïſſent, leur rend la compagnie des autres hommes agréable, utile, & même néceſſaire: ils y trouvent des ſecours contre les périls, du ſoulagement pour leurs maux, de la conſolation dans les afflictions: les infirmités mêmes de la condition humaine, concourent avec le ſentiment de l'humanité pour unir les hommes par un ſentiment

timent d'intérêt réciproque, qui se joint à l'humanité pour lui aider à triompher des répugnances de la pareſſe & de la délicateſſe, dans le ſoulagement des infirmes, qui peut devenir le ſupplément de la compaſſion & de la bienfaiſance naturelle, tenir tous les hommes unis, & les engager à ſe ſecourir, malgré le déſagrément que leurs infirmités & leurs foibleſſes peuvent cauſer dans leur aſſociation.

Le ſecours que reçoit un malheureux fait naître dans ſon cœur un ſentiment de reconnoiſſance qui lui rend la vie de ſon bienfaiteur précieuſe, & qui augmente la bienveillance du bienfaiteur.

Le ſervice qu'un homme rend à un malheureux, n'inſpire pas ſeulement de la reconnoiſſance au malheureux, il la fait naître dans le cœur de tous ceux qui connoiſſent ſon bienfait, il leur devient cher, ils s'empreſſent de lui témoigner leur attachement, leur eſtime, leur zele.

Le zele, l'eſtime, l'attachement du public, produiſent dans l'homme bienfaiſant un ſpectacle flatteur & touchant, qui fait naître dans ſon cœur le deſir d'être utile à tous les hommes. La bienfaiſance naturelle & l'humanité qui ne paroiſſent deſtinées qu'à empêcher l'homme de

nuire, deviennent des ſources de bonheur, & des principes de généroſité. L'homme eſt bienfaiſant par amour pour les autres, par goût pour la bienfaiſance, & par intérêt perſonnel; il eſt capable de faire des ſacrifices au bonheur de ſes ſemblables.

A tous ces motifs, la Nature ajoute le ſentiment de l'amitié plus tendre, plus vif & plus puiſſant que toutes les autres inclinations naturelles. Par lui, la Nature donne à chaque homme une conſolation, un ſecours, un bonheur toujours préſent, un aſſocié qui n'a pour objet que le bonheur de ſon aſſocié; & qui lorſqu'il faut le procurer, n'eſt jamais effrayé par les périls, ou rebuté par les difficultés.

La Nature ne s'eſt pas contentée de donner à l'homme, tous ces ſentiments, toutes ces inclinations, comme autant de maîtres, de moniteurs & de guides. Elle a mis dans ſon cœur des témoins, des juges, des rémunérateurs plus équitables & plus généreux que les hommes; la raiſon & la conſcience, qui rempliſſent l'ame de l'homme bienfaiſant, de ſatisfaction & de plaiſir, lorſqu'il eſt ignoré ou même condamné, mais des juges inexorables qui le condamnent & qui le pu-

niſſent, s'il eſt mal-faiſant, & lors même que les hommes lui déguiſent ſont injuſtice.

Le malheur rendu par les Loix de la Nature, inſéparable de toutes les actions qui nuiſent au bonheur des autres vient au ſecours de la raiſon & de la conſcience, & ſemble être toujours en vigie pour repouſſer vers le bonheur général tous ceux qui ne cherchent que leur bonheur particulier. Enfin, ſi l'homme réſiſte à tous ces motifs, la Nature lui montre une puiſſance immenſe qui promet les plus magnifiques récompenſes à la bienfaiſance & à la vertu, qui punit par les châtiments les plus rigoureux, l'injuſtice & l'inhumanité.

C'eſt l'auteur de la Nature qui eſt le principe & la cauſe de toutes les inclinations ſociales de l'homme, de toutes ſes facultés, de tous ſes beſoins: c'eſt lui qui a mis dans tous les événements, l'ordre qui y régne conſtamment. Rien ne peut le changer, ainſi les hommes, non-ſeulement pour obéir à l'Etre-ſuprême, mais encore pour être heureux ſur la terre, doivent former entr'eux une ſociété qui a pour Loix les vertus ſociales que nous avons trouvées dans le cœur de l'homme; ils doivent compoſer une famille.

La multiplication des hommes ne leur permet pas d'habiter dans les mêmes lieux, dans les mêmes contrées, ils ſont obligés de ſe partager, & de former des corps ſéparés, à qui la nature du climat qu'ils habitent, & les différentes circonſtances, font prendre des mœurs & des idées particulieres, des moyens différents de ſe nourrir, & d'arriver au bonheur.

Cette diſtribution des hommes en différents corps, ne change point l'eſſence de l'homme. Les relations eſſentielles que la Nature a miſes entre un homme & un autre homme ſubſiſtent, dans quelque contrée qu'ils habitent. Ainſi, il y a eſſentiellement une ſociété générale & univerſelle, qui embraſſe tous les hommes, & des ſociétés particulieres, dont les membres ſans ſe détacher de la grande ſociété, ont cependant des Loix particulieres, qui ne peuvent être que des applications différentes des Loix de la ſociété générale.

C'eſt dans la connoiſſance de ces Loix, que la morale & la Politique doivent chercher les moyens de gouverner les hommes & de les rendre heureux: le développement que nous avons fait des beſoins, des inclinations & des facultés de l'homme, les effets que nous avons vûs attachés au bon uſage ou à l'abus que

l'homme en fait, contiennent ces Loix; mais la connoiſſance m'en paroît ſi néceſſaire que je n'ai pas regardé comme une répétition inutile de les rapprocher, & d'en faire en quelque ſorte des aphoriſmes de Droit naturel & de Droit des gens, de Morale civile & de politique générale, dans leſquels on pût voir le précis du ſyſtême de la Nature par rapport à la ſociété que les hommes doivent former & par rapport au bonheur auquel ils doivent aſpirer: j'examinerai enſuite quelle eſpece d'obéiſſance l'homme doit à ces Loix.



CHAPITRE I.

De la société universelle, ou de la société que forment tous les hommes, & des Loix de cette société.

1°. Les besoins, les inclinations de l'homme, le rapport de son bonheur avec les phénomenes de la Nature, le conduisent à la connoissance d'une intelligence suprême qui a créé le monde & l'homme, qui a donné des Loix à la Nature, & prescrit des regles à l'homme; qui veut en être honorée, & à laquelle l'homme doit un culte.

Que cet objet soit ou ne soit pas le premier dans l'ordre du développement des inclinations & des qualité sociables de l'homme, considéré dans un état de pure nature, il en est certainement sa fin; il est donc non-seulement le plus important, mais encore le premier des principes du Droit naturel pour l'homme qui a réfléchi, & aucun homme ne peut ignorer invinciblement que cette intelligence existe, & qu'il lui doit un culte.

2°. La distance des lieux, la différence

des climats, ne changent ni l'organiſation de l'homme, ni ſon eſſence : par-tout il a les mêmes beſoins & les mêmes inclinations naturelles ; tous les principes de bienfaiſance & d'humanité qui naiſſent de l'organiſation de l'homme, & du fond de ſon ame, ſubſiſtent donc entre tous les hommes, quelque climat qu'ils habitent, & ſous quelque gouvernement qu'ils vivent. Ainſi par-tout où deux hommes ſe rencontrent, ils ſont dans un état de paix & de ſociété : avant qu'ils aient fait aucune convention, il ſont unis, alliés & freres.

3°. Les principes de Sociabilité que nous avons expoſés, ſont des regles qui doivent diriger la conduite de l'homme ; elles lui ſont preſcrites par l'intelligence créatrice, & il ne peut s'en écarter ſans devenir malheureux : puis donc que ces principes exiſtent dans tous les hommes & dans tous les tems, ils ſont des Loix immuables & perpétuelles de la ſociété générale que tous les hommes doivent former ſur la terre.

4°. La réunion de ces principes forme le droit naturel.

5°. Par ce que nous avons dit ſur l'humanité, ſur la bienfaiſance & ſur l'amitié naturelle, l'homme ſouffre lorſqu'il voit

souffrir un autre homme, il éprouve du plaisir lorsqu'il le voit heureux, il desire de communiquer le bonheur dont il jouit lui-même; ainsi de Droit naturel, un homme doit lorsqu'il le peut, contribuer au bonheur des autres, de quelque Nation, de quelque Pays, de quelque condition qu'il soit.

6°. Les hommes ont un desir naturel de l'amitié de leurs semblables, & par l'institution de la Nature, il ne peut faire naître ces sentiments que par des actes d'humanité, de justice & de bienfaisance: ainsi par le Droit naturel, il ne suffit pas que l'homme ne fasse point de mal, il faut qu'il soit utile aux autres, que sa justice & sa bienfaisance soient actives.

7°. Puisque l'estime & l'amitié contribuent au bonheur de l'homme, & que dans l'institution de la Nature, la bienfaisance active fait naître ces sentiments, ont doit de Droit naturel, de l'estime & de l'amitié à tous les hommes justes & bienfaisants.

8°. L'omme craint naturellement la haine & le mépris des autres hommes; par l'institution de la Nature, l'injustice, la méchanceté, font naître ces sentiments, & ils sont destinés à réprimer l'homme inhumain, injuste & méchant: c'est donc

manquer à une obligation naturelle que de ne pas témoigner du mépris, de la haine & de l'indignation à l'injuste, au méchant, à l'homme dur & insensible: c'est violer le Droit naturel que de témoigner à cet homme, du respect, de l'estime & de l'amitié: car puisque la Nature a déposé dans notre cœur la haine & le mépris comme une force destinée à réprimer les méchants, l'homme qui cache ces sentiments, qui les étouffe par crainte, est un lâche qui abandonne son poste, il trahit la Nature & la société générale.

9°. Par l'institution de la Nature, le malheur d'un homme n'est point nécessaire à l'existence d'un autre homme, l'homme ne peut même voir souffrir son semblable sans ressentir de la douleur; on viole donc le Droit naturel en ne soulageant pas un malheureux, & en faisant servir le malheur des autres à son plaisir.

La traite des Negres qui n'a pour objet que de procurer à l'Europe des productions de luxe, & qui entretient dans le sein de l'Afrique la guerre & la désolation, est donc une transgression horrible du Droit naturel, laquelle par une suite des Loix de la Nature, ne peut manquer de devenir funeste à l'Europe.

Le Négociant insatiable ; le Colon avide, en arrachant les Negres à leur patrie, en les poliçant, en leur apprenant les arts, travaille à former dans l'Amérique une puissance qui sera peut-être formidable un jour aux Nations commerçantes de l'Europe : peut-être verra-t-on un jour les Negres & les Américains élever un état puissant dans le nouveau Monde, & les Européens dépouillés de leur puissance dans ces contrées, conserver leurs goûts pour les productions de ces climats, & ne pouvant se réduire à la simplicité de la Nature, se faire la guerre pour se procurer de l'argent avec lequel ils acheteront le sucre, l'indigo, le café, &c.

10°. Par l'institution de la Nature tous les hommes ressentent les maux de leurs semblables : un homme qui fait du mal à un autre homme, en fait à tous ceux qui le voient, à tous ceux qui le savent : ainsi le Droit naturel oblige à défendre, à secourir, à protéger le foible contre le fort, la douleur que nous cause la vue du foible opprimé, est un ordre que la Nature nous donne pour courir à son secours.

11°. Puisque l'homme n'agit que pour être heureux, & que le malheur de son semblable n'est pas naturellement nécessaire

à ſon bonheur, un homme en ſe défendant ne doit jamais aller au de-là de ce qui eſt indiſpenſable pour réprimer l'aggreſſeur & pour le contenir, la clémence eſt donc une obligation naturelle.

12°. Puiſque l'homme n'agit que pour être heureux, & que la Nature ne le fait point naître ennemi de ſes ſemblables, c'eſt un devoir d'attribuer le mal qu'il fait, à quelqu'erreur, & non pas au deſir de nuire: l'indulgence eſt donc encore une obligation naturelle, & une juſtice, auſſi bien que le pardon des offenſes.

13°. Par l'inſtitution de la Nature, l'homme ne ſent de l'eſtime & du reſpect que pour la bienfaiſance généreuſe, pour les talents conſacrés au bonheur général, pour les grandes qualités utiles: l'homme qui prétend au reſpect, & qui exige des hommages comme puiſſant, ou comme deſcendant d'hommes puiſſants, viole donc le Droit naturel, auſſi bien que ceux qui le reſpectent & qui lui rendent des hommages.

En effet, la Nature a confié à l'homme, le reſpect & les hommages pour récompenſer la vertu, & pour encourager la bienfaiſance: c'eſt un bien dont elle le fait dépoſitaire & dont elle lui confie

la diſtribution pour le bonheur général de l'humanité : en gratifier la puiſſance qui n'eſt que terrible & dangereuſe, ou la naiſſance & la dignité ſans bienfaiſance & ſans vertu, c'eſt encourager l'audacieux & l'oppreſſeur, c'eſt ſe déclarer le fauteur de l'orgueil qui rend l'homme inſenſible & inhumain, c'eſt empêcher que les hommes ne conſacrent leurs talents au bonheur général.

14°. Il paroît que la Nature fait naître les hommes avec les mêmes diſpoſitions, les mêmes talents, les mêmes inclinations, & par conſéquent dans un état de parfaite égalité. Quand il ſeroit vrai qu'elle met des différences dans leurs talents & dans leurs facultés, l'homme le plus rare & le plus diſtingué ne peut ſavoir ſi les autres hommes n'ont pas reçu des talents ſupérieurs à ceux qu'il a reçus, s'ils n'euſſent pas été ce qu'il eſt & peut-être ſupérieurs à lui ; s'ils avoient été dans les circonſtances dans leſquelles il s'eſt trouvé : la ſupériorité de talents, de lumieres, de forces, ne doit donc point affoiblir le ſentiment de l'égalité naturelle entre les hommes, aucun n'eſt en droit de ſe croire naturellement ſupérieur à un autre homme.

Le vaniteux qui ſe complaît dans les

choses qui ne le rendent ni meilleur, ni plus estimable, & qui méprise ceux qui en sont privés, le superbe qui se glorifie de ses avantages ou de ses qualités, qui s'éléve insolemment au-dessus des autres, l'arrogant qui vante & qui s'exagere ses talents & ses droits, violent le Droit naturel.

Ainsi l'humilité, ou cette disposition d'esprit & de caractere qui fait que l'homme s'estime toujours moins qu'il ne vaut, & qui suppose dans les autres, des qualités qui auroient pu les rendre supérieurs à lui; la modestie, ou cette disposition d'esprit & de cœur qui fait que l'homme ne se prévaut jamais de ce qu'il reconnoît d'estimable en lui, qui s'efforce bien plus d'être utile que d'attirer l'attention, de mériter l'estime que d'obtenir des éloges, sont des obligations prescrites par le Droit naturel.

15°. L'homme vain n'aspire qu'à devenir l'objet de l'attention des autres; le superbe ne desire que d'exciter l'admiration & la crainte; l'arrogant ne s'occupe que de ses prétentions; la bienfaisance & l'amitié ne sont point les motifs qui font agir ces hommes, ils sont ennemis du bien qui n'est pas favorable à leurs desirs; ils sont dans la disposition de faire le mal

qui les flatte, parce qu'ils n'ont point placé leur bonheur dans la satisfaction intérieure que produisent la bienfaisance & l'amitié, mais dans les louanges, dans les applaudissemens, dans les marques extérieures de respect qu'on leur rend.

Cependant dans l'institution de la Nature, on ne doit le respect, l'estime & l'attachement qu'à la bienfaisance, à la vertu : ainsi par le droit naturel, on doit refuser à l'homme vain, orgueilleux, suffisant, des témoignages de considération, de respect, d'estime, que la société civile ne prescrit pas. Il faut, pour ainsi dire, distinguer le citoyen de l'orgueilleux, refuser à l'orgueil toutes ses prétentions, & n'accorder que ce que l'on doit au citoyen; il faut qu'il sente que c'est à l'humanité qu'on accorde les égards qu'on lui marque, ou à quelque bonne qualité qu'il a, & non pas à l'excellence chimérique qu'il révere dans sa personne.

Ainsi, lorsque Xerxès eut résolu de faire la conquête de la Grece, il envoya des Ambassadeurs à Sparte, pour demander de la terre & de l'eau, qui étoient les signes de la soumission. Les Lacédémoniens jetterent une partie des Ambassadeurs dans des gouffres, & l'autre dans des puits, leur disant qu'ils pouvoient empor-

ter à Xerxès de la terre & de l'eau. Ce Monarque, sous prétexte de venger l'outrage fait à ses Ambassadeurs, fit des préparatifs de guerre qui menaçoient toute la Grece. Les Lacédémoniens, à la vue des maux que cette guerre alloit causer à la Grece, envoyerent des Ambassadeurs qui s'offrirent de mourir pour réparer l'injure faite à Xerxès dans la personne de ses Ambassadeurs. Lorsque ces Lacédémoniens furent arrivés & présentés au Roi de Perse, on ne put jamais les engager à l'adorer, ils répondirent qu'ils n'étoient pas venus pour cela, mais pour mourir (*a*).

16°. Cette espece de fierté n'a rien de dur & d'orgueilleux, elle s'allie avec la bienfaisance, avec l'humanité; ainsi, lorsque Ptolomée, obligé de sortir d'Alexandrie, alloit à Rome implorer le secours du Sénat contre ses sujets, & qu'il aborda à Rhodes où étoit Caton d'Utique, il envoya chez lui, „ ne doutant pas que, „ dès que Caton sauroit son arrivée, il „ ne vînt le visiter; mais Caton répon- „ dit à l'envoyé que Ptolomée vînt le

(*a*) Herodot. *l.* 7. Plutar. dits not. des Lacédémoniens.

„ trouver s'il avoit affaire à lui, ce qu'il „ fit.

„ Quand il entra, Caton n'alla point „ au-devant de lui, il ne daigna pas mê- „ me se lever de son siege; mais après „ l'avoir salué sans façon, comme un „ simple particulier, il lui dit de s'asseoir. „ Cette réception si seche, déconcerta un „ peu le Roi, qui fut fort étonné, de „ trouver avec des dehors si simples, si „ populaires & si chétifs, des manieres si „ fieres & hautaines. Mais, quand il eut „ commencé à lui parler de ses affaires, „ il entendit de lui, des discours d'une „ sagesse profonde, & tous pleins de fran- „ chise & de liberté : car Caton blâma „ fort ce qu'il faisoit, & lui remontra „ quelle grande félicité & quelle vie royale „ il abandonnoit, pour aller se livrer à „ une dure servitude, à des travaux in- „ finis, à toute la corruption & à toute „ l'avarice des puissants de Rome, que „ l'Egypte même, quand elle seroit con- „ vertie en or, pourroit à peine rassa- „ sier. Il lui conseilla donc de s'en retour- „ ner & de se raccommoder avec ses su- „ jets, il lui offrit même de l'accompagner „ pour ménager cet accommodement. Pto- „ lomée crut entendre, non l'avis d'un

„ homme

» homme sage, mais l'oracle d'un Dieu (a).

17°. Les besoins, les penchants, les inclinations que l'homme reçoit de la Nature, étant des regles & des loix, qui doivent le conduire; tout homme qui se met librement dans un état où il ne peut plus obéir aux Loix, viole le droit naturel : ainsi l'intempérance est un crime.

18°. Tous les principes de droit naturel que nous venons d'exposer, sont des sentimens, des inclinations, des penchants qui agissent & qui se développent dans l'homme, par l'expérience même seule. Il n'est pas d'homme qui en réfléchissant ne puisse connoître la nécessité de suivre ces regles; le desir du bonheur & la crainte du mal, déterminent l'homme à porter ses réflexions sur tous ces objets; il ne peut donc y avoir d'ignorance invincible de la loi naturelle.

Les principes que nous venons d'exposer sont donc le vrai code de la Nature, & Hobbes reconnoît lui même que ce sont autant de Loix naturelles.

Ces principes sont des Loix naturelles selon cet Auteur, parce qu'ils sont le seul moyen de vivre en paix, & que la paix

(a) Plutar., vie de Caton d'Utique.

eſt l'état auquel l'homme doit tendre : il regarde ces Loix comme des barrieres que la prudence oppoſe à la méchanceté, & non comme des ordres que la Nature nous donne d'être utiles aux autres hommes : comme des précautions contre le mal, & non comme des ſources de bonheur ; ainſi, jamais ſon cœur n'avoit éprouvé le plaiſir que cauſe la bienfaiſance, la reconnoiſſance & l'amitié.



CHAPITRE II.

Des sociétés particulieres, & de leurs Loix essentielles.

UNE partie de la surface de la terre est couverte par les eaux qui forment les mers, des lacs, des fleuves, des rivieres, & qui partagent la terre en une infinité de divisions plus ou moins étendues.

La portion du globe terrestre qui n'est point sous les eaux, contient des montagnes, des vallons, des plaines, des côteaux, dont les productions & la fécondité varient à l'infini. Presque par-tout, on rencontre des terreins stériles plus ou moins étendus. Les hommes, en se multipliant, ont donc été forcés de se partager & de former des corps distingués & séparés : la différence des alimens & des contrées dans lesquelles les hommes se sont dispersés, a mis beaucoup de variété dans leurs ressources, pour satisfaire leurs besoins primitifs, & par conséquent beaucoup de diversité dans leurs mœurs, dans leurs caracteres, & dans leurs idées.

Dans la haute Asie où le terrein prodigieusement élevé, se trouve trop froid

pour que les grains & les fruits y mûrissent, & pour que les arbres y croissent ; la Nature ne produit que des pâturages, souvent entre-coupés par des étangs, par des lacs, par des cantons stériles ; les hommes qui s'y sont retirés, sont naturellement devenus pasteurs & errants ; ils ont peu de loisir, ils n'ont pas eu besoin de beaucoup d'amusemens, ils n'ont point inventé d'arts agréables, ils n'ont point exercé leur raison sur des objets de spéculation.

Il en a été de même à peu près des Germains, des Gaulois dans leurs forêts, des Arabes dans leurs plaines, tantôt stériles, & tantôt abondantes, & presque toujours coupées par des plages sablonneuneuses, ils ont été pasteurs & errans, comme les Tartares de la haute Asie : mais ayant plus de ressources pour se nourrir, placés sous un climat moins rigoureux, les Germains & les Gaulois ont eu plus de loisir, plus de besoin de s'éclairer ; leurs facultés intellectuelles ont dû se developper chez eux beaucoup plus que chez les Tartares, & plus encore chez les Arabes, que chez les Gaulois & chez les Germains.

La diversité des climats fait sur nos organes & sur nos facultés, les mêmes ef-

fets que produit ſur tous les êtres ſenſibles, la différence des ſaiſons & du ſpectacle que nous offrent le ciel & la terre.

Au midi de l'Aſie & de l'Europe, en Egypte & dans l'Inde, où la Nature produit abondamment des grains, des fruits, les hommes ſont devenus cultivateurs, & ſédentaires: mais ces contrées ſi favoriſées de la Nature, le lion, le léopard, le rhinocéros, le bufle, l'éléphant, une prodigieuſe quantité d'animaux pâturans ſemblent les diſputer à l'homme. Il a donc fallu que dans chacune de ces contrées les hommes fuſſent cultivateurs & armés.

Tous les hommes ne naiſſent point avec des diſpoſitions égales pour cultiver la terre, pour conduire les troupeaux, pour donner la chaſſe aux animaux terribles; & quand ils naîtroient tous avec des forces égales, il auroit encore fallu former des claſſes différentes pour cultiver la terre, pour défendre les moiſſons contre les bêtes fauves, & les troupeaux contre les animaux carnaciers: à meſure que les beſoins ont varié, ou ſe ſont multipliés, ces claſſes ont changé, ou ſe ſont multipliées.

Il a fallu néceſſairement quelque puiſſance qui aſſignât à chacun ſa claſſe, & à chaque claſſe ſes fonctions.

Par la loi établie pour la réproduction & pour la multiplication des hommes, cette puiſſance a réſidé naturellement dans le chef de famille: ce pere, ce chef de famille a exercé un empire abſolu, qui n'avoit pour objet que le bonheur de la famille. Voilà la premiere ſouveraineté, & le modele ſur lequel ſe ſont formées naturellement toutes les ſociétés particulieres. Les gouvernemens ſont communément monarchiques dans leur origine. Après la mort du pere de famille ce fut le fils aîné qui gouverna comme plus éclairé, plus inſtruit, comme celui que le pere avoit fait dépoſitaire de ſes deſſeins, de ſes volontés, de ſes lumieres. Au défaut du fils aîné, on choiſit le meilleur, le plus éclairé & le plus vertueux: on ne ſoupçonna pas qu'il pût abuſer de ſon autorité, on ne ſongea pas à preſcrire des bornes à ſa puiſſance, ou à lui impoſer des conditions: on ne voyoit point dans ces tems quel beſoin le chef de la république pouvoit avoir de faire du mal: quel mal pouvoit-on craindre, d'un pere qui trouvoit ſon bonheur dans les ſoins qu'il donnoit à ſa famille?

Lorſque les Souverains s'écarterent des vertus du pere de famille, on crut que c'étoit par erreur, ou par ignorance: on

ſe contenta de les rappeller aux ſoins que le pere de famille doit donner au gouvernement de ſes enfans.

Le gouvernement Monarchique eſt ſi beau, ſi conforme à la Nature, ſi propre à faire régner la paix & le bonheur, que les Nations éclairées, vertueuſes & ſenſibles aux charmes de la tendreſſe, ne crurent pas devoir changer cette conſtitution pour quelques égaremens du Souverain, & c'eſt ce qui a rendu le pouvoir abſolu des Rois & des Souverains ſi durable en Egypte, dans l'Inde, à la Chine.

Chez les Nations dont la vie fut agitée, la nourriture peu abondante, le repos & le loiſir rare, le ſentiment de la tendreſſe & de la bienfaiſance ſe développa moins, on eut pour le Souverain moins d'attachement ; ſon autorité ne fut pas abſolue, il ne fut qu'un chef comme chez les Sauvages de l'Amérique, chez les Germains & chez les Gaulois.

Enfin dans les lieux où l'abus de la puiſſance devint exceſſif & intolérable, elle fut modifiée, ou abſolument éteinte comme dans la Grece, & la puiſſance Souveraine fut exercée, tantôt par la ſociété même, & tantôt par des Magiſtrats à l'autorité deſquels on donna des bornes, des ſurveillans, des cenſeurs.

Ainſi les ſociétés particulieres ont pris une infinité de formes différentes ; mais elles ont toutes des Loix eſſentielles qui ſont les mêmes. Par-tout la puiſſance Souveraine a les mêmes droits & les mêmes obligations, par-tout les ſujets ou les Citoyens ont les mêmes devoirs & les mêmes avantages eſſentiels.

1°. Les hommes renfermés dans ces diviſions n'ont point changé de Nature, tous ont les principes de Sociabilité, & leur réunion les développe ſucceſſivement.

Tous ces principes de Sociabilités tendent à conſerver la paix & à conſacrer les forces, les talens, l'induſtrie de chaque particulier au bonheur général, c'eſt vers cet objet, c'eſt à cette fin que conduiſent tous les beſoins de l'homme, toutes les inclinations, tous les penchants qu'il a reçus de la Nature ; ces beſoins, ces penchants, ces inclinations ſont des Loix dans tous les lieux, dans tous les pays, ſous tous les climats, puiſque l'homme les porte par-tout : c'eſt donc une obligation naturelle à chaque membre de la ſociété que de travailler pour le bonheur général, & c'eſt une violation de la Loi naturelle que de ſéparer ſon intérêt perſonnel de l'intérêt général de la ſociété dont on eſt membre.

2°. Le bonheur général eſt l'effet du concours de tous les membres de la ſociété. Il faut donc que dans chaque ſociété particuliere il y ait une autorité qui dirige les forces, les talens, l'induſtrie des particuliers vers cet objet, qui régle les contributions & la nature des contributions que chaque membre doit payer pour procurer le bonheur général; & comme c'eſt pour chaque membre une obligation naturelle que de contribuer au bonheur général, c'eſt auſſi une obligation naturelle que d'obéir à cette puiſſance, on ne peut lui être rebelle, ou éluder ſes ordres ſans violer la Loi naturelle; les ordres de la puiſſance civile obligent en conſcience.

3°. Cette puiſſance violeroit également la Loi naturelle, ſi elle ne faiſoit ſervir les forces, l'induſtrie, les talens des membres de la ſociété, qu'à ſon propre bonheur, ou ſi elle négligeoit d'appliquer ces forces & cette induſtrie, de la maniere la plus propre à procurer le bonheur général de la ſociété.

4°. Quelle que ſoit l'origine d'un état, ou d'une ſociété, la puiſſance qui dirige les actions du Citoyen vers le bonheur général eſt eſſentiellement une puiſſance Souveraine, puiſqu'elle réunit & fait agir à ſon gré les forces de tous les membres

de la ſociété. Il eſt même impoſſible que la ſociété ſubſiſte, ſi cette puiſſance n'eſt pas Souveraine.

5°. Par ce que nous avons dit ſur la Nature de l'homme, ſur ſes beſoins, ſur ſes penchants qui le portent à procurer le bonheur général de la ſociété dont il eſt Citoyen, par ce que nous avons dit ſur l'origine & ſur la Nature des ſociétés, il eſt clair que toutes les eſpeces de gouvernemens peuvent ètre légitimes, & que toutes ſont bonnes, lorſque les hommes ſont dociles aux inſpirations de la Nature, parce qu'alors ils emploient toutes leurs forces en faveur du bien général; mais elles ſont toutes mauvaiſes & funeſtes au bonheur des hommes lorſqu'ils ſortent de la route que la Nature leur a preſcrite pour arriver au bonheur; les mêmes cauſes qui font que le Deſpote & le Monarque ſont les fléaux de la ſociété, rendent l'Archonte, le Conſul, le Dictateur, le Sénateur, le Magiſtrat, le ſimple Citoyen, dur, avide, impitoyable, tyrannique. Dans quels états vit-on plus de maux que dans les Républiques de la Grece, de Rome & de Carthage?

6°. Une ſociété ne ſera donc heureuſe qu'autant que le Souverain & tous les membres ſe renfermeront dans les bor-

nes que la Nature prefcrit à leurs befoins, & qu'ils obéiront aux penchants & aux inclinations qu'elle leur donne.

7°. L'éducation publique & domeftique doit tendre à développer tous les principes de Sociabilité qui font dans l'homme, & à y étouffer tous les defirs & tous les befoins qui écartent l'homme de la route que la Nature lui prefcrit pour arriver au bonheur.

8°. Quelque forme de gouvernement qu'on établiffe, ni la fociété, ni le Souverain, ni les Citoyens ne peuvent être heureux & puiffants, par d'autres moyens que par la pratique des vertus fociales : ainfi la vertu n'eft pas un reffort politique qui n'appartienne qu'à la République, ni l'honneur un motif particulier aux Monarchies : l'honneur qui n'exifte que dans les Monarchies, & qui ne fe trouve pas dans tout état policé, eft un faux honneur qui fait des courtifans & jamais des Citoyens (*a*).

(*a*) Je ne comprends pas bien ce que M. de Montefquieu entend par le mot d'honneur, lorfqu'il dit que ce reffort eft particulier à l'état Monarchique (Efprit des Loix *l.* 3. *c.* 7).

9°. Par l'inſtitution même de la ſociété, tous les Citoyens emploient leurs talents,

---

En effet, cet honneur eſt ou le deſir de ſe ſignaler par la ſoumiſſion aux Loix, & par des actions utiles au public, ou c'eſt ſeulement le deſir de plaire au Monarque.

Dans le premier ſens, ce n'eſt pas un faux honneur, mais ce n'eſt pas un reſſort qui ſoit particulier à la Monarchie.

Dans le ſecond ſens, il convient au Deſpotiſme comme à la Monarchie, & il n'a de bons effets pour le public qu'autant que le Monarque eſt vertueux, & qu'il aime le bien public: ce n'eſt que dans ce ſens que l'on peut dire, que l'honneur eſt un principe politique utile; c'eſt dans ce ſens qu'un Ancien a pris le nom d'honneur, lorſque, comme M. de Monteſquieu, il en a fait un reſſort politique de la Monarchie. „ Les dominations & „ principautés tyranniques, dit-il, ont „ un ſeul bien au lieu de pluſieurs maux, „ qui eſt l'honneur & la gloire; s'ils com„ mandent à de grands hommes, cela „ montre qu'ils ſont encore plus grands, „ & s'ils ne viſoient qu'à leur ſûreté au „ lieu de l'honnêteté, ils ne devroient

& leur induſtrie pour procurer le bonheur public, tous doivent donc être heureux & contens: chacun doit trouver dans la maſſe du bonheur commun tout ce qui eſt néceſſaire pour qu'il ſoit content de ſon exiſtence & de ſon ſort.

10°. Nous avons fait voir que l'eſtime contribue au bonheur des hommes, & qu'ils ſont malheureux par le mépris; que l'on doit témoigner de l'eſtime à l'homme utile, marquer du mépris ou de l'indignation à l'homme nuiſible ou inutile. C'eſt donc une injuſtice & une inhumanité dans l'homme d'un ordre ſupérieur que

---

„ ſeulement chercher qu'à commander à „ pluſieurs monſtres, pluſieurs bœufs & „ pluſieurs chevaux, non pas à pluſieurs „ hommes. *Plutar. banquet des ſept Sa-* „ *ges.*

L'honneur n'étoit chez les Romains que l'eſtime, la réputation, & la gloire qui s'acquiert par la vertu; c'étoit pour cela qu'ils avoient placé le Temple de l'Honneur après celui de la Vertu; enſorte qu'on ne pouvoit entrer dans le Temple du Dieu *Honneur* qu'après avoir paſſé par le Temple de la Vertu. *Gyraldi, hiſt. Deorum. Syntagma I.*

de méprifer le Citoyen d'un ordre inférieur qui fe rend utile dans la place qu'il occupe, c'eft dans tous les Citoyens une baffeffe que de refpecter le vice de quelque décoration qu'il foit revêtu.

11°. Le mépris ne rend pas feulement l'homme malheureux, il l'irrite, il le fouleve. Ce n'eft donc pas feulement une injuftice, une inhumanité dans l'homme en place que de commander avec mépris, que de traiter avec dureté & avec une fierté infultante le Citoyen qui lui eft fubordonné : c'eft encore un crime contre l'Etat, puifqu'on lui rend odieufe une autorité qu'on doit lui rendre aimable ; parce qu'elle ne peut fubfifter qu'autant que les Citoyens l'aiment.

La Phénicie étoit foumife & fidelle au Roi de Perfe, il en avoit tiré de grands fecours d'argent, de vaiffeaux & de foldats : les Satrapes & les Officiers de guerre qui réfidoient à Sidon, en expofant les volontés du Roi, employoient des termes de mépris & des paroles outrageantes : le peuple s'irrite, forme le deffein de fecouer le joug des Perfes ; il communique fa haine & fa réfolution à toute la Phénicie. Tout s'arme contre le Roi de Perfe, on détruit fes Jardins, on punit de mort les Satrapes & les Officiers info-

lents : le Roi de Perse attaque Sidon avec toutes ses forces & avec toutes celles de ses alliés, ses efforts sont long-tems inutiles, enfin il corrompt le Roi de Sidon, la prise de la Ville est inévitable : les Sidoniens ne pouvant résister, brûlent leurs vaisseaux, s'enferment dans leurs maisons avec leurs femmes & leurs enfants, y mettent le feu, & périssent au nombre de quarante mille. L'insolence des Satrapes réduisit ainsi en un tas de cendres & de pierres une Ville florissante qui avoit été si utile à la Perse.

Voilà l'effet naturel & infaillible de l'insolence des Administrateurs de la puissance Souveraine : la colere & la haine des peuples s'accroît insensiblement par le mépris, par l'orgueil, par la dureté des hommes chargés de l'administration ; & ce feu caché éclate au moment qu'on s'y attend le moins.

12°. L'égalité de bonheur peut exister avec la différence que la subordination met entre les hommes d'une même société ; car nous avons fait voir que l'homme n'est point naturellement envieux & jaloux, & que la nature attache le bonheur à la pratique des vertus sociales dans quelque état & dans quelque condition que l'homme soit.

13°. Le bonheur général étant l'objet essentiel de la société, il est contraire à l'équité naturelle, & c'est un principe destructif des vertus sociales que d'accorder des distinctions & des récompenses aux qualités & aux talents qui ne contribuent point à rendre les hommes estimables & utiles à la société, c'est dans l'autorité qui les accorde, une prévarication, & dans celui qui les sollicite & qui les obtient, un larcin.

14°. Par les Loix de la Nature, la société ne peut être puissante & heureuse, qu'autant que la puissance Souveraine sera dans toutes ses parties administrée de la maniere la plus avantageuse pour le bonheur général. C'est donc un crime que de se déterminer par d'autres vues que par celles du bien général, dans le choix des personnes que l'on éléve aux dignités, aux magistratures, ou à qui l'on confie des emplois. C'est manquer à un devoir essentiel que d'être chargé de nommer à quelque place que ce soit, & de ne pas la donner au plus digne.

15°. Tout devant tendre au bonheur général de la société, il ne devroit jamais y avoir de dignités sans fonction, ou s'il y en avoit, elles devroient se donner à l'homme qui s'est rendu utile.

16°.

16°. L'eſtime, l'amitié, la bienfaiſance des Citoyens, ſi néceſſaires pour le maintien & pour le bonheur de la ſociété ayant pour fondement l'égalité naturelle des hommes, toute diſtinction dans les rangs & dans les conditions, qui rompt cette égalité naturelle eſt contraire aux principes de la ſaine politique. Tels ſont peut-être dans les ſiécles corrompus, les titres héréditaires, la nobleſſe venale & héréditaire.

17°. La Nature conduit l'homme à la paix, à la bienfaiſance, aux vertus ſociales, par les beſoins & par les inclinations qu'elle lui donne, par le plaiſir qu'elle attache à la bienfaiſance & à la vertu, par la douleur & par les peines qu'elles rend inſéparables de la méchanceté, de la dureté & des autres vices contraires au bonheur de la ſociété.

Ces plaiſirs, ces peines n'ont pas toujours aſſez de pouvoir ſur l'homme pour le fixer dans la pratique de la vertu, pour le garantir ſûrement & toujours des vices contraires au bonheur de la ſociété : il faut que la ſociété ajoute aux récompenſes que la Nature attache à la bienfaiſance, aux peines dont elle punit la méchanceté, ce qui eſt néceſſaire pour rendre l'homme conſtamment vertueux & bien-

faiſant : il faut donc dans une ſociété des Loix pour punir & pour récompenſer : mais ces Loix ne doivent punir ou récompenſer que les actions que la Nature elle-même punit, ou récompenſe : la puiſſance Légiſlative n'eſt que le vicaire de la Nature, ſi je peux parler ainſi.

Semblable à la Nature, la puiſſance Légiſlative doit faire enſorte que jamais une action bienfaiſante ne ſoit ſans récompenſe, ou un acte de méchanceté ſans châtiment.

Indulgente comme la Nature, la puiſſance Légiſlative ne doit jamais ſuppoſer l'homme méchant ; & lorſqu'elle ne peut s'empêcher de condamner ſon action, elle doit le traiter comme un aveugle qui s'égare & qui cherche le bonheur hors de la route de la Nature : il faut qu'elle le faſſe rentrer dans l'ordre ſocial, en ne lui faiſant que le mal néceſſaire pour qu'il ſente qu'il entroit dans la carriere du malheur.

Mais il faut que la puiſſance Légiſlatrice inexorable comme la Nature, ne permette pas qu'un méchant homme jouïſſe des avantages & des récompenſes dues à la vertu. Il faut que l'homme qui a ſacrifié la vie, le bonheur de ſes concitoyens, ſoit traité comme un tigre &

comme un lion furieux.

Les Loix civiles ne font donc pas des reftrictions appofées au Droit naturel, comme Hobbes le prétend, elles n'en font que l'application ou le développement.

18°. Tous les Citoyens devant obferver les Loix de la fociété, il eft abfurde que le nombre en foit fi grand ou l'application fi difficile qu'un homme qui pafferoit fa vie à les étudier, ne pût s'affurer de n'y pas contrevenir. Il femble qu'alors les Loix, aux lieu d'être les protectrices & les guides des Citoyens, ne foient deftinées qu'à les égarer & à produire dans le fein de la fociété une guerre inteftine qui arrache chaque Citoyen à fes occupations, & qui abforbe les talens & les facultés d'un nombre prodigieux d'hommes, dont les veilles & les travaux n'aboutiffent, qu'à prouver qu'une certaine portion de terre appartient à Pierre & non pas à Jacques.

Les Législateurs les plus fages ont voulu que leurs Loix fuffent affez fimples pour être apprifes & retenues par les hommes les plus groffiers & c'eft pour cela que dans l'antiquité la plus reculée, les Loix étoient écrites en vers.

En négligeant, cette fimplicité, dit la Mothe le Vayer, les tribunaux de Juftice

produisent des effets tous contraires à leur institution primitive. Il arrive tous les jours au peuple qui s'y adresse, comme à la brebis qui se mit sous un buisson pour se préserver de la pluye ; elle y trouva le couvert, mais avant que d'en sortir il lui fallut laisser la meilleure partie de sa toison.

Ce fut pour cela, dit le même Auteur, que Ferdinand, sous qui les Indes Occidentales furent découvertes, y envoyant un Pédarias pour Vice-Roi, lui défendit expressément d'y mener aucun de ces Jurisconsultes qu'on nomme *Letrados* en Espagne ; & Mathias Corvin fut contraint de chasser de toute la Hongrie ceux qu'il avoit amenés d'Italie, tant ils excitoient de désordres & de ruines par les subtilités de leur chicane : ce furent ces désordres qui selon le même Auteur firent dire à l'un des Catons qu'on devroit payer de chausses-trapes toutes les avenues des tribunaux de Justice (*a*).

Peut-on concevoir une Législation plus contraire à la saine politique que celle d'une Nation, où la Justice contentieuse

(*a*) La Mothe le Vayer, de l'instruction de M. le Dauphin, *t.* I. *p.* 52.

entretiendroit le luxe & le faſte d'un nombre prodigieux d'hommes de Loi, & les enrichiroit? Ces hommes deſtinés par état à faire régner la paix & la concorde entre les Citoyens ne ſeroient-ils pas intéreſſés à y perpétuer la haine & la diſcorde, à rendre toutes les fortunes incertaines, & tous les droits litigieux, à former un ſyſtème de Législation qui liât aux tribunaux de Juſtice les fortunes, le repos, la tranquillité, l'exiſtence de tous les Citoyens, ſous prétexte d'empêcher ou de punir l'injuſtice.

Une Nation où les tribunaux de Juſtice auroient acquis cet Empire ne ſeroit-elle pas en effet une Nation conquiſe par les Légiſtes & par les gens de Juſtice?

19°. Les peines & les récompenſes de la ſociété, ne ſont pas toujours aſſez puiſſantes pour arrêter le crime, ou pour faire pratiquer la vertu; il y a d'ailleurs des actions utiles ou nuiſibles que la ſociété ne peut ni récompenſer ni punir : la Religion offre une récompenſe à ces vertus & rend le châtiment du crime inévitable.

Il y a des malheurs dont la ſociété ne peut garantir, des maux qu'elle ne peut ſoulager, & la Religion les rend ſupportables, elle en fait une ſource de bonheur; il n'y a donc point de ſociété qui

ne doive avoir une Religion, & la Religion a des rapports essentiels avec la puissance & avec la prospérité des états, avec la sûreté publique, & avec le bonheur des particuliers. On ne peut affoiblir dans l'esprit de la nation le respect pour la Religion, sans diminuer ses motifs pour la vertu, ses forces pour résister à l'attrait du vice, à l'impulsion du crime; ses ressources pour supporter avec constance ou même avec satisfaction les calamités, les chagrins & la douleur.

Dans cette multitude d'hommes que renferment les villes, parmi les habitans des campagnes, n'avez-vous jamais rencontré des malheureux, accablés sous l'excès du travail, des infirmités & de la misere? votre cœur sensible & tendre a été déchiré à la vue de leur sort, aucun d'eux ne s'est jamais offert à vos regards sans émouvoir votre ame, sans ressentir les effets de votre bienfaisance: vous aimez, vous respectez ceux qui les soulagent, ceux qui les protégent; Et bien, la Religion les console & rend leurs douleurs supportables, ou même précieuses, parce qu'elle n'en laisse aucune sans récompense.

Voyez ce Citoyen pauvre, obscur, rebuté de la société, incommode à ses

voisins, évité de ses proches, abandonné de tous les hommes : la Religion le met sans cesse sous les yeux de l'être-suprême, elle lui fait voir dans l'être-suprême un pere tendre qui le console de l'insensibilité des hommes, un rémunérateur qui compte ses soupirs & qui leur prépare une récompense infinie.

Vous traitez, & avec raison, comme un barbare & comme un monstre, le Ministre qui abuse de la Religion, qui fait périr comme des scélérats, ceux qui résistent à son autorité, ou qui, sans être instruits & convaincus refusent de le croire & d'échapper à la mort par un parjure.

Mais en ôtant au malheureux, à l'homme accablé d'infirmités, au malade tourmenté par les douleurs, en ôtant dis-je, à tous ces hommes la Religion & ses espérances ; ne les faites-vous pas expirer dans la prison, au milieu des tourments, & dans la douleur ?

Sous ses haillons, dans son réduit, au milieu des horreurs de l'indigence, le malheureux, le malade étoit en spectacle au ciel ; chaque instant l'approchoit du bonheur, chaque souffrance étoit un bien, parce qu'elle étoit un mérite ; l'espérance, le sentiment anticipé des récompenses éter-

nelles s'unissoit au sentiment de la douleur & le rendoit supportable, ou même précieux; il plaignoit les hommes insensibles à ses maux, mais il avoit le plaisir de les aimer. En lui ôtant la Religion & ses espérances vous lui rendez tous les hommes horribles. Sa maison devient un cachot affreux, vous le livrez à toute la vivacité de ses douleurs, il est en proie à tous ses maux, & les connoît dans toute leur étendue; il les sent sans adoucissement. Voudriez-vous être aussi barbare que l'Inquisiteur?

Attaquez le fanatisme & la superstition qui sont contraires à la gloire de l'être suprème, & funestes au bonheur des sociétés; mais avec vos lumieres, avec votre génie, avec un cœur doué de l'humanité la plus tendre, la plus compatissante & la plus généreuse : aimez & respectez une Religion qui enseigne la Morale la plus propre à féconder & à perfectionner tous les principes de l'indulgence, de la douceur, de la bienfaisance & de toutes les vertus sociales; qui veut que tous les hommes se regardent & s'aiment comme des freres.

CHAPITRE III.

De la société que les Nations doivent former entr'elles.

Une société particuliere est un certain nombre d'hommes réunis qui occupent un espace de terre, dans lequel ils trouvent la subsistance & la sûreté, soit par les productions & par la situation du pays, soit par leur travail & par leur industrie.

Par ce que nous avons dit sur la Sociabilité en général, tous les principes de bienfaisance qui naissent de l'organisation de l'homme, de ses besoins, & du fond de son cœur subsistent dans tous les hommes; quelque climat qu'ils habitent, & sous quelque gouvernement qu'ils vivent. Il y a donc une société naturelle entre toutes les Nations; il y a des Loix qui les unissent, & qu'elles doivent suivre. Ces Loix sont ce que l'on nomme le Droit des gens, c'est-à-dire ce que les différentes Nations, ou les sociétés particulieres se doivent essentiellement, antérieurement à toute convention, & ce qui doit régler les conventions particulieres qu'elles font,

Sans prétendre donner un traité de Droit des gens, nous établirons quelques principes généraux, qui pourront en faciliter l'intelligence, & qui ne sont que des conséquences de ce que nous avons dit sur la Sociabilité.

1°. La distance des lieux, la différence des climats, ne changent ni l'organisation, ni l'essence de l'homme. Par-tout il a les mêmes besoins, & les mêmes penchants naturels; par-tout la Nature attache un plaisir égal à l'usage des choses destinées à les satisfaire. Ainsi, dans tous les lieux, & sous tous les climats, la Nature dispense à tous les homme un bonheur égal.

Toutes les sociétés ont donc un droit naturel & incontestable au terrein qu'elles occupent, & qui leur est nécessaire pour subsister; aucune autre Nation n'a droit de les en chasser, puisque la Nature n'a pas rendu cette possession nécessaire à son existence & à son bonheur. Voilà l'origine du droit de propriété de chaque Nation par rapport au pays qu'elle occupe.

2°. Par ce que nous avons dit de la société universelle que forment les hommes, les Citoyens de toutes les Nations sont naturellement alliés & freres, toutes

les Nations ne doivent ſe regarder que comme des branches d'une même famille, & les différents cantons qu'ils occupent, comme des partages de freres.

3°. Si une Nation ſe trouve par quelque calamité dans un beſoin extrême, les Nations voiſines lui doivent du ſecours, & ſi la multiplication des hommes dans une Nation, ne leur permet pas de ſubſiſter dans le terrein qu'elle occupe, elle a droit d'envoyer des colonies dans les terreins incultes ou qui ne ſont point néceſſaires à la ſubſiſtance de ceux qui les poſſédent.

4°. Une Nation qui poſſéde un terrein qui n'eſt pas néceſſaire à ſa ſubſiſtance, ni à celle des Nations voiſines, & qui par ſon induſtrie a tiré de ce terrein des productions agréables & ſuperflues, a droit excluſivement à ces productions, elle eſt la ſeule & vraie propriétaire de ce pays; tels ſont les terreins qu'elle auroit défrichés, les marais qu'elle auroit deſſéchés, les lieux arides qu'elle auroit trouvé l'art d'arroſer & de féconder.

Tous les hommes naiſſant avec les mêmes beſoins & avec les mêmes inclinations, ils ſortent tous égaux des mains de la Nature; ils ont tous un droit égal aux dons de cette mere commune, tous ſes dons ſont communs pour tous les hom-

mes : mais où elle ne produit rien, l'homme n'a point de droit à exercer. Si dans ces lieux ſtériles, un homme fait naître des fruits, ils ne ſont plus des biens communs à tous les hommes, ils ſont propres à celui dont l'induſtrie les a fait naître : c'eſt par lui que cette production exiſte, ce n'eſt point une production de la Nature, les autres n'y ont point un droit naturel, elle appartient à celui qui en eſt l'auteur.

Ainſi, le droit de propriété d'une Nation ne s'étend point au-delà du terrein néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, ou qui n'étant néceſſaire ni à ſa ſubſiſtance, ni à celle des autres Nations eſt devenu fécond & utile par ſon induſtrie.

5°. Par les deux articles précédents, une Nation n'a un droit naturel, & une propriété légitime que par rapport aux choſes que la Nature a rendues néceſſaires à ſa ſubſiſtance & à ſon bonheur, ou aux choſes agréables & ſuperflues que ſon induſtrie lui procure, & qui ne ſont pas néceſſaires aux autres hommes. La néceſſité fait donc paſſer la propriété de ces choſes ſuperflues, à une Nation qui eſt dans un beſoin extrême. Ce ſuperflu eſt ſon bien, la néceſſité eſt ſon titre, elle a droit à ce ſuperflu comme le propriétaire

a droit au terrein qui lui eſt néceſſaire, elle peut s'emparer de ce ſuperflu auſſi légitimement qu'elle peut chaſſer l'éléphant & le cerf qui devaſtent les campagnes.

Ou plutôt, tous les hommes étant freres la terre eſt un héritage commun, que les Nations ont partagé pour ſubſiſter, chacune dans le canton qui leur eſt échu. Si les productions de leurs poſſeſſions ne ſuffiſent pas pour leur ſubſiſtance, les Nations qui ſont dans l'abondance, doivent y ſuppléer. Ce ſupplément eſt une indemnité qu'elles doivent, & que peut exiger la Nation qui eſt dans le beſoin.

6°. Par ce que nous avons dit ſur le beſoin & ſur la facilité que l'homme a de ſe nourrir, le beſoin extrême qui donne droit aux poſſeſſions des autres Nations, & aux productions de leur terre eſt extrêmement rare.

7°. Une Nation qui ne ſe trouve dans le beſoin que parce qu'elle néglige de cultiver ſes poſſeſſions n'a pas droit, même au ſuperflu des autres Nations.

8°. Si l'extrême néceſſité autoriſe la guerre, elle ſeule peut l'autoriſer : la guerre eſt injuſte & contraire au droit naturel toutes les fois qu'elle n'a pas pour objet d'obtenir des choſes néceſſaires, &

tous les hommes doivent regarder comme des ennemis, comme des fléaux du genre humain les puissances ambitieuses qui ont des possessions incultes & qui veulent reculer les bornes de leur Empire & s'emparer des possessions des autres.

9°. C'est la terre qui produit ce qui sert à nourrir l'homme & à le vêtir, ou à lui procurer ce que l'on nomme les commodités de la vie : mais toutes ces productions ne naissent pas également dans tous les lieux; les uns produisent abondamment des grains & peu de pâturages, les autres beaucoup de pâturages & peu de grains, & ainsi du reste : l'humanité, le plaisir que l'homme éprouve en procurant le bonheur de ses semblables & en leur communiquant celui dont il jouit, le porte à partager avec ses voisins ce qu'il retire de son terrein, à leur donner ce qui leur manque & qui ne lui est pas nécessaire : par ce moyen il y a sur la terre le plus grand nombre possible d'hommes, parce que chaque terrein produit la plus grande quantité des choses nécessaires pour la nourriture & pour l'entretien de l'homme : chaque Nation qui emploie son industrie à tirer de son terrein, la plus grande quantité des productions auxquelles il est propre, est donc en droit d'éta-

blir un commerce de troc ou d'échange avec une Nation qui abonde en productions dont elle manque, & cette ſeconde Nation eſt obligée à cet échange.

Le commerce d'échange ou de troc, a, comme on le voit, ſon origine dans la bienfaiſance & dans l'amitié naturelle de l'homme pour ſon ſemblable; il fortifie, il augmente ce ſentiment, il rend la paix conſtante & ſolide, il tend à produire ſur la terre un bonheur égal entre les hommes : il n'y a donc point de Nation qui ne doive tendre à ſe réduire au commerce de troc & à détruire le commerce d'argent qui n'a pour objet que le lucre; il eſt également contraire à la paix, à la vraie grandeur & au bonheur des Etats. „ Dans les pays où l'on n'eſt affecté que „ de l'eſprit de commerce, dit l'Auteur „ de l'Eſprit des Loix, on trafique de „ toutes les actions humaines & de toutes „ les vertus Morales (*a*) ".

10°. Les hommes ont un deſir naturel de l'eſtime, ils craignent le mépris & la haine : ils doivent de l'eſtime, de l'amitié à tout homme juſte, humain & bienfaiſant. Toute Nation qui refuſe ſon eſtime

(*a*) Eſprit de Loix, *l.* 20. *c.* 2.

& fon amitié aux autres Nations, qui les hait, & qui les méprife, viole donc le Droit des gens, elle renferme un principe d'orgueil, d'inhumanité, de guerre & de deftruction.

Le mépris, la haine, l'envie d'une Nation, anéantit toutes les relations que la Nature a mifes entre les hommes : un homme qui en hait un autre, qui le méprife, ne le voit plus comme fon femblable, comme fon frere, comme fon ami, comme fon défenfeur, il croit avoir contre lui tous les droits que lui donne la force contre les animaux foibles ou malfaifants : il eft donc impoffible qu'une Nation qui méprife les autres ne foit pas injufte & inhumaine.

Par une Loi immuable de la Nature, un acte d'injuftice & d'inhumanité allume la haine & le defir de la vengeance dans le cœur de celui qui en eft l'objet, & de ceux qui en font les témoins : une Nation qui méprife les autres, fouleve donc contr'elle tous les peuples, les aigrit, les arme, & devient la victime de fes injuftices & de fon orgueil.

C'eft donc une politique inhumaine & fauffe que d'allumer ou d'autorifer cet enthoufiafme, ce fanatifme national qui fait regarder les autres Nations avec mépris &

& avec dédain. Ce fanatiſme national peut donner à un peuple une force extraordinaire & produire des ſuccès éclatants & rapides ; jamais il ne procurera une gloire ſolide, une proſpérité durable. Ce même fanatiſme qui fait regarder les autres Nations avec mépris & qui les ſouleve, fait auſſi que la Nation fanatique néglige les moyens de réſiſter à la haine des Nations qu'elle mépriſe. Cette haine s'accroît inſenſiblement, unit toutes les Nations mépriſées, éclate tout-à-coup & diſſipe la puiſſance orgueilleuſe qui avoit violé le Droit des gens : tel a été le ſort de tous les peuples énorgueillis de leurs forces & de leurs richeſſes, qui ont mépriſé les autres.

11°. Dans l'inſtitution de la Nature, il n'y auroit aucune défiance entre deux Nations voiſines, elles ſeroient amies, & il y auroit même entr'elles une confédération naturelle.

Mais ſi l'on apperçoit dans une Nation le deſir & le projet d'une domination univerſelle, tous les états également puiſſants ou plus foibles ſeroient ennemis de cette puiſſance & pourroient légitimement former une ligue & entreprendre la guerre pour mettre cette puiſſance hors d'état d'exécuter ſon projet : ainſi les Grecs de-

voient réunir leurs forces pour détruire la puissance des Perses aussi-tôt qu'ils le pourroient : ainsi tous les peuples devoient se réunir pour détruire Rome & Carthage : ainsi toutes les puissances doivent se réunir pour détruire les brigands d'Alger, de Tunis, de Sallé : ainsi dans tout le tems, toutes les Nations devront se liguer contre une puissance qui peut commander à beaucoup d'hommes, qui est livrée au luxe, & qui n'a ni commerce, ni mines d'or & d'argent : ainsi tous les peuples doivent se liguer contre une puissance qui voudroit jouir exclusivement d'une chose que la Nature a rendue commune à tous les hommes. Telle seroit une puissance qui affecteroit l'Empire de la mer & qui prétendroit y régner.

12°. Si deux Nations prétendent posséder exclusivement un terrein qui n'est nécessaire, ni pour leur subsistance, ni pour leur bonheur, & que, leurs droits respectifs étant obscurs, elles s'arment pour s'emparer de ce terrein, la guerre est injuste entre ces deux Nations; elles doivent terminer leur contestation par voie d'accommodement, par arbitrage, ou de toute autre maniere.

13°. Dans la guerre défensive une Nation a pour objet de repousser un ennemi

qui l'attaque dans ses possessions, dans sa liberté qui trouble son bonheur ou qui menace la vie de ses Citoyens.

La guerre même défensive entraîne avec elle presque tous ces maux, il ne faut se déterminer à la faire qu'après avoir tenté tous les moyens de l'éviter.

140. Les hommes peuvent nuire sans dessein, & par erreur : il est de l'équité naturelle de ne regarder le mal qu'ils font comme une offense, & comme un acte d'hostilité, qu'autant que l'on est sûr qu'ils l'ont fait dans l'intention de nuire & d'offenser : un homme qui hors même de la société en tueroit un autre, parce qu'il l'auroit heurté, seroit un monstre d'inhumanité, & une Nation est inhumaine & barbare lorsqu'elle fait la guerre sans être sûre que le traitement dont elle se plaint est l'effet d'un dessein formé de l'attaquer & de l'envahir ou de lui enlever ses possessions.

150. La guerre n'étant qu'un moyen de conserver sa vie, ses biens & sa liberté attaquées, aucune Nation belligérente ne peut sans violer les Loix de l'humanité faire à la Nation ennemie ce qui n'est pas nécessaire pour se procurer l'objet pour lequel elle s'est armée. Un peuple ne doit point faire à son ennemi un mal que l'en-

nemi peut lui faire & qui ne décide point la conteſtation pour laquelle on s'eſt armé, parce qu'alors ce mal n'a pour objet que le malheur de l'humanité, ce qui eſt un crime de Lèze-humanité, ſi je peux parler ainſi : tel eſt par exemple le mal que fait un ennemi en empoiſonnant les eaux, les aliments, les armes. Par la même raiſon on ne doit jamais ſe permettre contre ſon ennemi, ni perfidie, ni noirceur.

16°. Si dans une guerre défenſive, la Nation attaquée triomphe, elle doit prendre toutes les précautions néceſſaires pour s'aſſurer que la nation vaincue ne troublera plus la paix : mais on ne doit jamais ſe permettre contr'elle rien au-delà. Quand un homme eſt armé pour nuire c'eſt un ennemi ; quand il eſt vaincu & déſarmé c'eſt un homme à plaindre, & qu'il faut épargner & conſoler à moins qu'on n'ait à ſe défendre contre les Antropophages, comme les hyènes, contre des hommes qui ne connoiſſent de droit que la force comme les Flibuſtiers, les Algériens, &c. qu'une longue habitude de la guerre & du pillage rend incapables de vivre en paix ; il faut peut-être les réduire en ſervitude juſqu'à ce qu'ils aient pris des ſentiments & des habitudes pacifiques, &

rendre à leurs enfants la liberté.

Hobbes a dit une chose indigne d'un philosophe & une absurdité, lorsqu'il a prétendu que le vainqueur pour s'assurer de la jouïssance de ses conquêtes pouvoit légitimement prendre toutes sortes de moyens qu'il jugeroit convenables (*a*).

17°. La guerre qui n'a point pour objet des choses nécessaires, étant terminée par des traités, on doit les observer religieusement, & toute infraction faite à ces traités est un crime.

18°. L'homme aime nécessairement son existence, sa liberté, son bonheur, la possession assurée de tout ce que la Nature a rendu nécessaire à son bonheur : il ne faut donc point que les traités de paix dépouillent & privent les vaincus d'aucun de ces avantages : la guerre subsiste en effet toutes les fois que le vainqueur prive le vaincu de quelqu'une des choses que la Nature a rendues nécessaires au bonheur de l'homme, parce qu'alors le vainqueur fait une guerre continuelle au vaincu.

19°. Le droit de conquête ne change

(*a*) De Cive, *c.* I. *n.* 4.

point l'eſſence & la Nature de l'homme; il ne ſouſtrait point le vainqueur ou le conquérant aux Loix de la Nature, il ne donne point à l'homme le droit de rendre les vaincus malheureux pour procurer ſon bonheur : le Souverain par conquête eſt donc obligé par la Loi naturelle de n'employer ſa puiſſance que pour le bonheur général.

20°. Les Romains ne purent donc ſans injuſtice ni ſubjuguer les peuples étrangers, ni acquérir un pouvoir abſolu & illimité ſur les pays qu'ils conquirent, ils ne purent l'exercer ſans violer les Loix de la Nature.

Mahomet & ſes ſucceſſeurs n'ont pu l'acquérir ce pouvoir abſolu & illimité, ſur les peuples qu'ils ont ſoumis. Aucun des conquérants qui ont envahi l'Empire Romain n'a pu l'acquérir ou le tranſmettre : le Droit de la Nature contre lequel rien ne peut preſcrire, reclame ſans ceſſe contre leurs uſurpations, ils ſont en effet en guerre avec tout ce qui eſt ſoumis à leur pouvoir.

Quelques révolutions que l'Europe ait éprouvées, il n'y a donc de gouvernement légitime que celui qui tient les hommes dans l'ordre que la Nature a preſcrit pour la formation & pour le main-

tien des sociétés; telle est la constitution du gouvernement de France, d'Angleterre, de Suisse, de Suéde, &c.

21°. Toutes les Nations de l'Europe sont aujourd'hui unies par des traités de paix, qui fixent leurs droits & leurs limites. Elles ont toutes dans les contrées qu'elles habitent, ce qui est nécessaire pour exister & pour être heureuses. Elles sont toutes éclairées, elles sont toutes en état de se défendre & de se secourir contre un oppresseur commun. Il n'en est point qui n'ait des contrées incultes que l'industrie peut rendre fertiles; il n'y a donc aucun sujet naturel & nécessaire de guerre entre les Nations de l'Europe; elles forment une confédération naturelle; & par la Loi de l'humanité toutes leurs contestations devroient se terminer par voie d'arbitrage, par le jugement d'un Tribunal formé par différents Souverains.

22°. Nous avons vu que la division des hommes en différentes sociétés ne change rien dans leur constitution naturelle, dans leurs besoins & dans leurs inclinations. Cette division ne les dispense par conséquent, d'aucune des obligations que la Nature impose à l'homme pour son semblable. Toutes les Nations voisines doivent donc s'intéresser à faire ré-

gner la paix entr'elles. Il y a donc une confédération naturelle entre toutes les Nations, contre une Nation injuste, & elles doivent par le droit naturel, employer toutes leurs forces pour empêcher la guerre. C'est donc de la part de toutes les Nations, une obligation, d'établir un Tribunal qui décide les contestations qui s'élevent entre les Nations voisines, & de s'armer contre la Nation réfractaire à ce jugement, comme contre un ennemi de l'humanité.

En un mot, les Nations se doivent réciproquement tout ce qu'un homme doit à un autre homme.



CHAPITRE IV.

De l'obéissance que l'homme doit aux Loix de la société.

La société est une assemblée d'hommes qui consacrent leurs forces & leurs talents pour procurer réciproquement leur bonheur, & qui choisissent les moyens les plus propres pour conduire à cette fin toutes leurs actions; & pour empêcher celles qui lui sont contraires.

C'est d'après ces vues & ces moyens que se forment les mœurs, les usages, la conduite de tous les Citoyens; en un mot le systême & l'harmonie politique qui doit produire le bonheur des Citoyens, & leur faire pratiquer les vertus sociales.

Ces moyens sont donc en effet des regles & des Loix pour tous les Citoyens, & ces Loix sont telles qu'on ne peut les enfreindre sans rompre la chaîne qui lie les actions des particuliers avec le bonheur général, sans troubler l'ordre selon lequel les Citoyens doivent exercer les vertus sociales; en un mot sans déranger le systême politique, qui doit produire entre les Citoyens des actes d'humanité,

de bienfaisance & de justice, leur procurer les secours qu'ils attendent de la société, & les faire jouir des avantages qu'elle leur accorde. On ne peut donc transgresser ces Loix sans violer la Loi naturelle, dont elles ne sont qu'une application particuliere. On doit les respecter comme des ordres émanés de la Divinité.

Ainsi, personne dans une société n'est en droit de se dispenser d'obéir aux Loix, lors même qu'en obéissant on souffre injustement, parce qu'on ne pourroit se soustraire à cette injustice sans ouvrir la porte à mille vexations qui désoleroient la société, & par conséquent sans préférer son bonheur momentané au bonheur général, sans sacrifier à une satisfaction passagere la tranquillité & la félicité publique.

Le Citoyen est alors obligé de mourir pour la conservation de la Loi, comme il seroit obligé de défendre aux dépens de sa vie, un poste qu'on lui auroit confié, & dont la perte entraîneroit la ruine de la patrie. Il trouve dans sa conscience une consolation plus grande que l'injustice qu'il éprouve, il voit qu'en périssant il épargne mille maux à sa patrie, il jouit de tout le bonheur qu'il procure par sa

résignation aux Loix.

Il voit au-dessus de lui, un maître, un juge, un rémunérateur du sacrifice qu'il fait à la société, & de son zele pour remplir les obligations que ce maître suprême impose à tous les hommes.

Ainsi, Socrate se refusa constamment aux sollicitations de ses Disciples, qui vouloient le tirer de sa prison, & l'arracher à la fureur de ses ennemis. Il ne regardoit pas comme un bien de conserver sa vie en donnant l'exemple de la désobéissance aux Loix.

Ainsi, après la victoire que les Athéniens remporterent aux Arginuses, les Généraux furent cités devant le peuple pour avoir négligé la sépulture des morts: excepté deux, tous comparurent & furent condamnés à la mort & à la publication de leurs biens; tous subirent le jugement sans qu'aucun reprochât aux Athéniens leur injustice, parce qu'ils craignoient d'affoiblir le respect pour le Tribunal qui les avoit condamnés; & pendant qu'on se préparoit à l'exécution „ Diomédon l'un „ des condamnés s'avança au milieu de „ l'assemblée (c'étoit un homme expert „ dans la guerre, & distingué par son „ équité & par toutes sortes de vertus): „ quand on eut fait silence, il dit: Athé-

„ niens, je souhaite que l'arrêt que vous
„ avez prononcé contre nous tourne à
„ votre avantage. Mais puisque la fortu-
„ ne nous empêche de rendre nous-mê-
„ mes aux Dieux, les actions de graces
„ que nous leurs devons pour la victoire
„ que nous avons remportée, il est juste
„ que vous vous en chargiez. Ne man-
„ quez pas de vous acquitter de ce de-
„ voir envers Jupiter Sauveur, le Dieu
„ Apollon, & les Augustes Déesses, car
„ c'est un vœu auquel nous nous sommes
„ engagés avant la bataille. Diomédon
„ ayant ainsi parlé fut conduit au lieu du
„ supplice, laissant à tous les honnêtes
„ Citoyens un grand sujet de regrets &
„ de larmes, sur ce qu'ayant à subir une
„ mort injuste, il n'avoit fait aucune men-
„ tion de ses intérêts *(a)* ".

„ *(a)* Les onze Magistrats créés par les
„ Loix, pour connoître des matieres cri-
„ minelles, dit Diodore de Sicile, firent
„ mourir ainsi des hommes, qui, au lieu
„ d'être coupables contre leur patrie,
„ venoient de remporter la plus grande
„ victoire navale, entre des Grecs, dont
„ on ait jamais parlé; qui s'étoient com-

Lorsque les hommes forment une société, ils s'engagent à procurer le bonheur général, même aux dépens de leur vie, s'il est nécessaire : il n'y a donc point de Citoyen qui ne doive sa vie, si en la conservant il met la société en danger de périr, ou d'éprouver de grands malheurs, & c'est sur cette convention essentielle dans toute société, qu'est fondé le droit de vie & de mort que la société a sur tous les citoyens pour procurer le bonheur général.

„ portés en braves gens en plusieurs autres rencontres, & qui avoient dressé plusieurs trophées à l'honneur de la République. Mais ce malheureux peuple étoit alors dans un accès de phrénésie allumé par ses harangueurs. Les harangueurs & les harangués eurent bientôt lieu de se repantir de leur extravagance barbare, & ils en furent châtiés, non par un tyran, mais par trente. Callixène qui avoit proposé l'avis de la mort, fut le premier objet du ressentiment du peuple ; il fut appellé en jugement comme ayant trompé ses auditeurs, & sans qu'on daignât l'entendre, il fut saisi & mis en prison. Diod. *l.* 13."

Le Droit néceſſaire à la conſervation de la ſociété, eſt ratifié par la Divinité qui a tout ordonné, pour que les hommes véeuſſent en ſociété. Ainſi, la ſoumiſſion aux Loix eſt un devoir de religion, & le Citoyen religieux, lors même qu'il eſt injuſtement condamné, ſouffre avec réſignation & ſans murmurer, parce qu'il ſait que la ſoumiſſion a un juge, & qu'elle aura une récompenſe.

Si vous ôtez ce juge, ce rémunérateur, ce légiſlateur primitif, vous ôtez le plus ferme appui des Loix, & aux Citoyens le plus puiſſant motif de la ſoumiſſion aux Loix & au Magiſtrat.

Voilà quelle étoit la juſtice & la raiſon de ce peuple livré au luxe, rempli d'artiſtes habiles en tout genre; paſſionné pour les ſpectacles, avide de nouveauté, railleur, plaiſant, fécond en ſaillies. Un déclamateur, un ſophiſte, avec une tournure élégante, avec un trait d'imagination, dont les hommes médiocres ne ſont jamais dépourvus, faiſoit commettre à ce peuple, d'ailleurs humain, doux & poli, les plus horribles injuſtices; & ce peuple, le jouet des ſophiſtes les plus médiocres, ſe croyoit un peuple de Philoſophes.

Toutes les ſociétés ſont donc en effet des Théocraties, non parce que l'Etre ſuprême inſpire & dicte les Loix, mais parce que voulant que les hommes vivent en ſociété, il veut que les Loix qui lui ſervent d'appui, ſoient obſervées.

Tous les peuples qui ont connu l'Etre ſuprême, ont cru que les Loix civiles étoient ſous ſa protection, qu'il puniſſoit ceux qui les tranſgreſſoient, & qu'il récompenſoit ceux qui les obſervoient. Les Nations qui n'ont pas eu le bonheur de connoître l'Etre ſuprême, ont mis chaque vertu ſociale ſous la protection d'une Divinité qu'on invoquoit pour obtenir cette vertu. Toutes ont aſſigné à chaque vice une Divinité vengereſſe qui pourſuivoit l'homme, le Citoyen qui s'y abandonnoit.

Qu'il me ſoit permis de rappeller ce que j'ai dit jusqu'ici ſur la Sociabilité. L'homme naît avec une organiſation, des beſoins, des inclinations qui lui rendent la ſociété néceſſaire. Son organiſation, ſes beſoins, ſes inclinations le portent à procurer le bonheur des hommes, auxquels il eſt uni. En réfléchiſſant ſur ſon origine, & ſur celle du monde, il voit que le monde eſt l'ouvrage d'une intelligence ſuprême, qui a tout créé, tout ordon-

né, tout arrangé avec ſageſſe. Il ſe voit ſans ceſſe ſous les yeux de cette intelligence juſte & bienfaiſante. Ce n'eſt plus la crainte des hommes qui le ſoumet aux Loix, c'eſt l'amour & la crainte de l'Etre ſuprême. Il obſerve les Loix, lors même qu'elles ſont contraires à ſes intérêts civils. Convaincu que l'Etre ſuprême connoît & punit tout ce qui trouble l'ordre & le bonheur de la ſociété; il réſiſte à l'impétuoſité des paſſions, ou s'il céde, l'idée de l'Etre ſuprême dont il a allumé le courroux, le fait bien-tôt rentrer dans la route de la vertu.

Telles ſont les vues, tels ſont les ſentiments qui naiſſent dans l'ame d'un homme aux yeux duquel la ſaine philoſophie a fait diſparoître la chimere du haſard, & le monſtre de la fatalité; qui eſt perſuadé qu'une intelligence toute puiſſante a créé le monde, formé tous les êtres & l'homme pour une fin; qui a impoſé à l'homme la loi de l'aimer au-deſſus de toutes choſes, & d'aimer les autres hommes comme lui-même. Car nous avons vu que les beſoins de l'homme, ſon organiſation, ſes inclinations, le conduiſent à cet amour de ſon prochain.

Dans l'examen que j'ai fait de l'homme, je n'ai rien ſuppoſé : les cauſes fina-

les

les n'ont point dirigé mes recherches, je n'ai admis que ce que j'ai vu attaché à la Nature humaine, ce que l'expérience découvre dans tous les hommes de tous les ſiecles, de tous les pays, ce que tout le monde peut reconnoître en rentrant en lui-même.

Je peux donc conclure que l'homme eſt ſociable & que tous les hommes ſont deſtinés à former ſur la terre une ſociété dont la bienfaiſance, la tendreſſe, la reconnoiſſance, la conſcience, l'honneur, la religion, la paix, & le bonheur ſont les Loix & la fin.

On ne doit donc pas à l'homme qui ſacrifie le bonheur des autres à ſon plaiſir, cette molle indulgence qu'on voudroit nous inſpirer, en le repréſentant abandonné par la Nature à l'empire des ſens & entraîné par ſon intérêt perſonnel, puiſque l'intérêt perſonnel n'eſt oppoſé au bonheur général que dans les hommes qui ont étouffé dans leur cœur toutes les inſpirations de la Nature, tous les remords de la conſcience, tous les avertiſſements de la raiſon.

On leur doit ſans doute de l'indulgence puiſqu'ils ſont en effet malheureux, ou dans la route qui conduit au malheur; mais c'eſt en leur rendant le vice odieux

qu'on doit l'exercer , & non pas en l'excusant ou en palliant leurs torts.

Sommes nous dans un siecle , dans une Nation où la vertu scrupuleuse & délicate ait besoin d'être consolée des fautes qui échappent à sa vigilance & à son attention, où il faille rassurer les ames timorées, contre la crainte d'avoir nui aux autres par imprudence, ou omis de faire un bien qui pouvoit se faire? Nos Loix sont-elles écrites avec du sang comme celles de Dracon ? Ou leur exécution est-elle si rigoureuse qu'il soit nécessaire de tromper ou d'attendrir l'inexorable sévérité de ceux qui veillent au maintien de l'ordre & qui jugent les coupables ?

Sait-on si en excusant le méchant toutes les fois qu'il cherche son bonheur, on ne l'a pas enhardi à commettre un crime, qui le revoltoit, étouffé un remords qui auroit rendu le vicieux à la vertu ?

Apprenons donc au méchant combien il est coupable & faisons lui connoître qu'il ne peut être heureux qu'en pratiquant les vertus sociales dont la Nature a déposé tous les principes dans son cœur.

CHAPITRE V.

Les désordres & les crimes qui ont désolé les sociétés, ne peuvent, ni rendre douteuse l'existence des principes de Sociabilité dans l'homme, ni autoriser à le juger naturellement féroce & méchant.

Si les hommes sont naturellement si humains, & si bienfaisants, pourquoi, dit-on, la guerre s'est-elle allumée sur la terre, pourquoi y est-elle si ancienne & si générale ?

Si l'homme naît avec l'amour de ses semblables, avec de l'aversion pour le mal, pourquoi voit-on des peuples Antropophages? comment a-t-on vu les Rois de Babylone tuer leurs courtisans parce qu'ils avoient montré plus d'adresse qu'eux dans la chasse? Cambyse auroit-il percé le cœur du fils de son Echanson, pour faire voir que le vin ne lui ôtoit ni l'adresse, ni la raison? Comment depuis Auguste les Empereurs Romains ont-ils versé tant de sang humain, commis tant de cruautés, qui souvent n'avoient pour objet que d'offrir un spectacle à la barbarie?

Les excès des Barbares qui ont anéanti l'Empire Romain, égalent les cruautés des Rois de l'Orient & des Empereurs.

Depuis que ces Barbares ont partagé l'Empire de Rome, le feu de la guerre s'eſt-il éteint? N'a-t-on pas vu les Souverains & les peuples occupés à étendre ou à conſerver leurs prérogatives au dedans & au dehors? Ne les a-t-on pas vu ſacrifier à leur vengeance particuliere le repos & la vie de leurs ſujets & de leurs concitoyens?

N'y a-t-il pas dans tous les états une eſpece de guerre inteſtine? Les hommes d'une même Nation, du même état, de la même profeſſion ne ſe haïſſent-ils pas? Ne ſont-ils pas jaloux des richeſſes, de la réputation, des ſuccès de leurs pareils? Y a-t-il une ſociété où le bonheur du foible ne ſoit pas ſacrifié aux fantaiſies du puiſſant? Ne voit-on pas par-tout une inſenſibilité barbare dans les Souverains, dans les grands, dans les riches pour le foible, pour le malheureux, pour l'indigent? Qui de ces hommes voit dans l'homme opprimé ſon frere, ſon ſemblable, un être deſtiné comme lui à être heureux, & au bonheur duquel il eſt obligé de s'intéreſſer?

Je demande à ceux qui propoſent ces

difficultés, comment la peinture qu'ils font du crime & du vice, ne leur fait pas juger que le crime eſt dans l'homme l'effet d'un déſordre contraire à ſa Nature, & non pas la ſuite d'un penchant naturel? Qu'ils rentrent en eux-mêmes, qu'ils conſultent leur conſcience, qu'ils interrogent leur cœur, & qu'ils me diſent s'ils y trouvent le germe, le principe des barbaries & des cruautés qui leur font juger que l'homme eſt naturellement & eſſentiellement méchant?

Je leur demande ſi le ſyſtême qu'ils ſe ſont fait ſur la perverſité de la Nature humaine, les empèche de frémir à la vue d'un meurtre, au récit d'une action barbare?

Je leur demande s'ils connoiſſent des méchants qui aient commis de ſang froid & ſans remords les premiers & les ſeconds crimes?

Sur tous ces points je ſuis bien ſûr que perſonne ne répondra affirmativement, & je n'en veux pas davantage pour faire voir avec combien peu de fondement on aſſure que l'homme eſt porté au crime & à la méchanceté, par un penchant naturel & invincible.

Vous demandez pourquoi la haine, la diſcorde & le crime régnent dans tous

les tems sur la terre, pourquoi le vice & la méchanceté ont infecté tous les états ?

Qu'il me soit permis de vous demander pourquoi dans l'étude que vous avez faite de l'histoire du genre humain, vous n'avez vu que des vices & des crimes ?

L'Egypte, l'Inde, la Chine, tous les Pays & tous les siecles n'offrent-ils pas des vertus civiles & domestiques; des Souverains qui se sont dévoués pour leurs sujets: des Citoyens qui se sont dévoués pour leur patrie ?

Sur ce même trône où se sont assis les Tiberes, les Nerons, les Caligula, n'a-t-on pas vu des Titus, des Trajan, des Antonins, des Alexandre Sévére ? Avez-vous lu froidement & sans intérêt leur histoire ? Avez-vous vu sans indignation & sans un sentiment de colere, le récit des crimes des premiers ? La bonté, les vertus de Tite, de Trajan, d'Alexandre Sévére n'ont-elles pas rempli votre ame d'une admiration tendre ? N'avez-vous pas senti le desir de les imiter ? N'ont-elles pas allumé dans votre cœur un enthousiasme qui vous a fait juger que vous étiez capables de les imiter ? N'avez-vous pas été revolté par l'ambition & par l'inhumanité de Denis & de tous les Tyrans ? Par les horreurs de

Marius & de Sylla? Leurs succès n'ont-ils pas agité votre ame? Les malheurs de Socrate d'Aristides, de Phocion, n'ont-ils pas affecté profondément votre cœur?

Comment donc en lisant l'histoire avez-vous pensé que l'homme étoit né pour le crime & pour la méchanceté?

Vous vous êtes exagéré l'empire & l'étendue du crime & de la méchanceté sur la terre? Si vous comptiez les actions des hommes, vous trouveriez infiniment plus d'actes de bonté, d'humanité, que de traits de barbarie & de méchanceté.

Ce fut la colere d'Alexandre seul qui détruisit Thebes; mais lorsque Cassandre proposa de la rebâtir, & d'y rappeller les Thébains errants & dispersés, toute la Grece s'empressa de contribuer à l'exécution de ce projet; les Athéniens rebâtirent à leurs frais la plus grande partie des murailles; d'autres y firent bâtir des maisons; d'autres enfin leur firent tenir de l'argent pour leurs besoins, & ils en reçurent non-seulement de la Grece, mais encore de la Sicile & de l'Italie: ce fut par cette multitude de secours, dont les auteurs sont inconnus, que les Thébains recouvrerent leur patrie.

Le vice & le crime occupent sans doute dans l'histoire plus de place que la ver-

tu : les vices & les crimes qui désolent les sociétés, marchent avec éclat, répandent la terreur, & laissent des effets qui en perpétuent la mémoire, tandis que la bienfaisance & les vertus sociales travaillent en secret & sans ostentation au soulagement des malheureux, au bonheur des hommes. L'histoire nous a-t-elle dit tous les actes de bonté de Tite, de Trajan, d'Alexandre Sévére?

Nous avons des Tribunaux qui recherchent & qui poursuivent les criminels, qui manifestent & qui punissent les crimes, y en a-t-il pour rechercher les actes de bienfaisance & de vertu? Les hommes vertueux & bienfaisants, publient-ils leurs bienfaits & leurs vertus, demandent-ils qu'on les loue, ou qu'on les récompense? Ce n'est donc qu'aux yeux de l'homme superficiel que le crime & le vice dominent sur la terre & que les hommes sont essentiellement féroces & méchants.

Ne nous bornons pas à ces considérations générales, remontons jusqu'à l'origine des désordres qui servent de prétexte au sentiment que nous combattons.

Le besoin de se nourrir est une des premieres causes qui aient allumé la guerre parmi les hommes : ils se sont armés, ou pour obtenir des aliments qui leur

manquoient, ou pour défendre ceux qu'ils avoient. L'ignorance de l'agriculture, une longue ſtérilité, ont pu rendre cette guerre durable; une Nation vaincue & pourſuivie par les Nations plus fortes, chaſſée de ſes poſſeſſions, n'a plus attendu rien de leur humanité, elle a regardé tous les hommes comme ſes ennemis, elle les a traités comme des bêtes féroces: réfugiée dans des lieux ſtériles, elle a été obligée comme les animaux carnaciers, de vivre de la chaſſe; elle a régardé comme ſa proie les hommes & tous les animaux. Peut-on dire que cette cruauté ſoit un penchant naturel?

Les Nations qui ont poſſédé des contrées fertiles, ont eu des Citoyens armés, pour les défendre contre l'invaſion des étrangers, pour garantir leurs troupeaux des attaques des animaux carnaciers, & pour écarter les animaux pâturants qui devaſtoient leurs campagnes.

Lorſque les hommes ont été partagés en deux ordres, dont l'un toujours armé, affrontoit les périls, & bravoit la mort; tandis que l'autre occupé de la culture de la terre, & des ſoins domeſtiques vivoit ſans inquiétude, & n'acquéroit point de courage; les hommes armés, ſe ſont inſenſiblement régardés com-

me des hommes d'un ordre naturellement supérieur; ils ont méprisé tout ce qui n'étoit pas guerrier : les principes de Sociabilité se sont altérés, ils sont devenus les tyrans de ceux dont ils étoient les protecteurs & les freres.

Le luxe marche toujours à la suite de l'orgueil & de l'oisiveté militaire; les guerriers désœuvrés, forts, robustes, ignorants, ont eu recours au luxe, comme à un moyen de satisfaire le desir du bonheur qui presse tous les hommes, lorsque leurs besoins physiques sont satisfaits; le luxe conduit à l'amour des richesses. Les guerriers pour avoir de l'argent ont pillé les étrangers & leurs concitoyens. L'oisiveté, la dissipation excessive, les plaisirs, la volupté produisent dans l'organisation des dérangements qui rendent les hommes mal-faisants. Le peuple toujours malheureux sous l'empire des guerriers, & dans les états où régne le luxe, hait tout ce qui est puissant.

Il s'est donc formé dans les sociétés des principes contraires au principe de Sociabilité. Les hommes se sont fait des besoins & des goûts différents des besoins & des inclinations qu'ils avoient reçues de la Nature. Au lieu de chercher à procurer réciproquement leur bonheur, les

forts ont opprimé les foibles, & les foibles sont devenus les ennemis des forts.

La dévastation des pays soumis aux guerriers, a fait sentir la nécessité de les contenir; on a fait des Loix, pour protéger les foibles contre les oppresseurs: ces Loix ont décerné des peines, mais elles ont laissé subsister ces deux ordres d'hommes armés, & d'hommes qui ne l'étoient pas; elles n'ont point changé les idées des hommes armés par rapport à la supériorité naturelle qu'ils croyoient avoir sur les autres hommes.

Les Loix civiles ou criminelles ont laissé les guerriers & les hommes puissants avec leurs préjugés, dans leur oisiveté, & par conséquent avec tous les principes de mépris, de haine & de guerre contre les autres hommes.

On conçoit sans peine que le mêlange des besoins & des inclinations que l'homme reçoit de la Nature, avec les besoins, les inclinations, les idées, les préjugés que la société lui communique, doivent produire un mêlange de justice & d'injustice, une alternative de bienfaisance & de méchanceté, dans les hommes qui se conduisent par habitude & par routine, qui agissent sans réflexion & qui n'ont point de principes sur la Morale. Ils ne

délibérent point, ils ne font point usage de leur raison & de leur liberté, ils sont mus & déterminés par les apparences ou par l'habitude. La justice ou l'injustice, la bienfaisance ou la méchanceté, dominent dans ces hommes selon que leur éducation à développé ou fortifié les principes de Sociabilité que l'homme reçoit de la Nature, ou selon qu'elle leur a communiqué les passions, les besoins & les goûts de la société dans laquelle ils vivent, selon que cette société est plus ou moins corrompue.

Les hommes sont entre les principes de Sociabilité qu'ils reçoivent de la Nature, & les inclinations qui leur sont communiquées par l'éducation, & par la société, comme un corps entre des forces qui le portent vers des côtés différents. Ce corps ne suit point la route qu'il suivroit s'il n'étoit poussé que par une seule force, il satisfait à chacune de ces forces, & marche, pour ainsi dire, entre elles.

Mais il obéit davantage à la plus grande. Ainsi, par exemple, si ce corps est poussé par deux forces dont l'une agisse horisontalement, & l'autre perpendiculairement, la ligne qu'il décrira ne sera ni parallele à l'horison, ni perpendiculaire, & cette ligne approchera d'autant plus de la

ligne horisontale que la force horisontale sera plus grande, & la force perpendiculaire plus petite. L'action uniforme de ces deux forces fait décrire une ligne droite au corps qu'elles meuvent, & il décrit une ligne courbe, si ces deux forces varient, il s'approche successivement de la direction de l'une ou de l'autre, selon que l'une ou l'autre devient plus forte.

Voilà l'image d'une grande partie des hommes, depuis qu'ils se sont fait des besoins & des inclinations différentes des besoins & des inclinations qu'ils reçoivent de la Nature. Ils obéissent & satisfont, pour ainsi dire, à tous ces besoins & à toutes ces inclinations, & sont bons ou méchants selon le degré de force de ces besoins ou de ces inclinations.

Ainsi, lorsque pour subsister, l'homme est assujetti à des travaux pénibles & continuels, qui épuisent ses forces; le besoin de se nourrir & de se procurer le moyen de faire cesser le sentiment pénible de l'épuisement, est le besoin dominant dans cet homme. Le desir de se procurer par ses travaux, un gain sans lequel il ne peut subsister, & qui l'empêche d'être malheureux, sera plus puissant que tous les autres besoins, que toutes les inclinations naturelles. Il haira comme un

ennemi quiconque le privera de ce gain, quiconque augmentera ſes travaux ou diminuera ſes profits. De-là les querelles continuelles de ces hommes entr'eux, pour s'emparer du travail; de-là leur ſoulévement contre la puiſſance civile, ſoit qu'elle augmente le prix des choſes néceſſaires à leur ſubſiſtance: de-là les vengeances cruelles que ces hommes exercent ſur les hommes qu'ils ſoupçonnent d'être les auteurs des impoſitions. Ils les enviſagent comme des tigres, ou comme des lions.

Lorſque ce même homme voit que par le moyen de ſon travail, il peut ſubſiſter, & n'être pas malheureux, il eſt ſoumis à la puiſſance qui le gouverne, reconnoiſſant envers elle. Lorſqu'il a gagné ce qui eſt néceſſaire pour ſa ſubſiſtance, il eſt humain, ſécourable & même bienfaiſant envers ſes pareils, envers tous les hommes.

L'homme riche qui commande à l'artiſan, au manouvrier, ne craint point de manquer des choſes néceſſaires pour ſe nourrir; mais l'homme qui ne manque de rien de ce qui eſt néceſſaire à la vie, a beſoin d'être heureux, & c'eſt dans les plaiſirs, dans les ſpectacles, dans la diſſipation, dans les objets du luxe qu'il

cherche le bonheur : ce besoin prend sur son cœur tout l'empire que le besoin de se nourrir exerce sur l'artisan, sur le manouvrier, sur le porte-faix pauvre & nécessiteux.

Si l'homme qui ne craint point de manquer des choses nécessaires à la subsistance, au lieu de chercher le bonheur dans les objets du luxe, le cherche dans l'ambition, dans le crédit, dans les dignités, dans la célébrité; le desir du crédit, des dignités, de la gloire & de la célébrité prendra sur son cœur l'empire que le besoin de se nourrir exerce sur l'artisan pauvre, tout l'empire que l'amour du luxe a sur l'homme qui le regarde comme le principe de son bonheur.

Les hommes livrés au luxe, à l'ambition, ont donc entr'eux toutes les haines, toutes les inimitiés, toutes les jalousies qui divisent les artisans & les ouvriers avides & nécessiteux. Chez les hommes livrés au luxe & à l'ambition, les inclinations sociales seront subordonnées au desir de l'argent, du crédit & des dignités, comme elles le sont dans l'artisan & dans le manouvrier, au desir du gain nécessaire pour le faire subsister, & pour lui procurer des liqueurs enivrantes sans lesquelles il est malheureux.

Toutes les fois que ces hommes ne seront animés ni par l'ambition, ni par l'amour des richesses, & du luxe, ils seront justes, bienfaisants. Ils sont donc tous naturellement justes & bienfaisants, car s'ils étoient naturellement injustes & malfaisants, ils le seroient par le seul plaisir qu'ils trouveroient dans l'injustice & dans la méchanceté.

Lors même que ces hommes agissent pour satisfaire l'amour du luxe, de l'argent ou du crédit, ils seront plus ou moins justes ou bienfaisants, selon que l'éducation ou d'autres causes auront développé & fortifié en eux les vertus sociales, & en auront rendu la pratique plus ou moins utile, plus ou moins nécessaire à leur bonheur.

Il est tel homme que sa condition, son éducation, différentes circonstances engagent dans la carriere de la fortune ou de l'ambition, & dans lequel l'éducation, un heureux naturel, ses réflexions ou ses efforts ont rendu la puissance des vertus sociales supérieure au desir d'acquérir des richesses, des dignités, ou du pouvoir, supérieure à l'amour du luxe. Ces hommes sont communément justes, humains, bienfaisants; le crédit, la fortune dont ils jouissent, le luxe lorsqu'ils se le permettent,

mettent, ne ſont que des moyens d'exercer les vertus ſociales ; c'eſt dans l'exercice de ces vertus qu'ils font conſiſter leur bonheur, jamais ils ne les ſacrifient au deſir du crédit, de la fortune ou du luxe.

Mais ces hommes heureux par les vertus ſociales, ſont les moins actifs, les moins empreſſés pour obtenir des charges des dignités, ils ſont incapables de ſe les procurer par la baſſeſſe, par l'intrigue, aux dépens de leur honneur, ou de la juſtice.

Au contraire, ceux en qui les vertus ſociales n'ont été ni développées, ni fortifiées par l'éducation, qui n'ont point l'habitude d'être heureux par la pratique de ces vertus, ſont les plus ardents pour acquérir des dignités, des honneurs, des richeſſes: ils ſont moins difficiles ſur le choix des moyens qui les procurent: ainſi dans une Nation où l'amour des richeſſes & du crédit régnent, les places qui conduiſent à la fortune, les dignité, les honneurs ne ſont pas le partage des hommes en qui les vertus ſociales ſont les inclinations dominantes: l'autorité doit paſſer inſenſiblement à des hommes qui ne ſont pas heureux principalement par la pratique des vertus Sociales; ainſi dans preſ-

que tous les hommes en place, les vertus sociales sont subordonnées au desir du crédit & des richesses.

Les hommes riches, puissants, constitués en dignités, agissent donc presque toujours pour acquérir des richesses, des dignités & du crédit: si pour réussir dans leurs entreprises, ils n'ont que des moyens contraires à l'honneur, à la justice & à l'humanité, ils seront portés vers ces moyens par une force supérieure à celle des inclinations sociales; ils agiront comme s'il n'avoient aucun égard au bonheur des autres; la force des vertus sociales dans cette occasion sera nulle, ou insensible: ces hommes ne seront donc justes & bienfaisants que dans les choses peu utiles pour eux, c'est-à-dire, dans des affaires ignorées du public; ils paroîtront toujours agir pour acquérir des richesses & du crédit sans égard pour le bonheur des autres, & les vertus sociales paroîtront n'avoir aucune influence sur leur conduite; toutes leurs actions paroîtront produites par l'amour du luxe & des richesses: ils auront mille degrés de force pour aller à tout ce qui augmentera leurs richesses & leur crédit ou leur luxe, & ils n'auront qu'un degré de force pour les empêcher de faire le malheur de leurs con-

citoyens, & des autres hommes.

Pour résister à cette force, il faudroit examiner, si les richesses, la puissance & le luxe sont nécessaires au bonheur, s'ils n'y sont pas contraires; lorsqu'on se les procure aux dépens du bonheur des autres, si les vertus sociales, même obscures & ignorées du public ne sont pas le seul moyen d'être heureux: or ces hommes n'ont jamais eu le moindre doute sur tous ces objets. C'est chez eux un principe fondamental, une vérité premiere, que le plus grand des biens, & le seul moyen d'être heureux, c'est d'acquérir des richesses, du crédit, & de vivre dans la mollesse, dans le luxe & dans le faste. Ces hommes ne font donc aucun usage de leur liberté, pour résister au desir des richesses, du crédit & de la magnificence: leur vie n'est qu'une suite d'actions, toutes produites par leur intérêt particulier, & presque toutes dirigées contre le bonheur général.

Les Citoyens vertueux qui exerceroient quelque portion d'administration dans ces états, prendroient le parti de l'humanité, de la justice, & de la bienfaisance; ils proposeroient des moyens d'administration, toujours désaprouvés par leurs supérieurs, par leurs égaux & par leurs

inférieurs ; les hommes en place ne combattroient les principes de justice & de droit naturel qu'on leur opposeroit que par le droit du plus fort, par la maxime qui porte que tout appartient au puissant, & ce seroit d'après ces principes qu'ils exerceroient l'autorité dont ils seroient dépositaires ; le droit naturel & les principes de Sociabilité ne seroient à leurs yeux que des chimeres ; la force seule feroit pour eux le juste, ils ne connoitroient point d'autre droit public.

L'histoire qui ne transmet communément que les actions des personnes puissantes, & celles qui ont rapport au public, n'offre donc communément qu'une masse énorme de méchancetés, de vexations, de noirceurs, d'usurpations générales & particulieres, & un oubli presque total des principes de la Sociabilité, dans les Nations où dominent l'amour du luxe & des richesses, où régnent les passions & l'ambition.

C'est dans ces archives de la perversité du genre humain, que le méchant, l'homme avide, l'homme livré au luxe, le voluptueux, l'intriguant, l'égoiste & l'homme inutile va chercher l'apologie de ses injustices, de ses vexations, de ses manœuvres, de son insensibilité. C'est sur ces auto-

rités qu'il se fonde, pour avancer que les hommes naissent injustes, mal-faisants, & qu'ils n'ont de loi naturelle que de procurer leur bonheur, même aux dépens du bonheur de leurs semblables.

Mais il est aisé de voir, par ce que nous avons dit, combien leurs prétentions sont injustes.

L'histoire nous montre des siecles, pendant lesquels les vertus sociales dominent chez plusieurs Nations: on les a vues dominantes chez des peuples que l'on cite en exemple, pour prouver que les hommes ont toujours été mal-faisants, & qu'ils le sont essentiellement.

Lors même que les hommes se sont pervertis, & que les sociétés se sont corrompues, la vertu n'a pas disparu sur la terre.

Entre ces deux classes d'hommes, en qui l'extrême indigence, ou l'amour excessif du luxe, des richesses, du crédit, rendent inutiles & impuissants les principes naturels de la Sociabilité, on voit dans tous les tems des Citoyens qui regardent les vertus sociales comme la source de leur bonheur, & que ni l'espérance d'une grande fortune, ni la crainte de la perte de leurs biens & de leur vie, ne peut rendre ni méchants, ni injustes, ni faux. Le fait que j'avance ici, ne peut

être contesté que par ceux qui n'ont jamais vu que des méchants, & qui n'ont jamais lu l'histoire, ou qui n'ont jamais fait attention aux exemples de vertus qu'elle offre, & qui n'y cherchoient que des crimes & des vices.

Il n'est peut-être point d'homme qui n'ait eu sous les yeux des exemples de ces vertus; il n'est peut-être point de méchant, d'avare, d'intriguant & d'ambitieux qui n'ait rencontré des hommes qu'il s'est inutilement efforcé de séduire.

Mais dans les Nations où domine l'amour du luxe, du crédit & des richesses, ces hommes ne sont pas empressés de se montrer, & ne publient point la résistance qu'ils ont faite aux méchants qui vouloient les gagner; souvent le méchant les décrie, ou les opprime, ils craignent que leur propre vertu n'échoue ou ne s'altére dans les dignités & dans les emplois; ils se refugient dans l'obcurité comme dans un asile. Le malheureux les connoît & les révere, il trouve en eux des protecteurs, des bienfaiteurs, des consolateurs; mais ces hommes vertueux n'existent point pour l'homme important, pour l'homme constitué en dignité, pour l'homme brûlé de la soif des richesses, ou livré au luxe & à la frivolité. Quel

besoin ont ces hommes de connoître l'homme vertueux? & quel besoin l'homme vertueux a-t-il de s'approcher & de se faire connoître du grand & de l'homme puissant, dans une Nation où régne l'amour du luxe & des richesses.

Mais enfin, dira-t-on, il n'y a peut-être pas un homme qui ne viole les principes de la Sociabilité, même parmi ceux auxquels vous donnez le nom de vertueux.

J'en conviens, mais je suis bien éloigné d'en conclure que les vertus sociales n'existent pas. L'amour des richesses, la passion du luxe, le desir du crédit & de la célébrité, l'ambition, l'orgueil, la vanité dominent dans presque toutes les Nations de l'Europe; nous naissons tous au milieu de ces principes, ils agissent sur nos ames, presqu'au moment de notre naissance & nous communiquent presque toujours un peu de la corruption générale: ce sont les motifs par lesquels on nous excite au travail & à l'application dans l'enfance, & avant que nous puissions réfléchir. Ces motifs prennent donc de l'empire sur tous les hommes d'une Nation corrompue; mais ils n'éteignent point les vertus sociales dans toutes les ames. S'il n'y a point de société dans l'Europe, où l'amour des richesses, du

luxe & du crédit ne domine, il n'en est point où les principes d'humanité, de bienfaisance, soient inconnus ou éteints, d'où les principes de Sociabilité soient bannis. Nulle part on ne voit des hommes absolument inhumains, méchants, & cruels.

Envain prétendra-t-on avec Hobbes, que les hommes féroces & cruels par nature, sont devenus bienfaisants par intérêt : car on conçoit bien que la crainte du mal ou l'espérance de quelqu'utilité, peut empêcher qu'un être méchant par nature ne fasse du mal, ou le porter à faire du bien; mais il est impossible qu'il fasse le mal avec répugnance, & le bien avec goût. Il est impossible qu'il éprouve du plaisir lorsqu'il fait du bien; s'il a un amour invincible pour le mal, il est impossible qu'il ressente de la douleur lorsqu'il fait le mal, s'il est porté par un penchant naturel à faire le mal. Il doit faire le bien qui lui est utile, avec la même répugnance qu'il éprouve lorsqu'il prend une médecine désagréable & salutaire.

Aimer, c'est comme nous l'avons dit, éprouver du plaisir ou de la joie, lorsqu'on voit un objet, lorsqu'on en jouit, lorsqu'on y pense, lorsqu'on en parle. Si l'homme aime essentiellement le mal

des autres, il doit éprouver de la joie, ou du plaiſir, toutes les fois qu'il leur fait du mal, toutes les fois qu'il voit qu'ils reſſentent de la douleur; il ne doit agir que pour faire du mal. Or les hommes, même ceux qui ſont mal-faiſants dans les ſociétés où régne le luxe, ne font point le mal pour ſe procurer le ſpectacle des ſouffrances & du malheur des autres. Ils éprouvent au contraire un ſentiment de chagrin & de douleur, à la vue de leurs maux. Le recit ſeul des barbaries & des cruautés les émeut, les irrite & leur rend odieux ceux qui les ont commiſes, ce qui ſeroit impoſſible ſi l'homme aimoit naturellement & eſſentiellement à faire du mal à ſes ſemblables, & à les voir ſouffrir.

Si l'homme haïſſoit naturellement & eſſentiellement ſes ſemblables, il éprouveroit de la triſteſſe & du chagrin, toutes les fois qu'il les verroit heureux; c'eſt ſelon Spinoſa même, l'effet néceſſaire de de la haine. Cependant les hommes voient avec plaiſir le bonheur de leurs ſemblables; ils éprouvent du plaiſir & de la joie lorſqu'ils le procurent, lorſqu'ils le voient; le recit des actions bienfaiſantes leur cauſe de la joie, ils eſtiment, il reverent ceux qui ſe devouent au bonheur des

autres, & qui le procurent. S'ils haïssoient naturellement les autres hommes, s'ils aimoient naturellement à les voir souffrir, ils souffriroient à la vue de leur bonheur, ils haïroient ceux qui le procurent, ce qui est contraire à l'expérience générale.

Le sentiment qui suppose que l'homme est essentiellement ennemi de son semblable & qu'il naît essentiellement mal-faisant, est donc démenti par les faits & par l'expérience.

Tous les hommes en rentrant en eux-mêmes, peuvent découvrir cette vérité, tous peuvent en réfléchissant, connoître qu'ils sont destinés à vivre en paix, à procurer le bonheur de leurs semblables, & à trouver leur propre bonheur dans la pratique de toutes les vertus sociales. Les principes de Sociabilité sont donc en effet des Loix naturelles, & l'on peut dire à tous les hommes, comme Moyse dit aux Israëlites: " Ces Loix ne sont point au-
„ dessus de vous, ni hors de votre por-
„ tée. Elles ne sont point dans le Ciel
„ pour que vous puissiez dire, Qui mon-
„ tera jusqu'au Ciel, y prendre ces Loix
„ pour nous les apporter, ensorte que
„ nous les écoutions & que nous les ac-
„ complissions? Elle n'est point au-delà

„ de la mer, pour que vous puissiez di-
„ re, Qui pénétrera pour nous, jusqu'au-
„ delà de la mer, & y prendra cette Loi
„ pour nous l'apporter, ensorte que nous
„ l'écoutions & que nous l'accomplissions ?
„ Car la parole de cette Loi est tout pro-
„ che de vous, elle est dans votre bou-
„ che & dans votre cœur (*a*).

Philosophes, Orateurs, Historiens, Poëtes, Littérateurs, apprenez ces vérités à tous les hommes, rendez-les sensibles & palpables pour tous les ordres de la société; dissipez dans tous les esprits les préjugés qui les obscurcissent: la communication continuelle de tous les Peuples de l'Europe entr'eux, la société que forment entr'eux tous les hommes de lettres des différents pays, la relation qui est entre toutes les conditions, le goût de la lecture presque général dans l'Europe, vous procurent les moyens de manifester ces vérités à tous les hommes, de les porter jusqu'au trône, & les faire passer jusque dans les derniers ordres des Citoyens: osez former le noble projet de rétablir dans l'Europe & sur la terre, le regne des vertus sociales, en faisant con-

(*a*) Deuteron, *c.* 50. *v.* 11. &c.

noître à tous les hommes que sans ces vertus il n'y a ni paix ni bonheur pour les sociétés & pour les Citoyens.

Ce sont les instructions, les méditations, les écrits des Sages de la Chine, qui, depuis trois mille ans, y conservent les vertus sociales & le bonheur; ce sont leurs instructions qui conservent dans cet Empire le même gouvernement établi par *Y-a-o* son fondateur : mille fois les Chinois ont pu donner des bornes à la puissance de leur Souverain, & jamais ils ne l'ont tenté: persuadés que l'homme n'est point naturellement mal-faisant, & que la tendresse paternelle, la piété filiale, sont les sentiments les plus puissants sur le cœur de l'homme, & les plus propres à le rendre heureux; ils ont voulu que le Souverain conservât toujours sur eux l'autorité paternelle sans restriction, & que les sujets eussent toujours pour lui la soumission filiale dans toute son étendue, afin que les Souverains vissent toujours leurs enfants dans leurs sujets, & que les sujets vissent toujours un pere dans leur Souverain.

C'est ainsi que les Philosophes Chinois, répandus dans tout l'Empire, ont tenu leurs Concitoyens dans la plus parfaite soumission, sans qu'il aient eut l'humi-

liation, l'abaissement & les malheurs de l'esclavage; c'est ainsi qu'ils ont fait jouir le Souverain de l'autorité la plus illimitée, sans autoriser la tyrannie. La vérité enseignée continuellement & constamment par eux dans tout l'Empire, a tenu les Souverains & les sujets dans l'état de famille, & les y a ramenés facilement, lorsque les passions & les vices les en ont écartés: semblables à l'attraction qui tient les élémens & les corps dans la place qu'ils doivent occuper pour produire l'harmonie du spectacle de la nature, & qui n'empêche pas qu'il ne s'excite des tempêtes & des orages, mais dont l'action continuelle & imperceptible sur toutes les parties de la matiere, remet tous les éléments dans leur place, & rétablit le calme & l'ordre dans la nature.

Il n'y a peut-être point d'erreur moins philosophique & plus dangereuse que le sentiment de ceux qui prétendent qu'il ne faut point éclairer les hommes.

FIN.

TABLE

Des Sections & des Chapitres.

SECTION III.

SECTION IV.

SECTION V.

SECTION VI.

Fin de la Table du Tome II.

